This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

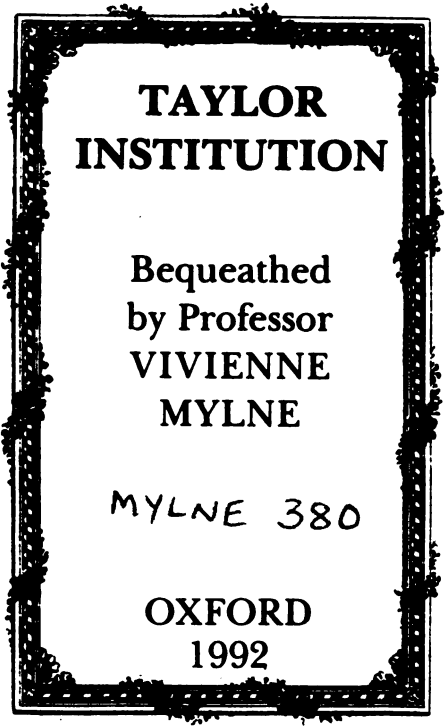
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

MMF. 85.27



Digitized by Google

Digitized by Google

Florian (Jean-Pierre Claris de)

Digitized by Google

Digitized by Google

LES SOIRÉES AMUSANTES.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES SOIRÉES AMUSANTES, OU RECUEIL CHOISI DE NOUVEAUX CONTES MORAUX.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXV.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

En offrant au Public un *Recueil choisi de Nouveaux Contes Moraux*, épars dans divers Recueils, nous nous croyons d'autant plus assurés de lui plaire, que la plupart d'entre eux ont déjà obtenu son suffrage, & que le nom des Auteurs qui ont contribué à former cette Collection est un garant sûr de l'intérêt qu'elle doit inspirer; il suffit de nommer M. *le Chevalier de Florian*, M. *de*

Digitized by Google

Mayer, M. *Saurin*, M. *Imbert* qui s'eſt particuliérement exercé dans ce genre, pour fixer ſur cet Ouvrage les regards du Public, accoutumé à accueillir avec empreſſement tout ce qui ſort de leur plume.

Nous avons eſpéré que cette Collection auroit l'avantage de réunir de petites Pieces fugitives de Proſe, auſſi propres à former le goût qu'à remplir agréablement quelques inſtans de loiſir, & dont on ne jouiſſoit point, faute de les avoir raſſemblées. Nous avons cherché à les préſenter dans un ordre qui pût

Digitized by Google

offrir la variété qu'on aime à trouver dans un Ouvrage d'amusement. Une Hiſtoriette, ou une Anecdote touchante, eſt ſuivie d'un morceau moins ſombre. La maniere de chacun des Auteurs qui ont contribué à ce Recueil, s'y trouve contraſter avec celle de l'Auteur qui l'avoiſine. Nous avons tâché de former une galerie de tableaux vivans & animés, dont l'enſemble & les détails puſſent également réuſſir à plaire, & dont le choix pût ne point alarmer la délicateſſe de ceux qui voudroient mettre ce Recueil entre les mains de la Jeuneſſe.

Digitized by Google

eus de sa femme Thérese, étoient déjà mariés, avoient des enfans, & habitoient tous dans sa maison. Pédro âgé de quatre-vingts ans, Thérese de soixante-dix-huit, étoient servis, aimés & respectés par cette nombreuse famille, qui n'étoit occupée que de prolonger leur vieillesse. Comme toute leur vie ils avoient été sobres & laborieux, nulle infirmité ne les tourmentoit dans leurs vieux ans. Contens d'eux-mêmes, s'aimant toujours, heureux & fiers de leur famille, ils remercioient Dieu & bénissoient leurs enfans.

Un soir, après avoir passé la journée à faire la moisson, le bon Pédro, Thérese & sa famille se reposoient devant leur porte, assis sur des gerbes. Ils admiroient le spectacle de ces belles nuits d'été, que ne connoissent point les habitans des villes. Voyez, disoit le vieillard, comme ce beau ciel

Digitized by Google

eſt parſemé d'étoiles brillantes, dont quelques-unes, en ſe détachant, laiſſent après elles un chemin de feu. La lune cachée derriere ces peupliers, nous donne une lumiere pâle & tremblante, qui teint tous les objets d'un blanc uniforme ; le vent n'oſe ſouffler ; les arbres tranquilles ſemblent reſpecter le ſommeil des oiſeaux qui ſont à l'abri dans leurs nids ; le roſſignol ne chante plus ; la linotte dort la tête ſous ſon aile ; le ramier repoſe avec ſa compagne au milieu des petits qui n'ont encore d'autres plumes que celles de leur mere. Ce profond ſilence n'eſt troublé que par un cri plaintif & lointain qui vient frapper nos oreilles à intervalles égaux. C'eſt le hibou, image du méchant : il veille quand les autres repoſent ; il craint la lumiere du jour. O mes enfans ! ſoyez toujours bons, & vous ſerez toujours heureux. Depuis ſoixante ans votre

Digitized by Google

mere & moi nous jouissons d'une félicité tranquille; puissiéz-vous ne pas l'acheter aussi cher qu'elle nous coûta! A ces paroles, quelques larmes vinrent baigner les yeux de Pédro; Isabelle, l'aînée de ses filles, les essuya en l'embrassant. Mon pere, lui dit-elle, les maux passés ne sont pas difficiles à raconter: vous jugez avec quel intérêt nous en écouterons le récit; ma mere sera bien aise que vous rappeliez vos premieres années: il n'est pas tard, la soirée est belle; & le plaisir de vous entendre nous délassera mieux que le sommeil. Toute la famille de Pédro lui fit les mêmes instances. On se mit en cercle autour de lui, chaque mere prit sur ses genoux l'enfant dont les cris auroient pu distraire leur attention; il se fit un profond silence; & le bon vieillard, s'appuyant sur sa fille, & tenant la main de Thérese, commença ainsi son récit.

Digitized by Google

Je n'avois que dix-huit ans, Thérese en avoit seize. Elle étoit fille unique de Lorenço, le plus riche fermier du pays. J'étois le payſan le plus pauvre du village. Je ne m'apperçus de ma pauvreté qu'en devenant amoureux de Thérese.

Je fis tous mes efforts pour éteindre une paſſion que je prévoyois devoir faire le malheur de ma vie. J'étois bien sûr que mon peu de fortune seroit un obſtacle éternel pour obtenir Thérese, & que je devois renoncer à elle, ou ſonger aux moyens de m'enrichir. Mais pour m'enrichir, il falloit quitter mon village, le village où demeuroit Thérese; cet effort étoit au-deſſus de moi.

Après avoir bien réfléchi, après avoir uſé le peu de raiſon qui me reſtoit à faire des projets, je me décidai à me préſenter comme valet de ferme chez le pere de Thérese.

Digitized by Google

Je fus reçu. Vous jugez avec quel cœur je travaillois. Je devins bientôt l'ami de Lorenço, je le devins encore plus vîte de Théreſe. Vous tous, mes enfans, qui vous êtes mariés par amour, vous ſavez bien comme l'on ſe plaît, comme l'on ſe cherche, comme l'on ſe trouve, quand une fois l'on eſt convenu de vivre l'un pour l'autre. Théreſe m'aimoit autant qu'elle étoit aimée: je ne ſongeois à rien qu'à Théreſe; le bonheur de vivre près d'elle m'enivroit au point que je ne penſois plus que ce bonheur pouvoit finir.

Mon erreur ne fut pas de longue durée. Un payſan d'un village voiſin fit demander Théreſe à ſon pere. Lorenço alla viſiter les blés & les vignes de celui qui s'offroit pour ſon gendre: d'après cet examen, il décida que c'étoit l'homme qu'il falloit à ſa fille. Le mariage fut arrêté.

Digitized by Google

Nous eûmes beau pleurer, nous eûmes beau nous rappeler les ſermens que nous nous étions faits, nos larmes ne ſervoient de rien. L'inflexible Laurenço fit entendre à ſa fille que ſa triſteſſe lui déplaiſoit. Il fallut ſe contraindre & dévorer ſes chagrins.

Le jour fatal approchoit ; tout eſpoir nous étoit ôté, Théreſe alloit m'être ravie ; elle préféroit la mort. Nous prîmes le ſeul parti qui nous reſtoit ; nous nous enfuîmes.

Nous ſentions bien que nous faiſions une faute ; mais il falloit la faire ou mourir. Nous en fûmes punis.

Théreſe & mois nous quittâmes le village au milieu de la nuit. Elle étoit montée ſur une petite mule qu'un de ſes oncles lui avoit donnée. J'avois décidé qu'elle pouvoit emmener cette mule, qui n'appartenoit pas à ſon pere. Un petit paquet de ſes hardes & des miennes étoit dans un biſſac ſur la

Digitized by Google

mule ; quelques proviſions, très-peu d'argent, fruit de ſes épargnes. Voilà ce qu'emportoit Théreſe ; moi, je n'avois rien voulu prendre. Tant il eſt vrai que la jeuneſſe ſe fait des vertus à ſon gré : j'enlevois une fille à ſon pere, & je me ſerois fait un ſcrupule de rien emporter de chez lui.

Nous marchâmes toute la nuit ; au point du jour nous nous trouvâmes dans la montagne hors de crainte d'être rejoints.

Nous nous arrêtâmes dans un vallon, au bord d'un de ces petits ruiſſeaux que les amoureux aiment tant à trouver. Théreſe deſcendit de la mule, s'aſſit avec moi ſur le gazon ; nous mangeâmes quelques fruits ſecs, nous bûmes de l'eau du ruiſſeau. Après ce repas frugal & délicieux, nous commençâmes à nous occuper de ce que nous allions devenir.

Après un long entretien, après

Digitized by Google

avoir compté plus de vingt fois l'argent qu'avoit Thérese, après avoir estimé la mule à sa plus haute valeur, nous trouvions toujours que toutes nos richesses ne valoient pas vingt ducats. Vingt ducats ne font pas vivre long-temps. Nous décidâmes qu'il falloit d'abord gagner une grande ville, pour y être moins exposés à être découverts, si l'on nous poursuivoit, & pour nous marier le plus promptement possible. Après cette sage résolution, nous prîmes la route de Cordoue.

En arrivant, nous courûmes à l'Église; & réclamant la loi d'Espagne, qui ordonne d'unir toutes personnes nubiles qui se présentent à l'Autel, nous trouvâmes un prêtre qui nous maria, Thérese & moi. Nous lui donnâmes la moitié de notre petit trésor, & jamais argent ne fut dépensé de meilleur cœur. Il nous sembloit que

Digitized by Google

toutes nos peines étoient finies, que nous n'avions plus rien à craindre, que l'amour alloit devenir notre seule occupation. Tout alla bien pendant huit jours.

Au bout de ce temps, la mule étoit déjà vendue; au bout d'un mois, nous n'avions plus une réale. Que faire? que devenir? Je ne savois rien que les travaux rustiques; & les habitans des grandes villes font si peu de cas de l'art qui les nourrit! Théreſe n'étoit guere plus habile que moi; elle ſouffroit, elle trembloit pour l'avenir; nous nous cachions mutuellement nos peines, ſupplice cent fois plus affreux que les maux dont nous gémiſſions: enfin, n'ayant plus de reſſource, je m'engagai dans le Régiment de Cavalerie qui étoit en garniſon à Cordoue. Le prix de mon engagement fut donné à Théreſe, qui le reçut en pleurant.

Digitized by Google

Ma paye me suffisoit pour vivre; les petits ouvrages que faisoit Thérese (car l'indigence l'avoit instruite) lui donnoient le moyen de faire aller notre petit ménage. Un enfant vint resserrer nos nœuds. C'étoit toi, ma chere Isabelle, nous te regardâmes Thérese & moi, comme devant faire le bonheur de nos vieux jours. A chaque enfant que le Ciel nous a donné, nous avons dit la même chose, & jamais nous ne nous sommes trompés. Je te mis en nourrice, parce que ma femme ne put te nourrir: elle en fut désolée; elle passoit les jours auprès de ton berceau, tandis que par mon exactitude à mes devoirs, je tâchois d'acquérir l'estime de mes chefs & l'amitié de mes camarades.

Dom Fernand, mon Capitaine, n'avoit que vingt ans: il se distinguoit de tous les autres Officiers par son amabilité & par sa figure. Il m'avoit

Digitized by Google

pris en amitié ; je lui avoit raconté mon aventure ; il avoit voulu voir Théreſe, notre ſort l'avoit intéreſſé : il nous promettoit tous les jours de faire des démarches auprès de Lorenço ; & comme je dépendois abſolument de lui, j'avois ſa parole qu'il me rendroit ma liberté auſſi-tôt qu'il auroit appaiſé mon beau-pere. Dom Fernand avoit déjà écrit à notre village ſans recevoir de réponſe.

Le temps s'écouloit ; mon jeune Capitaine ne paroiſſoit pas ſe refroidir. Théreſe cependant devenoit chaque jour plus mélancolique. Lorſque je lui en demandois la raiſon, elle me parloit de ſon pere, & détournoit la converſation ; j'étois loin de ſoupçonner que Dom Fernand étoit la cauſe de ſes chagrins.

Ce jeune homme, ardent comme on l'eſt à ſon âge, avoit vu Théreſe comme je la voyois. Sa vertu avoit

Digitized by Google

été plus foible que ſa paſſion. Il connoiſſoit notre infortune ; il ſavoit le beſoin que nous avions de lui ; il oſa expliquer à Théreſe quel prix il vouloit de ſa protection. Ma malheureuſe femme lui témoigna ſon indignation ; mais connoiſſant mon caractere violent & jaloux, elle me déroboit avec le plus grand ſoin ce fatal ſecret : elle réſiſtoit à Dom Fernand ſans me le dire, tandis que trop crédule je lui vantois tous les jours la généreuſe amitié du jeune Capitaine.

Un jour qu'après avoir monté ma garde je gagnois la maiſon où demeuroit ma femme, j'apperçus devant moi, jugez de ma ſurpriſe, Lorenço. » Te voilà donc, s'écria-t-il, raviſ» ſeur ; rends-moi ma fille, rends» moi le bonheur que tu m'as enlevé » pour prix de l'amitié que je t'avois » marquée «. Je tombai à genoux devant Lorenço ; j'eſſuyai le premier

moment de ſa colere; je l'appaiſai par mes larmes : il conſentit à m'écouter; je n'entrepris point de me juſtifier, mais je tâchai de le fléchir. » Le mal » eſt fait, lui dis-je : Théreſe eſt à » moi, elle eſt ma femme. Ma vie » eſt dans vos mains, puniſſez-moi; » mais épargnez votre enfant, votre » fille unique ; ne déshonorez pas » ſon époux, ne la faites pas mou- » rir de douleur; oubliez-moi, pour » n'avoir pitié que d'elle ſeule «. En diſant ces mots, au lieu de le conduire chez Théreſe, je le conduiſois vers l'endroit où l'on te nourriſſoit, ma fille : » Venez, lui dis-je, venez » voir encore quelqu'un dont il faut » que vous ayez pitié «. Tu étois alors dans ton berceau, tu dormois; ton viſage blanc & vermeil peignoit l'innocence & la ſanté. Lorenço te regarde, ſes yeux ſe mouillent; je te prends, je te préſente à lui : Voilà encore votre

Digitized by Google

fille, lui dis-je. Tu te réveillas à mon mouvement; mais comme si le Ciel t'avoit inspirée, loin de te plaindre, tu te mis à sourire, & tendant tes deux petits bras vers Lorenço, tu saisis ses cheveux blancs, que tu serrois dans tes doigts en approchant son visage du tien. Le vieillard ne put y tenir; il te couvrit de baisers, il me pressa contre sa poitrine, & t'emportant avec lui: » Allons, allons trouver » ma fille; viens mon fils, s'écria-t-il, » en me tendant la main «. Jugez, mes enfans, avec quelle joie je le conduisis à notre maison. Pendant le chemin je craignis que la vue de son pere ne fît du mal à Théreſe; je voulus la prévenir: je cours devant Lorenço; je monte, j'ouvre la porte, & je vois Dom Fernand aux genoux de Théreſe, qui étoit obligée d'employer la force pour se dérober à ses transports. A peine ce spectacle avoit frappé mes

Digitized by Google

yeux, que mon épée étoit dans le sein de Dom Fernand. Il tombe baigné dans son sang; il s'écrie, on accourt; la garde arrive, mon épée fumoit encore; on me saisit, & l'infortuné Lorenço arrive avec la foule pour voir son malheureux gendre chargé de fers & traîné dans un cachot.

Je l'embrassai; je lui recommandai mon enfant & ma femme qui étoit sans connoissance; je t'embrassai aussi, ma chere fille, & je suivis mes camarades, qui me conduisirent à la prison.

J'y fus deux jours & deux nuits en proie à toutes les réflexions accablantes que je devois faire; j'ignorois le sort de Thérese; je ne voyois personne que mon siniſtre geolier, qui ne répondoit à toutes mes questions qu'en m'assurant que je ne pouvois demeurer long-temps sans être condamné.

Digitized by Google

Le troiſieme jour les portes s'ouvrent. On me dit de ſortir : un détachement m'attendoit : l'on m'entoure, je marche, l'on me conduit à la place d'armes. Je vois de loin mon régiment ſous les armes & j'apperçois l'affreux inſtrument de mon ſupplice. L'idée que j'étois au comble de mes maux me rendit les forces que j'avois perdues ; je doublai le pas par un mouvement convulſif ; ma langue prononçoit malgré moi le nom de Thérese ; je la cherchois des yeux, j'oſois me plaindre de ne pas la trouver : j'arrive enfin.

L'on me lit ma ſentence ; je vais recevoir la mort. Des cris perçans ſuſpendent mon ſupplice ; je regarde, je vois un ſpectre à demi-nu, pâle, ſanglant, faiſant des efforts pour percer la troupe armée qui m'entouroit. C'étoit Dom Fernand : » Mes amis, » grace pour l'innocent, crioit-il ;

Digitized by Google

» c'eſt moi qui ſuis coupable, c'eſt moi » qui mérite la mort : j'ai voulu ſé» duire ſa femme, il m'en a puni : » il a été juſte, vous êtes des barbares » ſi vous oſez le frapper «. Le Chef du régiment court à Dom Fernand ; il le ſoutient, il lui parle, il lui montre la loi qui me condamne pour avoir porté ma main ſur mon Officier. » Je » ne l'étois plus, s'écrie Dom Fer» nand, je lui avois rendu ſa liberté ; » voilà ſon congé ſigné de la veille ; » il n'eſt pas ſoumis à votre juſtice ; » vous n'avez point de droits ſur » lui «. Les Chefs étonnés s'aſſemblent : Dom Fernand & l'humanité élevent leur voix pour moi. L'on me fait reconduire à la priſon. Dom Fernand écrit au Miniſtre ; il s'accuſe lui-même ; il demande ma grace ; il l'obtient.

Lorenço, Thereſe & moi nous allâmes nous jeter aux pieds de ce libé-

Digitized by Google

rateur. Il confirma le don qu'il m'avoit fait de ma liberté; il voulut y joindre des bienfaits que nous n'acceptâmes point. Nous revînmes enſuite dans ce village, où la mort de Lorenço m'a laiſſé maître de ſes biens, & où nous finirons nos jours, Thereſe & moi, dans la paix & au milieu de vous.

Tous les enfans de Pédro s'étoient preſſés autour de lui pendant ſon récit. Il ne parloit plus, qu'ils écoutoient encore; & leurs pleurs couloient le long de leurs joues. Conſolez-vous, leur dit le bon vieillard; le Ciel m'a récompenſé de toutes mes peines par l'amour que vous avez pour moi. En diſant ces mots il les embraſſa, & toute la famille alla ſe coucher.

Digitized by Google

TOUT CELA, FAUTE DE S'ENTENDRE, CONTE.

TOUT le monde ſait que le Diable-Boiteux, à la médiſance près, étoit un bon diable. Sa reconnoiſſance pour celui qui a briſé ſa priſon de verre, (car on ſait auſſi qu'il étoit priſonnier dans une bouteille); le ſoin qu'il prend de lui raconter & de lui faire voir toutes les aventures ſcandaleuſes, lui ont fait une réputation d'honnêteté qui durera tant qu'il y aura des Diables dans le monde; c'eſt lui promettre l'immortalité.

Je vais mettre en ſcene un autre Diable, parent du Diable-Boiteux, & qui ſe nommoit Aſtarot. Aſtarot aimoit Surival, & ce Surival étoit une

Digitized by Google

espece de Philosophe ; il raisonnoit beaucoup sur les hommes ; & vous dire que dans ce moment-là il étoit malheureux, c'est vous dire qu'il médisoit du genre humain. Il trouvoit que tout ici-bas étoit assez mal arrangé, & que le bonheur étoit bien plus difficile à trouver que la pierre philosophale.

Astarot le prit un jour à part pour lui donner une leçon, ou plutôt un spectacle de morale ; il le conduisit pour cela sur une tour assez élevée ; une grande lunette qu'il avoit dans les mains lui donnoit l'air d'un Savant qui monte à l'observatoire : leur intention n'étoit pourtant pas d'examiner ce qui se faisoit dans les cieux, mais de scruter ce qui se passoit parmi les hommes, qui, au fond, sont peut-être plus difficiles à déchiffrer que les astres.

Astarot avoit aussi apporté un de

Digitized by Google

ces cornets à l'usage des personnes attaquées de surdité : Tenez, dit-il à Surival, avec cette lunette-ci vous allez voir au bout du monde, & avec ce cornet vous entendrez du bout du monde.

En même temps il approcha sa lunette de l'œil de Surival, qui apperçut un homme pâle & maigre à sa toilette ; c'étoit un particulier fort riche, encore jeune & chargé de toutes les infirmités de la vieillesse. Il étoit asthmatique, goutteux, &c. mais il avoit par-dessus tout cela une espece de loupe placée au beau milieu du visage, & qui l'affligeoit beaucoup plus que son asthme & sa goutte ; car ces maladies se bornoient à le faire souffrir, au lieu que sa loupe l'enlaidissoit.

Astarot ayant dirigé la lunette d'un autre côté, Surival vit un Docteur en Médecine, qui n'étoit pas un grand

Digitized by Google

Médecin, mais qui se vantoit d'avoir des remedes infaillibles & nullement dangereux pour les excroissances de la peau, telles que les loupes, les verrues, &c. N'est-ce pas là un charlatan, demanda Surival? Point du tout, lui répondit son ami; il seroit parfaitement capable d'extirper la loupe que vous venez de voir, si l'on s'adressoit à lui pour cela: mais il meurt de faim, parce qu'il ne trouve pas de malades; & notre malade enrage, parce qu'il ne trouve pas de Médecin: vous voyez que cela vient faute de s'entendre. S'ils s'étoient adressés l'un à l'autre, le premier seroit guéri, & l'autre auroit de quoi dîner.

Il se présenta bien à Surival quelques objections à faire, mais il voulut aller jusqu'au bout. D'ailleurs cette lunette l'amusoit, & il aima mieux s'en servir que de perdre le temps à disputer.

Il regarda plus loin, & il vit un mari

Digitized by Google

ſur le point de devenir veuf; il verſoit de groſſes larmes, & il s'arrachoit les cheveux. Ah! bon, dit Surival, voilà qui eſt édifiant, un mari qui aime ſa femme.

Oui, dit Aſtarot, voilà le texte: écoutez à préſent la gloſe. A la mort de ſa femme, ce mari ſera obligé de rendre une dot conſidérable qui compoſe toute ſa fortune, & cela, faute d'enfans. (Alors Surival rabattit un peu de ſon eſtime pour ce mari.) Mais regardez un peu plus loin, continua Aſtarot; voyez cet homme qui, à coups de bâton, chaſſe de chez lui un fils qui revient toujours. Ce fils lui eſt à charge, parce qu'il a trop d'enfans, tandis que le mari que nous venons de voir n'en a pas aſſez. Celui-ci ſavoit depuis long-temps qu'il n'en auroit point; ſa femme dont il eſt aimé, déſiroit beaucoup en avoir à cauſe de lui; & les femmes, en

pareil

Digitized by Google

pareil cas, ont tant d'expédiens! Croyez-vous qu'en s'y prenant de bonne heure, la femme de concert avec ſon mari, n'auroit pas pu furtivement en aller commander chez cet homme qui les fait ſi bien, ou même en prendre de tout faits, en s'arrangeant avec lui? Tout cela faute de s'entendre.

Surival avoit perdu la fin de ce diſcours, parce que ſa lunette, en ſe dérangeant, lui avoit laiſſé voir un objet qui avoit diſtrait ſon attention; c'étoit une jeune perſonne qui ſoupiroit, qui gémiſſoit tout bas, & dont la ſeule maladie étoit d'avoir quinze ans. Elle étoit dans la maiſon paternelle, qui avoit l'air d'une priſon; ſon pere l'appeloit ma fille, & elle n'étoit que ſon eſclave; enfin ſa poitrine qui étoit gonflée par des ſoupirs, ſe trouvoit dans une agitation continuelle, & ſa beauté n'y perdoit rien,

Digitized by Google

Hélas ! s'écria Surival ému par un sentiment qu'il prit pour un simple mouvement de pitié ; hélas ! qu'a donc cette charmante enfant ? Elle a besoin d'être aimée, dit Astarot. Tout en parlant il dérangea la lunette, & Surival fut bien étonné de voir un jeune homme, un peu plus âgé que la jeune fille, courant, se tourmentant, ayant l'air de ne pouvoir rester debout ni assis ; il sembloit se porter fort bien, & il étoit plus inquiet qu'un malade. Bon Dieu, dit Surival ! qu'a donc ce pauvre jeune homme ? Il a besoin d'aimer, répondit Astarot. Eh ! que ne va-t-il trouver la jeune fille, interrompit Surival ? Voilà justement, reprit Astarot, ce que j'allois vous dire ; c'est qu'ils ne s'entendent pas.

Tenez, tenez, ajouta-t-il, voici deux personnes qui ne s'entendent guere mieux. Voyez-vous cet homme qui marche sur la pointe du pied, qui

Digitized by Google

ne parle qu'en chuchotant, qui a l'air si intrigué, qui répand l'argent à droite & à gauche pour rendre muets ceux qui ont de trop bons yeux; qui, en un mot, ressemble à un voleur près de tomber dans les mains de la Justice? C'est un mari qui introduit en secret, dans son appartement, une jeune fille dont il est éperdument amoureux. Il se dit en lui-même: Ah! si ma femme, qui ne m'est que trop fidelle, pouvoit choisir un amant! je ne craindrois pas qu'elle eût les yeux ouverts sur ma conduite: je serois plus libre, & par conséquent plus heureux. Il a raison, dit Surival. Fort bien, répondit Astarot; mais voyez sa femme, dont l'appartement est séparé du sien, qui, dans ce même instant, introduit chez elle un jeune homme qu'elle aime aussi. Voyez comme elle est dans la même contrainte, dans le même embarras, dans la même inquiétude!

Digitized by Google

Oh! dit-elle de son côté, si mon fidelle époux pouvoit devenir volage une fois en sa vie! je n'aurois rien à me reprocher, & je serois plus heureuse. Vous voyez, Surival, que ces deux époux n'auroient qu'un mot à se dire, pour s'accorder une indulgence mutuelle, & pour vivre en paix & tranquilles. Cela n'est pas encore bien certain, reprit Surival qui en même temps porta le cornet à son oreille; & aussi-tôt ils furent interrompus par un grand bruit qu'ils entendirent. C'étoit un homme de moyen âge, qui querelloit à haute voix le Ciel & la terre. Je suis tout à la fois, s'écrioit-il, un homme d'esprit & un savant; je fais de la prose & des vers; je parcours avec gloire la carriere du théâtre & celle de la philosophie, & l'indigence me poursuit par-tout! Je céderois volontiers beaucoup de gloire pour un peu d'argent.

Digitized by Google

Cet homme-là vous attriſte, dit Aſtarot ? Regardez par ici. Et en même temps il lui fit voir un homme riche, & fort ennuyé. Cela ne parut pas extraordinaire à Surival ; ce qui l'étonna davantage, ce fut de l'entendre, à la faveur de ſon cornet, ſe plaindre à-peu-près en ces termes : Je regorge de biens, & je ſuis loin d'être content ! C'eſt de la gloire qu'il me faudroit ; je voudrois avoir la réputation d'un grand homme, & je n'ai que celle d'un homme riche. Ah ! que je donnerois de bon cœur beaucoup d'argent pour un peu de gloire !

Surival dans ſon premier mouvement, ſans ſonger s'il étoit entendu ou non, lui cria d'acheter quelque manuſcrit du ſavant qui l'intéreſſoit ; mais comme tout le monde n'avoit pas ſon cornet, les vents emporterent ſes conſeils.

Ils ne vous entendent pas, dit

Digitized by Google

Aſtarot ; & qui pis eſt, ils ne s'emendent pas eux-mêmes. Vous le voyez, d'après vos conſeils, l'un pourroit acquérir de la gloire, l'autre des richeſſes, & tous les deux ſeroient contens.

Il lui fit voir enſuite pluſieurs choſes toutes auſſi curieuſes. Tantôt c'étoit un homme auſſi ennuyé qu'ennuyeux, qui, ayant beſoin d'amener des convives à ſa table, alloit recruter au Palais Royal, nombre de perſonnes qu'il connoiſſoit à peine de nom, & qu'il prioit inſtamment de venir dîner avec lui ; & dans le Jardin des Tuileries, un honnête homme pâle, abattu, qui ne trouvoit pas un ami qui l'invitât. Tantôt c'étoit un galant homme qui ſouffroit, pour ne pouvoir faire un emprunt utile & bien aſſuré ; & d'un autre côté, un riche héritier qui s'impatientoit de ne pouvoir prêter utilement ſon argent ; & ſans ceſſe revenoit ce refrein : Tout cela faute de

Digitized by Google

s'entendre. Fort bien, interrompit enfin Surival; mais je voudrois bien ſavoir quel eſt le but moral du ſpectacle que vous me donnez ici: que prétendez-vous en conclure?

J'en conclus, répondit Aſtarot, que la nature a mis chez les hommes tout ce qu'il leur falloit pour être heureux; & qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, s'ils ne le ſont pas.

Vous avez raiſon, mon cher Philoſophe, reprit Surival, je n'ai qu'un mot à vous répondre: je vois fort bien que les hommes ont parmi eux tout ce dont ils ont beſoin; mais je crois qu'ils n'en ſeront pas mieux pour cela, tant qu'ils n'auront pas votre lunette pour ſe voir, & votre cornet pour s'entendre.

Digitized by Google

LE PLUS GRAND DES DANGERS,

ANECDOTE.

SAINT-LEU étoit né de parens honnêtes & opulens. Ce n'étoit pas un ſage, car il n'avoit que dix-huit ans, & il vivoit à Paris: ce n'étoit pas non plus tout-à-fait un étourdi, ni un ſot, car il avoit été bien élevé, & ſon cœur étoit honnête & ſenſible. Mais en fait d'amour, il avoit cette légéreté ſi commune parmi les jeunes gens; ſes procédés étoient leſtes, parce que ſes déſirs étoient vifs, & que la fortune lui avoit donné la facilité de les ſatisfaire. Une ſeule circonſtance le contrarioit quelquefois: il étoit encore dans la dépendance de ſes parens; il logeoit avec eux.

Un jour il ſe promenoit dans un Jardin que vraiſemblablement il ne

Digitized by Google

fréquentoit guere, le Luxembourg, promenade peu analogue à ſes goûts, & qui n'offre aux Amateurs que de Beaux-Eſprits, des mélancoliques & quelques voiſins. Dans une allée des plus ſolitaires qu'il traverſoit alors, ſur un banc, à l'écart, étoit une jeune perſonne que nous nommerons Pétronille. Ses vêtemens, qui étoient des plus ſimples, n'auroient point attiré les regards de Saint-Leu; mais ayant par haſard jeté les yeux ſur elle, il apperçut la plus jolie figure du monde qui annonçoit au plus dix-ſept ans. C'étoit en effet l'âge qu'avoit Pétronille. Un peu de pâleur répandue ſur ſes traits, en ajoutant à l'intérêt de ſa beauté, annonçoit quelque grand chagrin. Sa figure & ſon regard modeſte n'invitoient point à la témérité; mais la circonſtance & le lieu étoient en contradiction avec ſon air & ſa modeſtie. Une jeune perſonne, jolie, ſeule,

Digitized by Google

assise dans un Jardin public, peut bien être honnête & vertueuse; mais à Paris, il est presque permis de s'y tromper. Saint-Leu fut au moins curieux de savoir ce que c'étoit; il passa pourtant devant elle sans s'arrêter, & sans lui parler; mais il la regarda fixement; & à la seconde fois, l'ayant retrouvée au même lieu, il vint s'asseoir sur le même banc, mais à quelque distance de la jeune personne. Soit qu'elle ne l'eût point apperçu (car elle avoit l'air très-occupé), soit que le maintien honnête, & plus honnête qu'à l'ordinaire, du jeune Saint-Leu, ne l'eût point alarmée, Pétronille ne quitta point sa place. Saint-Leu, après l'avoir considérée un instant sans rien dire, osa lui adresser la parole. L'air triste qu'elle avoit fut le prétexte qu'il saisit pour lui parler; & il tourna assez heureusement son compliment pour n'y laisser rien d'effrayant pour la pudeur,

en cas que la pudeur se fût hasardée à une pareille solitude. Après un entretien préliminaire, auquel Pétronille ne contribua guere que par des demi-phrases, Saint-Leu lui demanda la permission de la ramener chez elle. Elle lui répondit fort naïvement qu'elle n'avoit point de demeure. Il lui offrit alors un souper & un asile chez lui; & il fut peut-être surpris de n'être pas refusé. Pétronille, après l'avoir regardé un moment sans parler, accepta sa proposition, se mit en devoir de le suivre; & Saint-Leu l'ayant fait entrer dans une voiture qui l'attendoit à la porte du Jardin, la fit conduire tout droit à son appartement. Peut-être avoit-il un laquais & un portier accoutumés à fermer les yeux & à se taire. Quoi qu'il en soit, le voilà chez lui, tête-à-tête avec Pétronille. Pétronille étoit toujours aussi jolie, mais elle ne paroissoit pas plus

Digitized by Google

contente. Sa beauté gagnoit à être vue de près ; elle étoit ſans parure, & le fard lui étoit étranger. Son organe étoit encore un nouveau moyen de ſéduction ; elle avoit ce genre de voix qui paroît embellir la bouche dont elle ſort. Saint-Leu étoit enchanté de ſa bonne fortune, mais il ne lui étoit pas permis de s'en applaudir tout haut ; car j'ai dit qu'il vivoit encore chez ſes parens ; & quoique ſon appartement fût ſéparé des leurs, il avoit beſoin de précaution pour n'être pas découvert. Il feignit une indiſpoſition, & ſe fit apporter à ſouper dans ſa chambre. On juge bien qu'il ne devoit pas y ſouper ſeul : il avoit un charmant convive qui ſe mit à table avec lui. Saint-Leu crut s'appercevoir qu'elle avoit plus de beſoin que d'appétit ; & bientôt il n'attribua qu'à ſa foibleſſe cet air abattu qui attriſtoit ſa phyſionomie. Quand le ſouper fut

avancé, il s'enhardit; à de vagues propositions, il fit succéder la galanterie. On lui répond froidement: il est surpris; mais il croit que le moment n'est pas encore venu, & il attend. Au dessert, il quitta sa place pour aller s'asseoir à côté d'elle. Son regard devient plus animé, son entretien plus vif; il prend une main d'un air familier, mais la surprise de Saint-Leu redouble, quand il se sent repoussé par Pétronille. Pétronille écarta sa main, non pas avec cet air étudié qui ne semble se refuser au désir que pour l'irriter davantage; ce n'étoit ni du mépris, ni même de la fierté; c'étoit un refus doucement exprimé, mais qui paroissoit réellement sentir. Saint-Leu alloit s'en plaindre ou témoigner au moins sa surprise; mais ses yeux rencontrerent ceux de Pétronille, & le reproche expira sur sa bouche. Si un regard de Pétronille

Digitized by Google

l'empêcha de parler, il ne l'empêcha pas de réfléchir à sa situation, qui ne laissoit pas d'être singuliere. Il étoit loin de pouvoir expliquer ce qu'il voyoit. Quand ils eurent quitté la table, ils s'assirent auprès du feu; on étoit alors en hiver. Un moment après, même liberté de la part de Saint-Leu, & même conduite de Pétronille. Ces refus réitérés inspiroient à Saint-Leu un dépit secret, & il n'osoit le témoigner. Sa position paroîtra encore plus embarrassante, quand on saura que de moment en moment Pétronille l'intéressoit davantage. S'il avoit peine à lire dans l'ame de cette fille singuliere, il commençoit à ne pas voir plus clair dans son propre cœur: ce n'avoit été d'abord que curiosité, fantaisie; ce qu'il éprouvoit alors étoit un sentiment, sentiment vague encore à la vérité, & dont il n'avoit pas cherché à se ren-

Digitized by Google

dre compte ; mais quoique ſon cœur semblât ſe mettre de la partie, une pareille conduite ne lui paroiſſoit pas moins étrange. Enfin, diſoit-il en lui-même, voyons la fin de tout ceci. Il ſe faiſoit tard ; & ce moment devenoit très-délicat pour l'un & pour l'autre. Mademoiſelle, lui dit-il enfin, il eſt fort tard, tout le monde va ſe coucher dans la maiſon. Faut-il que je ferme, ou que je vous ouvre ma porte ? Monſieur, lui répondit Pétronille, je vous ai déjà dit que je n'avois point d'aſile. Elle prononça ces mots d'un ton ſi intéreſſant ! Il y avoit dans ſes regards une douceur ingénue, un ſentiment difficile à définir, & que Saint-Leu ne put interpréter. Mille idées ſe croiſoient dans ſa tête : pluſieurs ſentimens ſe combattoient dans ſon cœur. Il voulut parler ; il ne trouva rien à dire, & il ſe tut. Cependant l'eſpérance s'étoit gliſſée dans

son ame. Pétronille, de son côté, sembloit le regarder avec intérêt; & en effet tant de réserve en pareille circonstance étoit remarquable dans un jeune homme; il avoit d'ailleurs de la figure & de l'amabilité; & n'être pas insolent dans une telle situation, c'étoit une grande preuve de modestie. Mais à la fin, impatient de voir le dénouement de cette aventure, il demanda la permission de se coucher, pour voir comment cette proposition seroit reçue. Il le faut bien, dit-elle avec un air embarrassé. Et vous, reprit Saint-Leu, qu'allez-vous faire? Saint-Leu ne fit point cette question sans trembler de la réponse qu'il alloit recevoir. Elle fut peu satisfaisante. Pétronille lui demanda à passer la nuit dans un fauteuil au coin du feu; & elle fit cette demande avec cet air qui ne permettoit pas à Saint-Leu de contredire. Comme il ne

répondoit pas, elle renouvela sa demande, mais avec plus d'instance, & pria Saint-Leu de se coucher. Sa physionomie ne s'étoit pas égayée; & si sa beauté parloit aux sens de Saint-Leu, son air de tristesse touchoit son cœur, & le désarmoit. Enfin il se mit au lit; & Pétronille, les yeux baissés & tournés vers le feu, s'enfonça dans son fauteuil.

Vraisemblablement ils dormirent peu l'un & l'autre. Quand le jour fut venu, Saint-Leu, à qui la réflexion avoit inspiré sans doute plus de courage, osa commencer un discours qui tendoit à un éclaircissement. Mademoiselle, lui dit-il, vous avez jeté mon esprit & mon cœur dans un trouble que je ne saurois supporter plus long-temps. Permettez-moi de vous faire remarquer que mon aventure est bien étrange, & que votre conduite avec moi offre des contradictions au

Digitized by Google

moins apparentes, très-difficiles à expliquer. Il eſt vrai, lui répondit Pétronille; mais ma conduite envers vous, ma démarche, que la néceſſité a déterminée, & non pas la réflexion, me ſurprend bien autant qu'elle vous étonne. Peut-être votre phyſionomie, qui ne paroît pas m'avoir trompée ſur les diſpoſitions de votre cœur, m'a-t-elle inſpiré le courage dont j'avois beſoin; peut-être aurois-je fait la même démarche avec moins de raiſon de m'y haſarder. Quoi qu'il en ſoit, vos procédés méritent de ma part une entiere franchiſe, & vous allez connoître enfin la malheureuſe Pétronille, c'eſt ainſi qu'on me nomme. A ces mots ayant gardé un moment le ſilence, comme pour recueillir ſes forces, elle commença ainſi:

Je ſuis née en Province, de parens honnêtes, mais pauvres; une tante qui avoit quelque bien, & qui

Digitized by Google

m'avoit reçue chez elle à Paris, me mit en apprentiſſage chez une Brodeuſe, à qui elle devoit donner une certaine ſomme. Le malheur qui m'a toujours pourſuivie, m'enleva ma tante, qui, avant de mourir, venoit de perdre ſa fortune par un procès. La femme qui m'avoit reçue ne put plus, ou ne voulut plus me garder. Un homme riche du voiſinage me fit offrir chez lui une place que je me vis forcée d'accepter. Je fus aſſez contente du traitement qu'il me fit d'abord, ſans doute parce que je ne ſoupçonnois pas ſon véritable deſſein; mais il ne tarda pas à me le faire connoître, & j'appris bientôt que mon honneur devoit payer ſes bienfaits. Il fit jouer auprès de moi tous les reſſorts que peut employer le riche corrompu contre la vertu indigente. Il attaquoit tantôt mon cœur, tantôt ma vanité. Après avoir perdu ſes

prieres, il employa juſqu'à la menace: ayant réſiſté à tout, je l'ai vu diſpoſé à paſſer juſqu'à la violence; & la peur d'y ſuccomber m'a jetée dans le délire du déſeſpoir. J'ai cru devoir prendre la fuite; & n'emportant rien avec moi, de peur d'éveiller le ſoupçon & de rendre ma ſortie plus difficile, je me ſuis échappée dès le grand matin. Ne ſachant où porter mes pas, n'ayant pas même de quoi acheter un aſile d'un moment, la peur m'a fait entrer dans une Égliſe; & je m'y ſuis cachée au fond d'une Chapelle, où j'ai paſſé le jour entier & la nuit ſuivante. Le matin j'en ſuis ſortie ſans projet, ſans eſpoir. Etrangere, inconnue à tous les habitans de cette Capitale, dans quel ſein aurois-je pu répandre mes malheurs? J'errai longtemps encore, toujours pourſuivie par la crainte de tomber dans les mains de mon tyran. J'avois paſſé preſque

Digitized by Google

deux jours entiers sans prendre aucune nourriture ; j'avois peine à me soutenir, mais mon esprit étoit si préoccupé de mes chagrins, que j'ai senti ma foiblesse avant d'avoir senti mes besoins. Tout près d'y succomber, je venois d'entrer dans le jardin du Luxembourg ; & quand vous m'avez rencontrée, je m'asseyois sur le banc où vous êtes venu vous placer. Vous savez tout le reste, & vous savez aussi, d'après le récit de mon infortune, quels sont les sentimens de mon cœur. Vous voyez, Monsieur, que j'ai tout sacrifié pour conserver l'honneur. Cela peut vous servir à expliquer ma conduite envers vous ; & vous pouvez, d'après cela, décider celle que vous devez tenir envers moi. Je sens que mon malheur est tel qu'il peut rendre ma franchise suspecte ; mais je préfere ma vertu, même à ma réputation ; & n'ayant pu

Digitized by Google

conserver l'une & l'autre à la fois, je me consolerai, s'il le faut, d'être soupçonnée, accusée même par la bouche d'autrui, si je suis innocente à mes propres yeux.

Ce récit de Pétronille étoit dans la plus grande vérité; & il est temps de l'affirmer ici pour détruire les injustes soupçons que son aventure a pu faire naître dans l'esprit de quelques lecteurs. Cet éclaircissement détruisoit les espérances de Saint-Leu, & il ne put se défendre d'un mouvement de joie en l'écoutant. Pétronille qui s'intéressoit de plus en plus au cœur de Saint-Leu, parut contente de la sensation qu'elle venoit de produire sur son esprit. Elle ajouta à son récit des choses honnêtes pour lui; & son visage plus tranquille, annonçoit que son cœur étoit moins affligé. L'amour enfin, par un effet contraire, mais assez naturel dans la situation où ils se trou-

Digitized by Google

voient, avoit rassuré Pétronille, & rendu Saint-Leu plus timide. Il tâcha de la consoler & de lui faire espérer un avenir plus heureux. Ensuite ayant à sortir, il la pria de permettre qu'il fermât sa porte, & qu'il emportât sa clef, pour ne pas l'exposer à être apperçue de ses parens. Il ne tarda pas à rentrer; & de nouveaux entretiens avec elle, enfoncerent le trait plus profondément dans son cœur. Bientôt il ne put se dissimuler qu'il avoit conçu pour elle l'amour le plus passionné. Il ne balança plus; il courut trouver un parent qui logeoit dans la même maison, & qui avoit pour lui l'amitié la plus tendre. Il lui raconta son aventure, dont Alinval (c'est le nom de ce parent) ne fit que rire d'abord. Il regarda cette histoire comme une fable débitée à un jeune homme étourdi par une aventuriere intéressée; mais pour y croire sans hésiter, il

Digitized by Google

n'eut beſoin que de voir & d'entretenir Pétronille un ſeul moment. Ce parent avoit un cœur ſenſible & une philoſophie douce. Les préjugés de naiſſance & les conſidérations de fortune étoient nuls pour lui. Il s'intéreſſa à leurs amours ; mais avant de rien entreprendre, il voulut donner à Pétronille un logement où Saint-Leu pût la voir ſans demeurer avec elle : les deux amans ſe virent en effet, l'une toujours honnête, & l'autre toujours amoureux.

Pendant ce temps-là, Alinval avoit écrit dans l'endroit où étoit née Pétronille, & avoit pris à Paris des informations ſur ſa conduite. Content du ſuccès de ſes démarches, il s'étoit bien promis de rendre heureux ces deux amans, dont l'amour mutuel ne faiſoit que s'affermir de jour en jour par l'eſtime. Pétronille, en échappant aux embûches du corrupteur qu'elle avoit

Digitized by Google

avoit quitté, croyoit bien avoir évité le plus grand péril qui pût menacer ſa vertu. Elle reconnut bientôt ſon erreur. Juſque-là elle n'avoit été attaquée que par les richeſſes qu'une ame noble peut mépriſer, ou par la menace qu'on peut braver avec du courage; mais auprès de Saint-Leu, elle avoit à combattre ſon propre cœur. C'eſt un ennemi d'autant plus dangereux, qu'on s'en méfie d'autant moins, & qu'on vit toujours avec lui. Enfin un jour, à la ſuite d'un entretien des plus tendres, ils ſe trouverent tellement enivrés d'amour, que Saint-Leu alloit remporter une victoire qu'il n'avoit pas ſongé à pourſuivre: Saint-Leu n'ayant point eu le projet de ſéduire, & Pétronille, avec le ferme deſſein de réſiſter à la ſéduction, étoient près l'un & l'autre de ſuccomber, lorſqu'Alinval vint frapper à la porte pour leur annoncer leur bonheur. Il

Digitized by Google

avoit si bien travaillé auprès des pere & mere de Saint-Leu, qu'il les avoit fait consentir à son mariage avec Pétronille. Ainsi un moment plus tard, la vertu de Pétronille faisoit naufrage après avoir résisté aux assauts les plus orageux : elle apprit par-là qu'on a bien plus besoin d'être en garde contre sa foiblesse que contre la force d'autrui. Elle épousa Saint-Leu, & ils furent heureux l'un & l'autre ; mais elle n'oublia jamais le quart-d'heure qui avoit précédé leur union. Elle fit plus : la tendresse maternelle l'emporta sur son amour-propre ; elle eut le courage de raconter à ses enfans les dangers qu'elle avoit courus ; & cet exemple fut peut-être pour eux une leçon plus éloquente & plus utile que tous les livres de morale qu'elle eût pu mettre dans leurs mains.

Digitized by Google

ELLE FIT BIEN,

CONTE.

HORTENSE n'avoit que quinze ans. A cet âge on eſt encore jeune ; mais ſon eſprit ne l'étoit plus. Ce n'eſt pas que le monde l'eût formée : elle ſortoit à peine du couvent. Quelle école que le couvent ! Comme vingt jeunes Penſionnaires réunies enſemble vont loin ! On diroit qu'elles ont une eſpece d'inſtinct qui leur fait preſſentir & deviner ce qu'elles ignorent, & rarement elles ſe trompent ; inſtinct charmant, qui leur apprend toutes ces fineſſes, ces eſpiégleries, & ce manege enfin que ſix mois d'uſage développent aſſez.

Pour ce qui eſt de la trempe de ſon eſprit & de ſon caractere, Hortenſe étoit déjà bien loin de la nature. Elle

Digitized by Google

n'avoit plus que cet esprit & ce caractere que la lecture des romans compose aux jeunes personnes. Elle en avoit lu, grace à l'indulgence de la Touriere, de toutes les especes ; &, sans connoître le monde, elle étoit en état de dessiner dans son imagination le portrait d'un Lovelace ou d'un Grandisson. Sa tête exaltée ne voyoit le bonheur que dans l'amour, & voyoit l'amour par-tout. Elle s'étoit pétri un cœur à sa maniere, & ce cœur-là devoit l'inspirer & la conduire. Vous tremblez déjà pour elle.... Rassurez-vous. Heureusement elle se fit un plan de conduite, singulier à la vérité, unique peut-être, & qui la préserva de bien des faux pas.

Je reviens au couvent, & je n'oublierai point le parloir. Le parloir influe plus qu'on ne pense sur l'éducation des jeunes Pensionnaires. Les tête-à-tête y sont bien longs ; tête-à-

Digitized by Google

tête de femme, notez bien. C'eſt une jeune mariée à qui le mariage a appris bien des choſes, & qui brûle de raconter tout à ſon amie. C'eſt Lindor, que le maître de muſique a préſenté pour exécuter un duo. Lindor n'a pas dix-huit ans; il eſt frais, bien timide; il ne dit rien, mais il ſe laiſſe deviner. On n'oſe retirer la main ſur laquelle il bat en tremblant la meſure avec ſon doigt, & on ne peut ſe défendre de ramaſſer, en ſortant, la lettre qu'il a jetée à travers la grille, de peur qu'une autre ne la liſe. C'eſt une tante jeune, aimable, la plus malheureuſe de toutes les femmes, abandonnée, & qui vient s'épancher au parloir. Rien ne s'y perd. Tout ce qu'on y dit ſe grave profondément dans des cerveaux dociles, & devient la cauſe de bien des inſomnies. Les romans & les parloirs avoient donc gâté Hortenſe.

Renfermée dans un couvent depuis

Digitized by Google

l'âge de dix ans, Hortenſe étoit tout au plus connue de ſa famille & des amis de ſa famille. Parmi ces amis-là, il en eſt qui ont toujours une fille à propoſer en mariage au garçon, ou un garçon à la jeune fille. Du moment qu'ils ſont nés juſqu'à l'âge de leur entrée dans le monde, ils ne les perdent pas de vue, & arrangent de loin le fuſeau de leur deſtinée future. A point nommé ces amis-là ſe préſentent, & tout eſt ſi bien concerté, qu'ils ne manquent jamais de réuſſir; car ils ont toujours dans la bouche ces termes ſacramentaux: *l'union eſt ſortable.* Tout ce manege, il eſt vrai, n'a lieu que quand l'héritiere ou l'héritier ſont riches.

Un conſeiller d'Etat, qui avoit un fils taillé complétement pour remplacer M. ſon pere, fut le premier à annoncer ſes prétentions ſur Hortenſe. C'eſt trop, dit-il à ſon ami, retenir

Digitized by Google

Hortenſe au couvent ; elle a vingt ans. Il faut la rendre au monde : on dit qu'elle eſt bien. Le monde cependant eſt bien contagieux ! Il ſeroit très-à-propos de la marier. — On ſe doute bien qu'il propoſa ſon fils ; que ſon fils fut accepté, & que l'entrevue des jeunes gens ne fut renvoyée qu'à la huitaine.

Hortenſe en fut prévenue, mit ſa plus belle robe, ſe fit coiffer le plus élégamment poſſible. Mélidor (c'eſt le nom du jeune conſeiller) avoit couvert ſa longue taille d'un habit de ſoie bien noir & bien moiré. Sa blonde chevelure retomboit longuement ſur ſon long dos. Il tenoit dans ſes mains, avec des gants blancs, un beau bouquet. Mélidor auroit bien voulu jouer l'*étourdi*, ſe permettre ce *franc-parler* qui ſied ſi bien ſous le plumet & la cocarde ; mais ſous les yeux de ſon pere & dreſſé de bonne heure à la fatigante monotonie d'un coſtume ſérieux, il s'obſer-

Digitized by Google

voit ſans relâche. Par exemple, quand il étoit tenté de rire aux éclats, il ſe contentoit de ſourire avec gravité. Il régloit juſqu'au mouvement de ſes yeux, & n'en laiſſoit échapper que des rayons lucides, qui répandoient autour de ſa perſonne un demi-jour décent & magiſtral. La même retenue & la même gravité ſe faiſoient remarquer dans ſon allure, & tout ce qu'il diſoit avoit au moins le ton *penſif* ou *penſif*. Hortenſe, qui reſſembloit à toutes les jeunes perſonnes qui reçoivent le mouvement qu'on veut bien leur donner, parla avec réſerve, ne développa point la moitié de ſes graces, & répondit par monoſyllabes. Elle étoit embarraſſée; car la viſite d'un futur époux a quelque choſe de bien embarraſſant pour une jeune demoiſelle. Elle reçut le grand bouquet de Mélidor, l'attacha modeſtement, avec un ruban, à ſon côté gauche, & écouta en rougiſſant par intervalles. Son pere

Digitized by Google

ayant jugé à propos de terminer la séance, la conduisit dans un des coins du parloir, & là, pour satisfaire à l'usage, il lui prit la main, la serra, & lui dit : --- Ma fille, je ne veux point vous voir malheureuse. Je n'imagine point vous préparer des regrets en vous proposant Mélidor ; il est riche ; --- &, sans attendre sa réponse, il ajouta : --- Vous vous convenez on ne peut pas mieux. --- Dans le même moment, le conseiller d'État avoit tiré Mélidor à part. --- Je te félicite, mon fils ; elle est charmante. Et, sans lui donner le temps de parler, vous vous convenez à merveille. --- Les deux peres s'embrasserent aussi-tôt, en s'écriant : Ces enfans sont faits l'un pour l'autre, *l'union est très-sortable.* Ainsi le sort d'Hortense & de Mélidor fut décidé, sans qu'ils eussent été consultés ; & on appela cela une union sortable.

Digitized by Google

Le lendemain Mélidor ne manqua pas d'envoyer à Hortenſe un billet & des fleurs. Le billet étoit une fleur d'eſprit. Mélidor s'échappa de la table de ſon pere pour aller cauſer au parloir avec Hortenſe. Cette ſeconde viſite lui fut avantageuſe. Une troiſieme ſuivit bien vîte, & celle-là le ſervit à ſouhait : il étoit en bottes, en frac, en chapeau rabattu. Il avoit plus de ſoupleſſe dans ſa taille, plus de graces dans ſon maintien ; ſa tête enfin diſoit quelque choſe. Peu s'en fallut qu'Hortenſe ne prêtât tout-à-fait l'oreille. Mais elle avoit un plan, & déjà elle avoit gagné un terrain immenſe, car Mélidor avoit dit : *Je vous aime.*

Le jour du mariage eſt enfin arrivé. Hortenſe épouſe Mélidor. Vous allez voir quels moyens elle mit en uſage pour pouvoir être aimée long-temps. Sans doute il n'eſt pas à ſouhaiter que

ces moyens ſoient employés ſouvent; mais il eſt bien vrai que les femmes ſeroient en général des épouſes plus heureuſes. Je me hâte de préſenter à mes lecteurs la ſcene que j'ai à décrire.

Dans une ſalle richement meublée, où s'élevoit un lit nuptial ſuperbement paré, dont une jeune femme-de-chambre détachoit en ſouriant les rideaux, Hortenſe avoit été conduite par Mélidor. Mélidor (car enfin il étoit époux) ſe préſenta le moment d'après en robe-de-chambre. Hortenſe promena ſur lui des yeux étonnés, & lui dit avec le ſourire le plus gracieux: --- Que prétendez-vous, Monſieur ? En vérité ceci me paroît d'un ſingulier.... Ah ! du moins veuillez permettre que nous ayons fait connoiſſance. --- Mais, Madame. --- Mais, Monſieur. --- On ſe figure aiſément la ſurpriſe de Mélidor. Il tombe aux genoux d'Hortenſe; prie, preſſe....

Digitized by Google

Madame, l'hymen a des droits ſacrés : je ſuis bien éloigné de les réclamer ; mais quand l'amour.... — L'amour, dit Hortenſe en le regardant avec les plus beaux yeux du monde, je ne demande pas mieux. Aimez-moi, Monſieur, aimons-nous, j'y conſens ; mais je vous préviens que je ne veux point reſſembler à toutes ces épouſes qu'on aime, qu'on quitte, & qui, dupes d'une ſatiété qu'elles inſpirent par trop de complaiſance, ſont vraiment à plaindre. Oubliez, je vous prie, que vous êtes mon époux, & tâchez d'être mon amant. Voici mon appartement, cherchez ailleurs le vôtre. — Quoi! tout de bon, Madame! — Un jour peut-être me ſaurez-vous gré de cet arrangement.

Mélidor fut contraint de ſe retirer, & de ſe réſigner. Le lendemain il ſe préſenta de bonne heure à la porte d'Hortenſe ; il n'étoit pas jour. Hor-

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

tenſe lui fit mille excuſes, & lui annonça qu'elle ne recevoit perſonne pendant qu'elle étoit dans ſon lit. Mélidor voulut avoir accès à ſa toilette; il n'y eut pas moyen. Hortenſe n'avoit garde de ſe montrer ſous un ſi grand négligé, & de découvrir tout ce qu'elle étoit forcée d'emprunter à l'art. Elle ne fut viſible pour Mélidor que dans ſon boudoir, & après que toutes les glaces l'eurent raſſurée ſur le pouvoir de ſes charmes & l'effet de ſa parure. Elle reçut ſon époux comme une aimable connoiſſance dont on veut faire ſon ami; & pendant qu'elle brodoit au tambour elle laiſſa à Mélidor tout le temps de revenir de ſon étonnement, & de lui dire les plus jolies choſes. On eût dit de la plus aimable des coquettes, ſouriant aux décentes agaceries d'un aimable ſéducteur. Ils avoient l'un & l'autre beaucoup d'eſprit, & l'on imagine bien tout le ſel

Digitized by Google

de cette ſcene piquante & naïve. Mélidor ſortit ſans être heureux ; il céda la place à des jeunes gens qui venoient, ce qu'on appelle ſonder le terrain, & bâtir ou détruire d'un ſeul mot la réputation d'Hortenſe.

Mélidor vit ſa femme établir entre ces jeunes gens & lui, une concurrence dont il fut piqué. Le dépit ne le pouſſa pas loin. Qu'auroit-il fait ? Une rupture éclatante ! Elles ſont paſſées de mode. --- Eſſayons, dit-il, de l'emporter ſur eux ; le prix en ſera plus glorieux. C'eſt une fleur qu'il n'eſt pas permis à l'époux de cueillir ; l'amant doit la mériter. Eſſayons. --- Ce ne fut plus qu'un amant tendre. Pour prévenir tous les déſirs d'Hortenſe, il avoit toujours des ailes ; pour lui plaire, Protée ingénieux, il ſe replioit tous les jours ſous des formes plus galantes ; il eſſayoit de s'emparer à-la-fois du cœur & des ſens de ſa femme.

Digitized by Google

Hortenſe, de ſon côté, fidelle à ſon plan, faiſoit de ſon mieux pour tenir Mélidor en haleine. Elle ne ſe montroit à lui que ſous des jours avantageux. Jamais en négligé, jamais d'humeur, jamais cette franchiſe de caractere qui détruit preſque toujours la confiance, en ne ménageant point la délicateſſe. Toujours bien, elle ſavoit prévenir le moment où elle alloit être de trop. Mélidor croyoit vivre avec une aimable étrangere, dont il eſſayoit de parler la langue. Enfin Mélidor fut heureux. Eh ! combien de moyens il employa pour l'être ! Il mérita ſon bonheur. — J'ai tout donné à mon amant, diſoit Hortenſe, mon époux ne poſſede rien encore. — Et en effet, Mélidor, qui, comme tant d'autres maris, s'imaginoit follement que le reſte de ſa vie dépendoit de ce premier pas, fut détrompé. Hortenſe parut bientôt avoir oublié un moment

Digitized by Google

de foibleſſe, ſe défendit comme par le paſſé ; & Mélidor enivré d'un bonheur qui s'échappoit comme un beau ſonge, courut de nouveau ſur les pas d'Hortenſe qui avoit toujours l'air de fuir ſans jamais diſparoître.

Ces deux époux paſſerent ainſi leurs beaux jours ; je dis beaux jours, car ils vécurent toujours enſemble comme de tendres amans. Hortenſe, ingénieuſe à paroître jolie, à n'accoutumer ſon époux à rien, & à lui faire tout recevoir comme un bienfait ; Mélidor toujours aiguillonné par un déſir, & ranimé par une jouiſſance.

O vous qui êtes bien perſuadés qu'un ſerment prononcé à l'autel, vous donne ſur vos femmes une entiere ſuzeraineté, & preſque droit de vie & de mort, détrompez-vous. C'eſt de cette fauſſe idée que naiſſent l'ennui & les dégoûts du mariage ; & vous qui vous plaignez de vos infidelles,

Digitized by Google

époux, ſouvenez-vous que pour les enchaîner il faut imiter Hortenſe, avoir toujours toutes les graces de la nouveauté & le piquant d'une maîtreſſe. Je ſens bien que ce n'eſt pas peu de choſe. Auſſi voit-on peu de bons mariages.

Digitized by Google

AVENTURES DE VOYAGE,

NOUVELLE

Imitée de l'Italien de MALESPINI.

ISIDORE, Gentilhomme de Pavie, ſe mit en voyage, ſur la fin de l'automne, pour ſe rendre aux invitations du Prince de Maſſa, ſon parent & ſon ami. Il s'arrêta quelques jours à Genes, & après avoir viſité les curioſités de cette ſuperbe ville, il réſolut de s'embarquer dans une tartane, le chemin par terre étant devenu trop dangereux à cauſe des guerres civiles qui troubloient l'État. Le patron du navire vint avant le jour l'avertir du départ. On déploya les voiles par un vent favorable : la tartane étoit pourvue de bons matelots, & ne renfermoit que ſept paſſagers, parmi leſ-

Digitized by Google

quels un jeune homme d'une figure très-avantageuſe qui couvroit de ſon manteau une dame pour la garantir du froid & de l'humidité de l'air. Les autres étoient deux femmes-de-chambre & des hommes du commun. A peine eut-on fait douze milles en mer, que le vent changea, & devint ſi violent que les matelots ne pouvoient ſe ſervir de leurs rames, ni gouverner le petit bâtiment. Iſidore engagea le patron de débarquer à *Porto-Fino*. Ce qu'il exécuta avec beaucoup de peine. Nos voyageurs ſe réfugierent dans une auberge, où le noble Paveſan fit faire un grand feu, & apprêter un bon repas. Cependant le jeune homme & la dame ſe tenoient à l'écart, & ſembloient n'oſer ſe montrer. Il fallut les plus vives inſtances du Paveſan pour les engager de ſe rendre à ſes offres. Quel fut ſon étonnement quand il vit la beauté de cette

Digitized by Google

Dame ! Il conçut dès-lors le plus vif intérêt pour ces aimables étrangers, & sut bientôt gagner leur confiance par ses soins obligeans. La mer continuoit d'être si orageuse qu'elle ne permettoit pas de se remettre en voyage. En attendant, Isidore & l'étranger laissant la dame avec l'hôtesse & les gens de l'équipage, monterent sur une éminence pour voir le spectacle imposant des flots agités. Alors le jeune homme jetant un profond soupir, dit au Paveſan : » Seigneur, » l'état déplorable où je me trouve » avec mon épouse, m'arrache enfin » le secret de mes malheurs ; mais » j'espere, en vous les confiant, mettre en sûreté son honneur & nos » jours, menacés des plus grands » dangers «. Daignez, répondit Isidore, me faire part de vos craintes & de vos infortunes, & comptez que j'emploîrai mes richesses, mes amis,

Digitized by Google

ma vie même, s'il le faut à votre service. L'étranger encouragé par des sentimens aussi généreux, lui dit : » Vous saurez donc que je suis le fils unique du Comte de Tolingue. Je devins éperdument amoureux de Mélanie, fille du Marquis de Maguelonne. Je n'ai rien négligé pour obtenir sa main; mais une vieille inimitié qui subsiste entre nos deux maisons, s'est toujours opposée au succès de mes vœux. Informé que, pour m'ôter tout espoir, ses parens avoient choisi pour son époux le Chevalier de Ramure, qu'elle ne pouvoit souffrir, j'ai pris le parti, d'accord avec Mélanie, de l'enlever de chez son pere, qui ne craignant rien de pareil, ne veilloit pas de fort près à ses actions. Une belle nuit, assisté de quatre de mes vassaux les plus affidés, j'entrepris de la conduire en Picardie dans une terre d'une de mes paren-

Digitized by Google

tes, pour la soustraire aux persécutions de sa famille. Avec le renfort de quelques amis bien montés, nous suivions notre route, lorsqu'au sortir d'un bois nous rencontrâmes le Comte de Rones, cousin de Mélanie, homme fier & violent, qui prétendoit aussi à sa main, mais qu'elle avoit toujours rejetée. Il étoit accompagné de gens à cheval; il avoit sans doute fait épier notre marche. Aussi-tôt qu'il nous aperçut: *Qu'on arrête ces gens-là*, dit-il d'un ton impérieux, *je veux savoir qui ils sont, & où ils emmenent cette jeune personne.* Nous fûmes en même temps investis de toutes parts. Persuadé qu'avec ma foible escorte je ne pouvois résister à tant de monde, je crus mettre fin à cette aventure, en déclarant qui nous étions, & notre dessein. Que je fus cruellement détrompé! Dès que le Comte de Rones entendit mon nom, devenu encore plus fu-

Digitized by Google

rieux, il s'écria : *Traître ! infâme ravisseur ! j'arrêterai tes odieux projets ; tu vas périr de la mort la plus affreuse, pour servir à jamais d'exemple aux scelerats de ta sorte !* A ces mots il me porte un coup d'épée si terrible, que, si je n'eusse effacé le corps en me précipitant de cheval, il m'auroit tué. Mes gens me croyant mort, l'attaquerent avec intrépidité, & comme il étendoit son bras pour saisir aux cheveux Mélanie, ils le blesserent dangereusement. Le combat devint général avec ma troupe & la sienne. Sans doute que la nuit, qui approchoit, aura donné aux miens, qui étoient en trop petit nombre, la facilité de s'échapper. Pour moi, songeant à sauver Mélanie, qui étoit étendue par terre sans connoissance, je m'approchai d'elle en tremblant. Elle m'apperçoit, se souleve, & se précipite dans mes bras. je lui dis

Digitized by Google

d'une voix baſſe & preſque étouffée : Idole de mon cœur, ſi jamais il fallut montrer du courage & de l'agilité, c'eſt à préſent ; rappelez toutes vos forces & ſuivez-moi. Auſſi-tôt je l'entraînai dans la forêt. Nous y courûmes long-temps, juſqu'à ce que ſuccombant à la laſſitude & à la détreſſe, nous nous jetâmes au pied d'un arbre. Nous ne ſavions comment ſortir de ce bois touffu, où il ne paroiſſoit ni voie ni ſentier ; nous appréhendions de n'avoir été préſervés par notre barbare deſtinée, que pour devenir la proie des bêtes ſauvages qui pouſſoient des hurlemens affreux. Dans cette extrémité, au milieu des halliers & des ronces, nous entendîmes le trépignement de quelque animal qui s'avançoit vers nous ; craignant, non ſans fondement, que ce ne fût quelque bête carnaſſiere, j'aidai Mélanie à grimper ſur l'arbre, & je me mis en

Digitized by Google

en défense. Heureusement que ce n'étoit qu'un mulet fort pacifique. Je l'arrêtai, me doutant bien qu'il s'étoit échappé de quelque maison ou cabane voisine. Je fis descendre ma compagne, & la plaçai sur le mulet, que nous laissâmes aller en liberté, le prenant pour notre guide. En effet, il nous conduisit à la chaumiere d'un bûcheron, qui nous reçut avec d'autant plus de joie que nous lui ramenions sa monture, qu'il croyoit dévorée par les loups dont le bois est rempli. Obligés de fuir précipitamment, nous avions laissé sur le champ de bataille, équipages, argent, bijoux; il ne nous restoit que nos habits, une chaîne d'or que j'avois au cou, & quelques pierreries. Nous fîmes le projet de passer en Italie, & d'y demeurer inconnus jusqu'à ce que le temps, remede universel de tous les maux, mît fin à nos miseres. Le len-

demain nous priâmes le bûcheron & ſa femme de nous donner quelques-uns de leurs vêtemens en place des nôtres ; à quoi ils acquieſcerent volontiers, dans l'eſpérance de quelque gain : car la ſimplicité ruſtique n'exclut point la cupidité ; & l'amitié du payſan l'aveugle rarement ſur ſes intérêts. Habillés en villageois, & inſtruits par ces bonnes gens, qui nous accompagnerent quelque temps, de la route qu'il falloit tenir, nous les quittâmes. Arrivés à Marſeille, nous nous embarquâmes pour Genes, où Mélanie, fatiguée de la mer, me propoſa de faire quelque ſéjour. Nous vendîmes la chaîne d'or & le peu de pierreries qui nous reſtoient, &, abandonnant nos habits ruſtiques, nous achetâmes ceux que vous nous voyez. La fortune n'avoit pas épuiſé tous ſes traits contre nous ; elle nous préparoit encore de nouvelles diſgraces. Nous avions pris

dans Genes, à l'auberge de Sainte-Marie, un logement fort isolé. Certain jour que j'étois sorti du matin pour quelques affaires, le valet de l'hôtellerie, qui avoit été sans doute gagné, introduisit un jeune homme superbement vêtu dans la chambre de Mélanie. Je ne sais comment ce galant avoit pu la voir, pour en être si passionnément épris, car elle vivoit extrêmement retirée. Il employa les offres les plus riches, les flatteries, & tous les moyens de séduction; mais ne pouvant réussir dans son criminel dessein, il vouloit recourir à la violence: Mélanie crioit, se désespéroit, appeloit du secours, lorsque j'arrivai, fort à propos sans doute. J'enfonce la porte; je m'élance sur cet homme, & le perce de mon épée, délivrant à la fois Mélanie & moi d'un commun opprobre: ce malheureux tomba roide mort. Le meurtre s'étant fait sans éclat, j'en-

Digitized by Google

traînai aussi-tôt Mélanie, fermant la chambre, où la frayeur nous fit oublier encore nos hardes & l'argent qui nous restoit de la vente de nos bijoux. C'étoit avant-hier. Nous nous réfugiâmes, sans être apperçus de personne, chez un François dont j'avois fait depuis peu connoissance : nous lui avons caché notre funeste aventure; &, prétextant des affaires très-pressantes, nous l'avons engagé d'aller voir au môle, si aucun vaisseau ne mettoit à la voile. Il nous a rapporté qu'une tartane devoit partir pour *Lérici*. Nous avons alors sollicité le patron d'accélérer son départ : il nous a dit qu'il étoit obligé de vous attendre; mais nos instances réitérées l'ont déterminé à vous aller chercher de grand matin. Dieu sait le trouble & l'inquiétude où nous avons été plongés jusqu'à votre arrivée. Enfin, nous comptions être en sûreté, lorsque la

Digitized by Google

mer, les vents & la fortune ont conjuré contre nous, pour que la justice, informée de l'homicide, puisse encore envoyer sur nos traces, nous faire arrêter & nous livrer au supplice comme de vils assassins. Jugez, Seigneur, s'il fut jamais une situation plus cruelle & plus alarmante ! «

Le jeune Tolingue termina son récit en suppliant le généreux Pavesan de lui accorder ses conseils & son appui. Isidore ne put refuser des larmes d'attendrissement aux malheurs de ces étrangers. Comptez, dit-il, sur tous les secours qui seront en ma puissance, & regardez-moi comme un ami & comme un frere qui vous est inviolablement attaché. Je veux, en dépit des ouragans & de la mer, vous tirer d'ici, & vous arracher au danger qui vous menace. Si le chemin par terre n'étoit pas impraticable, nous montenions tout-à-l'heure à cheval; mais

Digitized by Google

quelque temps qu'il fasse, il faut nous rembarquer cette nuit. Il promit triple paye au patron & aux matelots s'ils mettoient sur le champ à la voile, & les détermina à partir sans délai, quoique le vent fut très-contraire. On étoit à la vue de *Montereno*, passage fort dangereux, où la mer se divisant, s'engouffre dans des grottes profondes avec un fracas épouvantable. Le temps devint tellement orageux, que le patron dit à ses gens, qui étoient immobiles d'effroi : Si la tempête continue, je me jette à l'eau, & sauve qui pourra. Chacun pâlit à ces mots : Mélanie consternée, embrasse le Pavesan, qui la rassure de son mieux. Il va trouver le pilote au gouvernail, &, manœuvrant avec lui, il le dirige avec prudence contre la fureur des ondes; il harangue les matelots, leur distribue des liqueurs fortes, & leur rend le courage & la vigueur. Tolingue tra-

Digitized by Google

vailloit auſſi avec les autres paſſagers. Enfin on parvint, avec des efforts incroyables, à *Porto-Venere*, où le généreux Paveſan régala tout l'équipage; & le lendemain on arriva de bonne heure à *Lérici*. Iſidore retint les deux filles au ſervice de Mélanie, & les conduiſit avec Tolingue à Maſſa, qui eſt à peu de diſtance de cette ville. Le Prince reçut avec diſtinction ſon parent & les deux jeunes étrangers, & leur aſſigna un logement dans ſon palais. Il prit le plus vif intérêt au ſort de ces Amans infortunés; &, ayant eu autrefois quelques liaiſons avec leurs familles, dont il avoit connu pluſieurs Officiers dans les guerres d'Italie, il fit paſſer un de ſes gentilshommes en France pour ménager leur réconciliation. L'envoyé agit avec tant de zele & d'adreſſe, qu'il parvint à réconcilier leurs intérêts: le plus preſſant de tous étoit de revoir leurs enfans, dont

Digitized by Google

ils pleuroient l'absence & les malheurs. Ils envoyerent vers eux des gens de confiance, pour les ramener dans leur patrie, où ils étoient attendus avec un tendre empressement. Ils prirent donc congé du Prince, après l'avoir remercié mille fois de ses bontés officieuses. Ils exigerent du bienfaisant Isidore qu'il les accompagnât, & vînt assister à leurs noces: elles furent célébrées avec grande pompe au sein des deux familles réunies. Les deux époux & leurs parens ne pouvoient assez fêter à leur gré leur commun bienfaicteur. Dans ce même temps, une cousine de Mélanie, riche, aimable, & encore dans la fleur de la jeunesse, ayant perdu un vieux mari qui lui laissoit de grands biens, ils la lui firent épouser; ce qui le fixa pour toujours en France, où ces deux couples charmans goûterent long-tems les délices de l'amour & de l'amitié.

Digitized by Google

L'HÉRITIER MALHEUREUX,

ANECDOTE.

AH ! maudite fortune ! tu es encore plus ingrate que légere. Tu n'as pas d'yeux pour faire le bien, tu vois très-clair à faire le mal ; souvent on te trouve sans te chercher, & l'on te fait fuir en courant après toi.

On n'a jamais eu pour cette ingrate un amour plus vrai & plus naïf que le pauvre Oriphile. Il avoit un goût décidé pour les héritages, parce qu'il jugeoit que de toutes ses manieres de s'enrichir, celle d'hériter étoit toujours la plus commode & la plus innocente. Tous les habits noirs en pleureuses qu'il rencontroit le faisoient sourire & lui donnoient des idées agréables. Voilà peut-être un héritier, se disoit-il : il prétendoit que ce mot étoit le

plus doux & le plus harmonieux de la langue françoise.

Oriphile avoit un oncle & une tante. Tous deux étoient riches, & tous deux l'appeloient auprès de leurs personnes. Est-ce à la tante, est-ce à l'oncle, qu'il donnera la préférence ? C'est ce qu'il ne voulut décider qu'après une mûre délibération. Comme Oriphile vouloit n'avoir rien à se reprocher, il n'épargnoit ni les interrogations, ni les démarches. Avant de prendre son parti, il s'étoit fait donner un état de leurs biens; il avoit fait lever leur extrait baptistere, pour savoir au juste leur âge; & enfin il avoit pris sur leur santé l'avis de leurs Médecins. Il se décida pour la tante, parce qu'avec autant de fortune que l'oncle, elle avoit au moins douze ans de plus. On voit qu'Oriphile n'agissoit point en étourdi, & qu'il raisonnoit sa conduite.

Rendu auprès d'elle, il mit en pra-

Digitized by Google

tique les premiers principes de l'art de plaire ; il étudia le caractere de la vieille tante. Le succès étoit difficile ; mais une grande envie de réussir en fournit presque toujours les moyens. Du côté des petits soins, il n'étoit jamais en défaut ; & pour le travail il étoit infatigable. Madame Erbine (c'est le nom de la veuve) aimoit beaucoup la lecture ; mais comme elle ne pouvoit plus voir sans lunettes, & qu'elle ne vouloit point passer pour avoir besoin de lunettes, elle faisoit lire continuellement son neveu, sous prétexte qu'il lisoit bien. Le pauvre Oriphile étoit condamné à faire des lectures continuelles : le jour pour amuser sa tante, la nuit pour l'endormir : & cet exercice duroit presque toute la nuit, parce que Madame Erbine ne pouvant jamais fermer l'œil sans le secours d'un Orateur, ou d'un Poëte, comme elle ne s'endormoit qu'au

bruit de la voix de ſon Lecteur, elle ſe réveilloit auſſi dès que la voix ſe taiſoit.

Le jour il n'étoit pas queſtion d'aller prendre un ſeul repas en Ville; il n'avoit point à ſe négliger, parce qu'il y avoit d'autres parens & de proches parens; enfin la vie d'Oriphile n'étoit qu'un travail & un ſacrifice continuels. Auſſi Madame Erbine ne parloit que de ſon charmant neveu. Il étoit charmant en effet; avec le titre d'héritier, il avoit les graces de l'état. Il avoit appris à être maniéré dans ſes révérences, minutieux dans ſes ſoins, ingénieux dans ſes complaiſances; il faiſoit l'éloge du temps paſſé, & la ſatire du temps préſent; il ne ſe plaiſoit qu'avec la vieilleſſe; les jeunes gens l'excédoient; il ajoutoit ſur cela de nombreuſes réflexions: Que des quatre âges de l'homme il y en avoit deux à réformer; que de plein ſaut on

auroit dû passer de l'enfance à la vieillesse ; que l'intervalle qui s'écouloit entre ces deux points de la vie humaine, étoit réellement du temps perdu, puisqu'il étoit toujours partagé entre des projets fous & des démarches insensées ; enfin c'étoient mille autres discours, tous aussi profonds, qui enchantoient la bonne tante, même un peu trop pour les intérêts d'Oriphile ; car la satisfaction qu'elle en avoit, influoit sur sa santé & sembloit la rajeunir. Oriphile se plaignoit tout bas du succès de ses soins : ce qui lui fournissoit une réflexion morale. Il est bien malheureux, disoit-il en lui-même, qu'un galant homme ne puisse mériter un héritage que par des soins qui servent à en retarder le moment !

Tandis qu'il s'enfonçoit dans ces réflexions, il reçut une lettre qui lui apprenoit que son oncle étoit bien malade & abandonné des Médecins,

Digitized by Google

Oriphile, toujours ſenſé, raiſonnant ſes moindres actions, fit des réflexions nouvelles; & il conclut, en ſe réſumant, qu'il falloit quitter la tante pour aller trouver l'oncle, parce qu'une jeune perſonne agoniſante eſt naturellement plus près de la mort qu'une autre plus âgée, mais en bonne ſanté. Voilà ce qui s'appelle raiſonner, ſonger à tout. Sa conſcience même y étoit intéreſſée : car enfin les malades ont plus beſoin d'être ſecourus que ceux qui ſe portent bien. Il écrivit donc ſon départ à la tante, qui cria beaucoup, mais inutilement, puiſqu'Oriphile étoit déjà auprès de ſon oncle.

Cet oncle s'appelloit d'Herminy. Oriphile eut aſſez d'adreſſe pour s'excuſer de n'être pas venu plutôt auprès de lui. Il montra tant de zele pour le ſervir, que par les ſoins du préſent, il fit oublier la négligence du paſſé. Enfin il ne tarda point à

Digitized by Google

gagner la confiance & l'amitié du malade. Mon cher neveu, lui dit un jour ce dernier dans un moment d'épanchement, si tu avois toujours été auprès de moi, je ne serois pas dans l'état où je suis. Et Oriphile fut sur le point de lui répondre : Si vous n'étiez pas dans l'état où vous êtes, je ne serois pas auprès de vous.

Cependant d'Herminy, que la Faculté & la Société Royale avoient abandonné, se mit entre les mains d'un Charlatan qui parvint à le guérir, soit par science, soit par hasard. Ce guérisseur avoit cherché & cherchoit encore la pierre philosophale. D'Herminy, revenu en santé, lui ayant un jour demandé comment il avoit pu le guérir, quand les plus fameux Médecins l'avoient condamné, il répondit que c'étoit par des secrets qu'il avoit découverts dans l'étude de l'Alchimie. S'étant liés tous deux étroitement, l'Al-

Digitized by Google

chimiſte, qui étoit de bonne foi, découvrit à d'Herminy une partie de ſes ſecrets.

Un jour ce dernier entra chez ſon neveu, avec un air de ſanté formidable. Mon cher Oriphile, lui dit-il avec une effuſion de joie & de tendreſſe, je viens te faire une confidence, qui, j'en ſuis sûr, te fera le plus grand plaiſir. Tu connois l'homme qui m'a guéri ? Oui mon oncle, dit Oriphile, & je ſais quelle reconnoiſſance je lui dois pour un tel ſervice. Oh ! reprend d'Herminy, tu ne ſais pas encore toutes les obligations que tu lui as. Oriphile, qui connoiſſoit les prétentions de l'Alchimiſte, s'imagina d'abord qu'il avoit communiqué à ſon oncle le ſecret de faire des lingots; & auſſi-tôt, avec un air d'attendriſſement, il demanda à d'Herminy ſi ſon ami lui avoit appris à faire de l'or ? Mieux que cela, répond ſon oncle,

Digitized by Google

Mieux que cela, s'écria Oriphile ! je ne vous entends plus. Alors d'Herminy croyant combler de joie ſon tendre neveu, lui confia, en baiſſant la voix, que l'Alchimiſte lui avoit donné une liqueur qui devoit le faire vivre des ſiecles entiers. On devine aſſez l'impreſſion que fit ſur le tendre neveu cette confidence inattendue. Ce ſecret-là ne méritoit pas plus de foi, que tant d'autres qui n'en méritent aucune ; mais un tel diſcours étoit d'autant plus fait pour alarmer, que la guériſon ineſpérée de d'Herminy lui prêtoit de la vraiſemblance, & devoit inſpirer de la confiance pour le ſavoir de l'Alchimiſte. Oriphile en fut ſi effrayé, qu'il s'enfuit à toutes jambes, en ſouhaitant à ſon oncle une douce immortalité.

En attendant qu'il pût faire négocier ſa réconciliation avec ſa tante, il ſe logea dans une maiſon où logeoit

Digitized by Google

aussi la vieille Orphise. C'étoit une personne aussi chargée d'années que de richesses, & encore plus accablée d'infirmités. Dans le chagrin où étoit Oriphile, elle n'eût pas excité son attention, s'il n'eût appris, par hasard, qu'elle étoit riche & sans parens. Cette circonstance l'intéressa. La pauvre femme, se dit-il ! être riche & n'avoir pas le moindre neveu auprès de soi ! il lui fit, en qualité de voisin, une visite d'honnêteté. Il prit fort bien, revint très-vîte, ensuite fort souvent, & avec tant de fruit, que, sans avoir eu la moindre explication avec elle, il fut regardé comme l'héritier de la maison ; il en recevoit presque les complimens.

Depuis peu il venoit aussi chez Orphise un jeune homme assez aimable qui alarmoit un peu Oriphile. Un jour Orphise se trouvant seule avec ce dernier, lui dit du ton le plus affec-

Digitized by Google

tueux : Mon cher Oriphile, j'ai fait l'épreuve de vos sentimens pour moi. J'ai reconnu votre attachement, votre amitié désintéressée ; il faut que je vous fasse part d'un projet que j'ai conçu. Oriphile à ces mots croyoit déjà voir un Notaire prêt à écrire son nom en toutes lettres sur un bon & valide testament, lorsqu'Orphise ajouta : Je me marie ; vous connoissez ce jeune homme qui vient ici fort souvent : c'est lui que j'épouse, & je lui fais donation de tous mes biens.

A cette confidence, qui valoit bien celle qu'il avoit reçue de son oncle, Oriphile demeura muet & immobile. Félicitez-moi donc, lui dit Orphise, puisque vous vous intéressez à mon bonheur ; car vous savez que ce jeune homme est aimable. Oriphile, en balbutiant, lui fit un compliment qui n'avoit pas le sens commun. Un moment après il lui dit adieu ; & dès le

Digitized by Google

lendemain il quitta ſon appartement. Oriphile étoit furieux : pour achever de le déſoler, on lui apprit en même-temps que ſa tante ne vouloit plus entendre prononcer ſon nom. Il faut avouer néanmoins que juſqu'ici Oriphile eſt irréprochable, & que s'il n'eſt pas encore arrivé au précieux grade d'héritier, il n'a rien négligé pour y parvenir.

Il étoit ſi piqué de n'avoir pu réuſſir encore, qu'il avoit juré de renoncer à ce genre de pourſuite. Je ne ſuis pas heureux, dit-il ; la peſte moiſſonneroit les deux tiers du Royaume, que je n'hériterois de perſonne. Il ſe retira dans un petit appartement, où il peſtoit contre l'Alchimie qui donnoit des ſecrets pour ne jamais mourir, contre la rancune des tantes qui refuſoient de ſe réconcilier avec leurs neveux, contre la fureur du mariage qui fruſtroit un galant homme d'un

Digitized by Google

héritage bien mérité. Ce pauvre Oriphile ! toutes ces réflexions, loin de le consoler, le livroient à la plus noire mélancolie. Enfin, faute de voir son nom écrit sur le testament d'autrui, il se voyoit bientôt lui-même au moment de dicter le sien. Il étoit dans cette langueur mortelle, lorsqu'un nouvel incident vint réveiller dans son cœur l'espoir d'hériter un jour. Il lut dans les papiers publics qu'un particulier fort âgé, rapportant de chez l'étranger une grande fortune, s'informoit s'il lui restoit encore des parens. La ressemblance de son nom avec celui de la mere d'Oriphile, fit concevoir à ce dernier les plus flatteuses espérances. Il se présenta comme parent de l'étranger. Je ne sais point s'il l'étoit, mais il le prouva. Le vieillard le pria de rester auprès de lui pour lui fermer la paupiere. Oriphile ne demandoit pas mieux; comme

Digitized by Google

il étoit bon parent, il ne tarda pas à gagner l'amitié du vieillard, qui étoit bon homme : on l'appeloit Valémon. Bientôt il ne vit plus que par les yeux d'Oriphile, ne jugea que par ſon eſprit ; il avoit pour lui toute la tendreſſe d'un pere. Après le lui avoir prouvé par ſes diſcours, par ſes éloges, il en vint à la grande preuve, au teſtament. Oh ! pour le coup le voilà héritier ! &, comme pour lui faire ſentir plus vivement cette jouiſſance, on eût dit que Valémon, en aſſurant ſa ſucceſſion à Oriphile, vouloit en accélérer le moment ; car, le teſtament à peine écrit, il tomba malade. Enfin la fortune avoit mis un terme à ſon ingratitude ; le temps de la juſtice étoit venu ; & Oriphile ne négligea rien pour mériter de plus en plus ſon bonheur.

Depuis quelque temps Valémon étoit en procès ; le procès devint plus

Digitized by Google

conſidérable qu'on ne l'avoit d'abord imaginé ; il devint même déſaſtreux. Valémon le perdit, je veux dire Oriphile : car Valémon eut l'adreſſe de mourir un quart d'heure avant qu'on apprît ſon Jugement. Oriphile fut reconnu pour ſon véritable héritier : mais comme il étoit écrit que la fortune le perſécuteroit juſqu'au bout, la perte de ce procès entraîna toute la fortune du défunt. Enfin le malheureux Oriphile, en qualité d'héritier, ayant plus à payer qu'il ne recueilloit de la ſucceſſion, fut obligé d'y renoncer légalement. Et voilà, ſans contredit, un héritier malheureux ! Après avoir couru toute ſa vie après les héritages, il n'en put attraper qu'un ſeul, & il ſe vit forcé de le répudier. Il n'eut d'autre conſolation que le témoignage de ſa conſcience, car il n'avoit jamais rien épargné pour hériter fructueuſement.

Digitized by Google

ALMAMOULIN,

CONTE ORIENTAL.

SOUS le regne de Gengis-Kan, le conquérant de l'Asie, vivoit à Samarcande, Nouradin le Marchand, célebre dans toutes les régions de l'Inde par l'étendue de son commerce, ses richesses & son intégrité. Ses magasins étoient remplis de toutes les productions que peuvent fournir les contrées les plus éloignées de la terre. Ce que la nature offre de plus rare, l'art de plus curieux, les choses précieuses & les choses utiles, se trouvoient entre ses mains. Les chemins étoient couverts de ses chariots, les mers de ses vaisseaux; les ondes de l'Oxus gémissoient sous le poids de ses marchandises; & les vents de tous les points du

Digitized by Google

du globe ſembloient ne ſouffler que pour lui apporter des tréſors.

Nouradin, au milieu de ſes richeſſes, fut attaqué d'une maladie lente, qu'il eſſaya d'abord de diſſiper par le repos & les amuſemens les plus recherchés que peut procurer le luxe ; mais ſentant ſes forces s'affoiblir, il s'effraya, & appela auprès de lui les Sages qui s'occupent de l'art de guérir. Ils remplirent ſes appartemens d'alexipharmaques, de reſtaurans & d'eſſences ; on fit diſſoudre les perles de l'Océan, on diſtilla les épices de l'Arabie ; toutes les puiſſances de la nature furent employées pour fournir de nouveaux eſprits à ſes nerfs, & un nouveau baume à ſon ſang.

Pendant quelque temps il fut amuſé par des promeſſes, fortifié par des cordiaux, ſoulagé par des topiques ; mais la maladie continuant ſes progrès, attaqua les parties vitales : il

Digitized by Google

l'ai entassé dans des tours, je l'ai enterré dans des cavernes, je l'ai caché dans divers dépôts inconnus & secrets, que ce papier seul peut te faire découvrir. Mon dessein étoit de continuer encore mon commerce pendant dix mois, de me retirer ensuite avec mes trésors dans une contrée plus sûre que celle-ci, de passer sept ans dans les plaisirs, les fêtes & les jeux, & de consacrer le reste de mes jours à la solitude & à la priere; mais la main de la mort déconcerte mes projets & s'appesantit sur moi. Je sens mon sang refroidi circuler à peine dans mes veines; & son mouvement ralenti m'avertit de sa suspension totale & prochaine. Il faut que je te laisse le produit de mes travaux; ton affaire est d'en jouir avec sagesse. «

Nouradin ne put en dire davantage. L'idée de quitter ses richesses le troubla tellement, qu'il tomba dans des

Digitized by Google

convulsions qui furent suivies d'un délire terminé par la mort.

Almamoulin, qui aimoit son pere, montra d'abord une juste douleur. Il resta pendant deux heures assis à côté du lit de Nouradin, plongé dans une profonde méditation, sans ouvrir le papier qu'il avoit pris des mains du mourant, aussi-tôt qu'il l'avoit vu perdre connoissance. Il se retira enfin dans sa chambre avec l'air d'un homme étourdi de sa perte. Il ne s'y fut pas plutôt enfermé qu'il lut l'inventaire de ses nouvelles possessions; elles le remplirent de tant de transports, que, dès cet instant, il n'eut plus le temps de sentir la mort de son pere. Il se trouva alors assez tranquille pour en ordonner la pompe funebre. Il y mit une magnificence modeste, convenable à la profession de Nouradin, & à l'opinion qu'on avoit de sa fortune. Ces devoirs remplis, il employa les

Digitized by Google

deux nuits ſuivantes à reconnoître & à viſiter les tours & les cavernes où ſes tréſors étoient dépoſés. Ils ſurpaſſerent encore à ſes yeux l'idée que s'en étoit faite une imagination avide & ardente.

Elevé dès l'enfance dans la plus grande frugalité, par un pere plus empreſſé d'amaſſer des richeſſes que d'en jouir, Almamoulin avoit ſouvent envié le ſort des jeunes gens de ſon âge, qu'il avoit vu briller par la magnificence de leurs habits & par leur dépenſe. Il ne douta pas qu'il n'eût entre les mains les moyens d'être auſſi heureux qu'il étoit poſſible, puiſqu'il lui étoit aiſé de ſe procurer toutes les choſes dont il avoit ſi long-temps regretté de manquer. Il réſolut donc de ſatisfaire tous ſes déſirs, de multiplier ſes jouiſſances, perſuadé qu'il éloigneroit loin de lui le chagrin & la peine, en ne permettant pas aux privations de l'approcher.

Digitized by Google

Il acheta sur le champ un superbe équipage, revêtit ses gens des habits les plus riches, fit répandre les métaux les plus précieux sur les harnois de ses chevaux, & jeter de l'argent à la populace, dont les acclamations flattant sa vanité, le mirent hors de lui-même. D'autres voix s'éleverent pour l'y faire rentrer. Les Grands, que son luxe insultoit, le regarderent avec envie, & l'appelerent insolence, parce qu'il surpassoit le leur. Les Ministres & les Gens de Loi méditerent de lui enlever ses biens, & les Militaires, par-tout plus vifs & peu endurans, le menacerent de le tuer.

La terreur dissipa l'ivresse de la vanité. Effrayé des dangers qu'il couroit, Almamoulin revêtit des habits de deuil, & se présenta devant ses ennemis, qui daignerent recevoir en même-temps ses excuses, son or & ses diamans.

Digitized by Google

L'envie de se dérober pour jamais à leur fureur, lui fit concevoir le projet de se fortifier par une alliance avec les Princes de Tartarie. Il offrit la valeur de plusieurs Royaumes pour obtenir une femme dont la naissance illustre couvrît en quelque sorte l'obscurité de la sienne. Toutes ses demandes furent rejetées généralement, & ses présens refusés. La seule Princesse d'Astracan daigna condescendre à l'admettre en sa présence. Elle le reçut assise sur un trône, revêtue des ornemens souverains, la tête parée des joyaux de Golconde, le commandement s'exprimant dans ses yeux, & la majesté reposant sur son front. Almamoulin n'approcha qu'en tremblant. Elle vit sa confusion, & le dédaigna. Un malheureux qui tremble à ma vue peut-il, dit-elle, espérer mon obéissance ? Retire-toi ; jouis de tes biens : tu ne naquis que pour

Digitized by Google

être riche ; tu ne peux jamais être grand.

Almamoulin renonçant à s'allier à des Princeſſes, borna malgré lui ſes déſirs à ces jouiſſances particulieres & domeſtiques, qui portent ſeulement l'empreinte d'une grande fortune. Il bâtit des palais avec des jardins enchantés ; il changea la face de la terre ; il aplanit des montagnes pour ouvrir des vues plus vaſtes qui s'étendoient juſque dans des contrées étrangeres ; il tranſplanta des forêts, fit jaillir des fontaines à la cîme des tours qu'il avoit élevées, & couler les rivieres dans de nouveaux canaux.

Ces amuſemens du luxe & de la vanité l'arracherent pendant quelque temps à l'ennui qui reparut bientôt. Les fleurs qui croiſſoient ſous ſes pas perdirent devant lui leur odeur & leur éclat ; ſon oreille accoutumée au murmure des eaux, n'y faiſoit

Digitized by Google

plus attention, ou s'en trouvoit fatiguée.

Il acheta de vaſtes terrains dans différentes Provinces éloignées les unes des autres. Il y fit bâtir des palais de plaiſance ſuperbes. Le changement de place, la nouveauté des jouiſſances le tirerent d'abord de ſa langueur habituelle. Mais cette nouveauté, qu'on ſe procure ſi difficilement, & qu'on paye ſi cher, diſparoît bientôt, & l'habitude ramene la ſatiété. Le cœur d'Almamoulin ſe trouva de nouveau vide; &, faute d'objets étrangers qui puſſent les occuper, ſes déſirs le tourmenterent encore.

Il prit le parti de revenir à Samarcande, & d'ouvrir ſa maiſon à tous ceux que l'ennui & l'oiſiveté conduiſent ſans ceſſe à la pourſuite du plaiſir qu'ils ne trouvent jamais. Des tables couvertes des mets les plus délicats, des vins exquis, une muſique

Digitized by Google

délicieuse, les voix & les pas des Danseuses, & des Chanteuses les plus fameuses & les plus belles de l'Orient, offroient dans son palais de quoi charmer tous les sens, & attiroient la foule empressée de prendre part aux fêtes qui s'y perpétuoient, en commençant avec le jour, & ne finissant que longtemps après lui.

J'ai donc enfin trouvé le véritable emploi des richesses, s'écria un jour Almamoulin ! je suis entouré de compagnons qui voient ma fortune sans envie, & je jouis à la fois des agrémens de la société & de la sureté inséparable d'un état obscur. Quelle inquiétude peut agiter celui à qui tous s'empressent de plaire, parce qu'il peut les payer par le plaisir ? Quel danger peut craindre l'homme dont tout le monde est l'ami ?

Ainsi parloit Almamoulin en jetant des yeux satisfaits sur les convives

Digitized by Google

joyeux qui se réjouissoient à ses dépens ; mais au milieu de ce soliloque, il fut interrompu par un Officier de l'Empereur, qui entra dans sa maison, & lui signifia l'ordre de le suivre sur le champ au palais, en lui montrant un détachement de gardes prêts à l'y traîner de force, s'il osoit refuser d'obéir.

Ses convives troublés en entendant cet ordre, se hâterent de se lever & de fuir. Tous s'éclipserent ; il n'en resta pas un seul qu'il pût prier de l'accompagner, pour attester son intégrité par son témoignage, dans le cas où ses ennemis l'auroient calomnié.

Tremblant, ignorant le motif du message qu'il avoit reçu, Almamoulin prit le chemin du palais. Le premier homme qu'il apperçut au pied du trône, étoit le plus assidu de ses convives, qui étoit venu l'accuser de

Digitized by Google

trahiſon, dans l'eſpérance d'avoir part à la confiſcation de ſes biens.

L'innocence eſt quelquefois plus facile à confondre que le crime ; mais celui dont on l'accuſoit étoit ſi peu vraiſemblable, qu'il n'eut pas de peine à ſe juſtifier devant un Souverain éclairé. Son calomnieux délateur, forcé de convenir de ſa baſſeſſe, fut condamné à périr en priſon, tandis que l'accuſé abſous fut renvoyé avec honneur.

Cette derniere épreuve fut la plus ſenſible pour Almamoulin ; il ſentit qu'il avoit eu tort de compter ſur la juſtice & la probité de ces hommes qui ne voient qu'eux dans la nature, à qui tout eſt étranger hors eux-mêmes, & dont le cœur étroit eſt incapable de ſentiment. Las des vaines tentatives qu'il avoit faites, ne ſachant plus où trouver le bonheur, il eut recours à un Sage qui avoit beaucoup voyagé

Digitized by Google

& obſervé, & qui, retiré dans une petite cabane ſur les bords de l'Oxus, avoit preſque rompu avec les hommes, & ne recevoit que ceux qui venoient demander ſes conſeils.

Frere, lui dit le Sage, après avoir entendu ſon hiſtoire, des illuſions vaines ont juſqu'à préſent égaré ta raiſon ; & tu l'as bien voulu : parce que tu as d'abord déſiré les richeſſes, tu as appris à les eſtimer plus qu'elles ne valent, & tu as attendu d'elles ce que l'expérience vient enfin de t'apprendre, qu'elles ne peuvent procurer.

Tu es ſans doute convaincu qu'elles ne donnent point la ſageſſe : tu n'as qu'à te rappeler pour cela à quel prix elles t'ont fait acheter les frivoles acclamations d'une populace inſenſée à ta premiere entrée dans le monde.

L'homme qui n'a paru qu'en tremblant devant un être que la nature a

Digitized by Google

fait ſon inférieur, & que les circonſtances ſeules ont élevé, doit être certain qu'elles ne donnent pas non plus le courage & la magnanimité.

Elles ne procurent pas des plaiſirs qui durent toujours : jette les yeux ſur tes palais & tes jardins, bâtis & plantés à ſi grands frais, abandonnés enſuite & négligés !

Elles n'achettent pas les amis ; tu l'as découvert tout-à-l'heure, quand, accuſé devant l'Empereur, il a fallu te préſenter ſeul, ſans appui, ſans défenſeur au pied de ſon trône.

Ne crois, pas cependant que ces richeſſes ſoient inutiles. Il y a des uſages auxquels l'homme peut trouver un plaiſir pur à les employer. En en faiſant une part raiſonnable à ceux qui en manquent, il adoucit les peines d'un malade privé de ſecours : il rappelle à la vie une famille déſolée & manquant de pain ; il arrache l'in-

Digitized by Google

nocence à l'oppreſſion qui cherche à abuſer du malheur, & à mettre un prix à ſes bienfaits. Fais tout le bien qu'elles te mettent en état de faire. Cet emploi te procurera le ſeul bonheur dont nous pouvons jouir ſur cette terre où nous ne faiſons que paſſer.

Ainſi parla le Philoſophe. Le voile étendu ſur les yeux d'Almamoulin ſe déchira. Il ſe jeta aux pieds du Sage. Tu m'éclaires & tu me conſoles, lui dit-il; je ſuivrai tes conſeils; mais novice dans la carriere de la bienfaiſance, je crains de m'égarer encore; j'aurois beſoin d'un guide.

Le vieillard le releva, l'embraſſa, & lui promit de le diriger dans la diſtribution de ſes bienfaits.

Les richeſſes accumulées par Nouradin ſervirent au ſoulagement d'un grand nombre de familles. Leurs bénédictions émurent le cœur d'Almamou-

Digitized by Google

lin, bien autrement que ne l'avoient fait les acclamations achetées de la populace de Samarcande. Il ſe paſſoit peu de jours qu'il ne les entendît ; & fréquemment il alloit ſur les bords de l'Oxus remercier le Sage de ſon bonheur.

Digitized by Google

L'ILLUSION DE L'AMOUR, OU L'ERREUR DE L'AMITIÉ,

CONTE.

CAROLINE & Zelmire naquirent preſque le même jour. Filles de deux intimes amis, elles furent élevées comme deux ſœurs. Les jeux de leur enfance, les travaux de leur éducation, peines & plaiſirs, tout fut commun entre elles. Enfin on les mit enſemble dans le même couvent. On s'attend déjà, ſans doute, à trouver ici deux perſonnes charmantes, mais différentes d'humeur; l'une piquante par ſa vivacité, l'autre intéreſſante par une ſenſibilité douce; en un mot, ce qu'on appelle deux caracteres contraſtés. Il ne tiendroit qu'à moi de les

Digitized by Google

peindre ainſi, ſans m'expoſer à être démenti par aucun hiſtorien. Mais la nature, quoiqu'on lui doive de fort beaux ouvrages, ne ſonge pas toujours aux contraſtes pour varier ſa beauté. Quand elle deſtine deux perſonnes à vivre enſemble, elle ne cherche pas toujours à leur donner le charme des oppoſitions, comme un Auteur qui les met en ſcene. Je laiſſerai donc mes héroïnes telles qu'elles ſont ſorties de ſes mains, c'eſt-à-dire, avec cette ſeule différence que l'une étoit brune, & l'autre blonde. Du reſte leur caractere étoit parfaitement le même. Auſſi furent-elles toujours d'accord, hors dans les jeux de leur premier âge; car l'égoïſme de l'enfance eſt d'autant plus exigeant, qu'il ne ſent pas encore le beſoin de ſe cacher. Mais quand la raiſon vint approuver & fortifier leurs ſentimens, leurs eſprits adopterent les mêmes

Digitized by Google

opinions, contracterent les mêmes habitudes. Leur conversation n'avoit pas besoin d'être nourrie par la contradiction; elle n'avoit pas besoin de variété pour être piquante; elle étoit monotone sans ennui; tant elles étoient charmées de se trouver de même avis, tant elles préféroient aux agrémens de l'esprit les jouissances du sentiment.

Dans leur couvent on ne les appeloit jamais que les deux amies; & il faut avouer en effet que c'étoit-là un vrai modele d'amitié. Cependant, plus d'une fois, en songeant à l'amitié des femmes, il m'est venu une idée que je n'ai jamais voulu adopter, de peur qu'elle ne fût calomnieuse. J'ai donc pensé plus d'une fois (je veux le dire tout haut, ne fût-ce que pour expier ma faute par *mon* aveu) j'ai pensé qu'entre deux jeunes personnes l'amitié n'est souvent, pour

Digitized by Google

ainſi dire, qu'un prête-nom, ou, ſi l'on veut, le prélude d'un cœur qui ſe diſpoſe à s'occuper mieux; que ce qu'elles ſont l'une à l'autre ne ſert qu'à faire entrevoir ce qu'elles ſeront pour un mortel plus fortuné; & qu'en un mot, les ſoins que chacune des deux rend à l'amitié, ne ſont que des arrhes qu'elle donne à l'amour. Cette idée eſt ſans doute chimérique; peut-être cette anecdote ſervira-t-elle à mettre la queſtion dans un plus grand jour; & le lecteur pourra prononcer enſuite: car, pour moi, je n'y veux être pour rien, & je me récuſe d'avance.

M. de Vernouillet, pere de Zelmire, homme opulent & magnifique, avoit une ſuperbe campagne auprès de Paris. C'étoit un endroit charmant, propre à appeler, à fixer tous les plaiſirs. Il voulut que ſa fille, qui avoit alors quatorze ans, vînt y paſſer avec lui

Digitized by Google

la belle saison. Mais l'y amener seule, c'est-à-dire, la séparer de Caroline; c'eût été changer en exil pour toutes deux une partie de plaisir. Aussi M. de Vernouillet, qui les aimoit l'une & l'autre, ne balança pas un moment. Il écrivit au pere de Caroline, à M. de Vilfont. Les deux peres furent bientôt d'accord, les deux amies encore plus facilement; & voilà Zelmire & Caroline à la campagne.

Ce déplacement ne servit point à distraire leur amitié. Les délices du lieu ne firent qu'ajouter à celles de leur liaison, au plaisir de vivre ensemble. D'ailleurs, elles voyoient un monde qu'elles ne connoissoient pas, & bien différent de celui où elles avoient vécu. De là le besoin des confidences. Que d'aveux, que de questions à se faire! C'est bien alors qu'on a besoin d'être deux.

Zelmire & Caroline avoient perdu

Digitized by Google

leurs meres dès leur bas âge, M. de Vernouillet étoit un galant homme, & même un honnête homme; ce qui n'eſt pas toujours la même choſe. Sa richeſſe & le grand monde n'avoient pu altérer ſa vieille candeur militaire; & à la bonté du cœur il joignoit les lumieres de l'eſprit. Il aimoit tendrement ſa fille; & M. de Vilfont, qui connoiſſoit ſon cœur, & qui d'ailleurs vivoit dans le voiſinage, n'avoit aucune inquiétude ſur ſa chere Caroline.

M. de Vernouillet étoit fait pour recevoir beaucoup de monde; mais il ſavoit ſubordonner ſes plaiſirs à ſes devoirs. En appelant ſa fille auprès de lui, il avoit prévu tous les dangers, ou plutôt il avoit ſu s'en garantir. Il avoit pris ſon parti en pere tendre & courageux. Comme ſa fortune lui donnoit la faculté de choiſir, il ſe fit une ſociété qui ne pouvoit lui

Digitized by Google

faire craindre aucun regret. Il n'admit que des jeunes gens qui pouvoient prétendre à la main des deux amies, & dont il connoiſſoit les mœurs & la fortune. Il penſoit qu'il n'eſt plus temps de dire à une jeune fille qui aime, de n'aimer plus; que le cœur n'examine pas avant de ſe donner; que la jeuneſſe eſt faite pour aimer, comme la beauté pour plaire; & qu'enfin, quand on aime une fois, il n'y a preſque plus de raiſons de n'aimer pas. Lorſqu'une fille bien née reconnoît qu'elle a fait un choix indigne d'elle, elle peut ceſſer d'être foible; mais elle ne ceſſe point d'être malheureuſe, parce qu'il lui eſt plus facile d'immoler ſon cœur que de le guérir. D'après ces principes, M. de Vernouillet s'étoit fait une loi irrévocable de ne pas recevoir un ſeul jeune homme chez lui qu'il ne pût donner pour époux à ſa fille ou à la fille de
Digitized by Google

de ſon ami. Tout le monde n'a pas le courage ni même la faculté de prendre un parti ſemblable; mais il faut convenir que rien n'eſt plus ſage. Par-là M. de Vernouillet n'étoit point dans le cas d'irriter les déſirs par la défenſe, ou de condamner un jeune cœur à une triſte ſolitude; par-là il ſe déroboit à la cruelle alternative, ou de tyranniſer les ſentimens de ſa fille, ou d'approuver un choix qui pût la rendre malheureuſe.

J'ai déjà dit que Zelmire & Caroline furent auſſi bonnes amies à la campagne qu'au couvent. Rien n'étoit plus intéreſſant que leur amitié, qui avoit tous les charmes d'une candeur naïve. Déjà depuis long-temps elles s'étoient promis de s'aimer toujours; & c'étoit fort bien fait aſſurément. Mais à cette promeſſe elles en avoient joint une autre qui tenoit beaucoup de la témérité, ou plutôt qui provenoit

Digitized by Google

de leur inexpérience. Leur jeune imagination, trop à l'étroit dans les murs d'une cellule ou entre les grilles d'un parloir, s'étoit plus d'une fois élancée hors de leur enceinte. Leur entretien avoit souvent roulé sur l'amitié, sur l'amour, sur le mariage, sur tout ce qu'elles connoissoient, & même sur ce qu'elles ne connoissoient pas encore : l'on a le temps de parler, & l'on parle de tout au couvent. Enfin, dans l'enthousiasme de leur amitié, elles s'étoient promis de ne jamais se marier ; promesse qui doit faire rire tout homme raisonnable, mais qui doit intéresser le lecteur sensible. De tous les jeunes gens que recevoit M. de Vernouillet, les plus aimables étoient Melcour & d'Erly. Ils ne virent pas avec indifférence la beauté & les graces des deux jeunes amies. Le pere soupçonna leur secret ; mais il n'en fut pas alarmé, parce qu'

l'un & l'autre étoient dignes de son alliance. On sent bien qu'ils étoient assidus à venir visiter M. de Vernouillet. D'Erly & Melcour se rencontrerent fort souvent ; ils se devinerent sans beaucoup de peine ; & comme ils étoient liés par l'amitié, ils tembloient de s'interroger sur leur choix, de peur de se trouver rivaux. Mais enfin leur bonheur voulut que l'un (Melcour) s'enflammât pour Zelmire, & l'autre pour Caroline. C'étoit beaucoup, ce n'étoit pas assez pour le cœur des deux amis. Ils n'avoient rien à craindre pour leur amitié ; mais leur amour n'étoit pas tranquille. Zelmire & Caroline, par leur aimable naïveté, sembloient tenir encore à l'enfance. Tous leurs vœux paroissoient se borner à l'amitié ; & cette amitié qui, comme on le verra bientôt, ne fut pas inutile à l'amour, étoit le plus

grand effroi dans le cœur des deux amans.

Melcour parut le premier attirer l'attention de Zelmire ; elle écoutoit volontiers sa conversation, mais elle ne soupçonnoit pas encore qu'elle eût du plaisir à l'entendre parler. La tendre Caroline toujours attentive aux démarches, au moindre mouvement de son amie, & toujours occupée de son bonheur, s'en apperçut la premiere ; mais elle ne soupçonnoit point que l'amour pût s'en mêler, l'amour étoit loin encore de leur pensée. Dès qu'elle s'apperçut que la conversation de Melcour amusoit Zelmire, loin de vouloir empêcher leur entretien, elle cherchoit au contraire à le faciliter. Elle ne pouvoit pas être jalouse d'un tiers qui sembloit faire plaisir à son amie.

Bientôt Caroline de son côté s'accoutuma par degrés à voir & à écouter

d'Erly. Elle parut s'intéresser de jour en jour à ce qui le regardoit ; elle interrogeoit souvent Zelmire sur son esprit, sur sa figure, &. lui demandoit comment elle le trouvoit. Ce qu'il y a de singulier, & même d'intéressant, c'est que Zelmire s'en étant apperçue, crut devoir, par amitié pour Caroline, favoriser les assiduités de d'Erly auprès de son amie. Dès ce moment-là, Zelmire s'attacha à faire de fréquens éloges de d'Erly ; & Caroline en confirmant ces éloges, croyoit parler d'après l'esprit de son amie, tandis qu'elle parloit d'après son propre cœur.

M. de Vernouillet connut bientôt pourquoi d'Erly & Melcour étoient si assidus chez lui ; & il crut s'appercevoir qu'ils ne l'étoient pas en vain. Comme les deux amies ne se séparoient presque jamais, il ne pouvoit pas voir clair dans cette double intri-

Digitized by Google

gue ; ce qui le fit trembler un moment, parce qu'il craignit que les deux amies ne fussent rivales : mais quand il vit un accord si parfait entre les quatre personnes intéressées, il n'appréhenda plus de rivalité fâcheuse.

Cependant les deux amis faisoient chaque jour des progrès sur le cœur de leurs maîtresses, qui ne s'en doutoient pas encore, & qui ne travailloient que pour l'amour, en croyant servir l'amitié. Ma chere Zelmire, disoit quelquefois Caroline, je te recommande Melcour ; il a de l'amitié pour toi, & son esprit est estimable. Il est vrai, répondoit Zelmire, qui s'imaginoit répéter la pensée d'autrui quand elle exprimoit ses propres sentimens : elle louoit, fêtoit Melcour, & ne faisoit, qu'obéir à son cœur, quand elle croyoit user de complaisance envers son amie. De son côté, Zelmire, quand il s'agissoit de quel-

Digitized by Google

que jeu de société, trouvoit toujours que d'Erly y étoit fort adroit, afin de pouvoir l'y appeler pour Caroline. Caroline renchérissoit toujours sur l'éloge avec une indulgence qu'elle croyoit désintéressée ; elle se plaisoit beaucoup à voir, à entendre d'Erly ; & elle regardoit chaque plaisir qu'elle goûtoit ainsi, comme un service qu'elle rendoit à l'amitié.

Enfin M. de Vernouillet parvint à lire dans leur cœur beaucoup mieux qu'elles-mêmes. Bientôt les deux jeunes amis, qui avoient de l'honnêteté, crurent devoir mettre le pere dans leur confidence. Il agréa leur poursuite, il seconda même leur succès, en leur laissant autant de liberté que sa sagesse & la décence le permettoient ; & un beau jour il écrivit en ces termes à son vieil ami, M. de Vilfont :

» Victoire ! nos deux cœurs de

» quatorze ans, ſont, ma foi, pris
» *L'Archerot qui vole*, pour parler
» comme nos vieux Poëtes, les tient
» dans ſes filets. C'eſt un rude chaſ-
» ſeur ! mais je ne vois pas grand
» mal à cela. Il faut que tout le
» monde paye; & mon grand regret
» à moi, c'eſt d'être quitte. J'ai tou-
» jours trouvé l'amour bon créancier,
» & je lui rendrois volontiers ſa quit-
» tance. Au reſte, il faut voir nos
» bonnes gens ! pour moi, cela me
» rajeunit, & je compte bien danſer
» aux deux noces; car je regarde
» ceci comme arrangé. J'ai un fils
» qui ſeroit plus riche héritier ſi je
» faiſois ma fille religieuſe; mais je
» n'entends rien à ces calculs; & je
» n'aime point ces vœux-là. J'en ai
» fait un auparavant, quand mes
» enfans ſont venus au monde, c'eſt
» de les aimer tous. Oh ! pour ce
» vœux-là, il tiendra, je vous en

Digitized by Google

» réponds. Quand je parle ainſi,
» mon vieux camarade, je ſuis bien
» ſûr de dire ce que vous penſez.
» Ainſi, je n'attends plus que votre
» préſence : j'ai examiné tout, j'ai
» pourvu à tout, & tout ira bien.
» Mais, vous ne ſavez pas ? ceci
» va vous amuſer. Vous voyez que
» je vous parle de cette affaire comme
» avancée. Hé bien, je crois, Dieu
» me pardonne, que nos filles ne ſe
» doutent point de ce qui ſe paſſe
» dans leur pauvre cœur. Elles ont
» une ſécurité qui m'enchante. Il y
» a plus : dans mes interrogations je
» crois avoir découvert qu'au couvent
» elles s'étoient promis de ne pas ſe
» marier, pour s'aimer toutes les deux
» plus à leur aiſe. Trouvez-vous
» rien de plus plaiſant que cette
» extravagance-là ? elle m'a fait rire
» comme un fou. Je gagerois que
» voilà tout ce qui les raſſure contre

Digitized by Google

» l'amour. Elles ont promis de ne » pas aimer ; donc elles n'aiment » point. Voilà leur raisonnement, » j'en suis sûr. Ah ! le beau projet ! » il a été suggéré par l'amitié ; mais » l'amour n'a pas signé cela, & je » compte sur lui. «

Dans le reste de la lettre, qui étoit fort longue, parce qu'il parloit de sa fille & de la fille de son ami, le bon M. de Vernouillet s'étendoit sur la fortune, le caractere & les mœurs de d'Erly & de Melcour. M. de Vilfont n'hésita pas un moment ; il connoissoit la sincérité & la prudence de M. de Vernouillet ; comme lui il avoit des fils, mais comme lui il étoit bon pere. Cette nouvelle lui causa beaucoup de joie, & il partit aussi-tôt pour aller goûter un plus grand plaisir encore, celui d'embrasser sa fille, & de lui annoncer son bonheur.

Digitized by Google

Arrivé chez ſon ami, M. de Vilfont reçut les careſſes de ſa fille; & après une converſation aſſez vague, il fallut bien parler affaires de cœur. Mais les peres & les enfans ne s'entendoient guere. Les peres parloient amour, les filles répondoient amitié. Pour s'expliquer encore plus clairement, M. de Vernouillet prononça le mot de mariage. A ce mot, ſoit que nos deux amies n'euſſent pas ſenti encore la ſituation de leur cœur, ſoit que chacune rougît devant l'autre de ſe parjurer envers l'amitié, elles demanderent de concert que ce projet fût différé; elles finirent même par dire qu'elles avoient réſolu de vivre dans le célibat. Ah! quel gros mot, ma fille, s'écria M. de Vilfont! par bonheur tu ne le comprends pas.

On ne voulut pourtant pas les contrarier d'abord ouvertement; on voulut laiſſer agir l'amour, qui perſuade

encore mieux sans parler que toute l'éloquence des peres. Quelques jours après M. de Vernouillet ayant pris Zelmire à part, lui dit : Ma fille, quelques-uns de nos parens désiroient que tu fusses religieuse ; moi j'ai voulu te marier. Mais mon intention n'étoit pas de contrarier tes sentimens, & de t'exposer à être malheureuse. L'amitié te paroît préférable à l'amour ; tu peux avoir raison ; c'est un bonheur plus tranquille & moins sujet aux revers. Hé bien, mon enfant, je ne veux point mériter tes reproches ; je ne te parle plus de te marier : mais Melcour t'aime ; bien qu'il n'ait avec toi qu'une liaison de société, le public qui ne lit pas dans les cœurs, peut interpréter ses assiduités autrement ; il est temps de les faire cesser. Zelmire, que le nom de Melcour avoit fait d'abord rougir, pâlit à ces derniers mots. Melcour avoit fait de nouveaux

progrès sur son cœur, & elle sentoit bien qu'il n'y avoit que l'amitié qui combattît encore l'amour. Cependant elle recueillit ses forces; & tout son courage ne l'empêcha pas de trembler en disant à son pere qu'il fît ce qu'il jugeroit à propos. Moi, reprit M. de Vernouillet, je n'ai rien à faire: j'ai permis à Melcour de t'aimer; si cela te déplaît, c'est à toi de le lui défendre: je ne veux point passer tout-à-la-fois pour un homme impoli & pour un inconséquent; il faut que tu lui écrives toi-même pour lui signifier son congé.

M. de Vernouillet, qui vit sa fille troublée, ne lui laissa point le temps de se remettre. Allons, continua-t-il, voilà de l'encre & du papier; écris. Zelmire sans savoir ce qu'elle faisoit, choisit parmi les plumes qui étoient là; pas une n'alloit bien; sa main alloit encore plus mal: enfin elle

demanda à son pere ce qu'il falloit écrire. Tout ce que tu voudras, lui répondit M. de Vernouillet; tu peux lui écrire pour l'appeler ou pour le chasser. Ma conclusion à moi, c'est que tu es libre de prendre un parti, mais qu'il faut le prendre sur le champ. Choisis. Je ne m'oppose pas au vœu de ton amitié. Dès ce moment, si tu veux, tu ne quitteras plus ton amie; mais tu ne reverras plus Melcour.

Ces dernieres paroles causerent à Zelmire la plus vive émotion; elles éclairerent son cœur, ou tout au moins le déciderent. Elle avoit bien songé au plaisir de vivre toujours avec Caroline; mais elle n'avoit pas encore songé à la douleur d'être séparée à jamais de Melcour. Cette cruelle image écarta toute autre idée & tout sentiment étranger. L'amour triompha, & la pauvre amitié perdit son procès.

Digitized by Google

Tandis que M. de Vernouillet entretenoit ainſi Zelmire, la même ſcene ſe paſſoit entre M. de Villfont & Caroline. Les deux peres avoient concerté leurs démarches ; mêmes objections & même réſultat. Les deux amies ſe pardonnerent mutuellement, ſe remercierent même au fond du cœur. Le double mariage fut célébré de part & d'autre avec beaucoup de joie, & fut auſſi heureux qu'il avoit été déſiré.

J'ai promis de n'attacher aucune concluſion à mon récit. Le lecteur décidera ſi, dans cette aventure, l'amitié avoit travaillé contre elle-même ſans le ſavoir, ou ſi l'amour avoit agi ſous le nom de l'amitié.

Digitized by Google

LA RÉPARATION,

CONTE.

DORMÉNON reçut un jour de son frere la Lettre suivante : » Je vous ai » demandé votre fils ; vous me l'avez » confié dès sa plus tendre enfance. » Avant de le nommer mon héritier, » j'ai voulu m'en faire un ami ; doué » d'un cœur tout paternel, j'ai voulu » me donner ce que m'avoit refusé la » nature, un fils que je pusse aimer. » J'ai désiré l'avoir tout jeune auprès » de moi, voir ses organes se déve- » lopper sous mes yeux ; & l'accou- » tumer, par de longs bienfaits, à » voir en moi, non pas un oncle » riche, mais un pere tendre. Vous » avez cédé à mes instances ; vous » vous êtes séparé de ce que vous » aviez de plus cher au monde ; &

Digitized by Google

» mettant cent lieues entre votre fils &
» vous, vous avez cru avoir fait au
» moins le bonheur d'un frere. Hé
» bien, mon frere, mon ami, nos
» espérances sont trompées. C'est un
» aveu que j'ai retardé plusieurs années,
» parce que j'ai pressenti le chagrin
» qu'il vous causeroit. Mais je ne peux
» le différer plus long-temps; Mer-
» senil est indigne de vous & de moi;
» & sa conduite passée ne me laisse
» plus aucun espoir pour l'avenir. Je
» ne vous parle point des torts de son
» enfance; les défauts, à cette époque,
» sont plutôt attribués à l'âge qu'au
» caractere. Que dis-je? son extrême
» vivacité me sembloit le gage & les
» prémices de son esprit; je ne voyois
» dans son indocilité qu'un noble
» orgueil: en adoptant le titre de
» pere, j'en avois contracté les foi-
» blesses. Et il faut l'avouer aussi, les
» défauts de Mersenil avoient un éclat

Digitized by Google

» fait pour séduire. J'étois aveugle;
» que ne m'est-il permis de l'être
» encore! Il ne me quitte plus sans
» me laisser dans les plus vives alarmes;
» en proie à toutes les passions de son
» âge, il y porte une effervescence que
» la raison ni l'autorité ne peuvent
» calmer; enfin il ne se passe pas un
» seul jour qu'il ne mette en péril &
» sa fortune & sa santé. Ni mes cha-
» grins ni les siens propres n'influent
» sur sa conduite; & il est à chaque
» instant puni sans être corrigé. Je
» sens que je déchire votre cœur; mais
» le mien a long-temps saigné avant
» que j'ai pu me résoudre à rompre le
» silence. Il me reste encore un espoir,
» c'est vous. Ecrivez-lui; faites parler
» le cœur & l'autorité d'un pere. Si
» ce dernier effort (& je le crains) ne
» nous réussit point, je renonce à toutes
» mes espérances; je vous rends un
» présent qui sera funeste à tous deux,

Digitized by Google

» car on ne change point de cœur en » se déplaçant ; & j'aurai ce malheur » encore, de ne pouvoir me défaire » d'un neveu ingrat, sans être pres- » que sûr de vous charger d'un fils » dénaturé. «

Cette Lettre plongea Dormenon dans le plus violent chagrin. Il possédoit à Lyon une fortune bornée qu'il avoit mise dans le commerce. Il n'avoit que ce fils, qu'il aimoit tendrement ; & pour lui assurer un riche héritage, il l'avoit envoyé à Paris auprès de son frere. Ce sacrifice rendoit plus amer le sentiment de ses maux. Peut-être même un reste d'illusion, qui ne quitte guere un cœur paternel, lui persuadoit que si son fils étoit demeuré sous ses yeux, il eût été plus fidelle à son devoir. Il lui en coûtoit moins pour accuser le sort, que pour condamner son fils.

Cependant il avoit besoin d'un cœur

pour y épancher tant de chagrins. Il va trouver Florimel, qui étoit moins son associé que son ami : ils habitoient ensemble ; & ils étoient plus unis par leurs sentimens que par leur commerce. Après s'être affligés d'un malheur qui leur devenoit commun par l'amitié, Dormenon écrivit à Merfenil. Merfenil reçut la lettre, pleura peut-être en la lisant, & ne changea rien à sa conduite. C'étoit un des agréables du jour ; il en avoit toutes les graces & tous les ridicules. Il fit de grosses pertes au jeu, joua des tours sanglans aux femmes ; ses pertes l'engagerent dans des actions que l'honneur condamnoit ; ses tours sanglans lui firent des *affaires* ; & il exposa plusieurs fois le repos de ses parens & sa propre vie, pour des objets qu'il mépriſoit. Les prieres, les menaces de son oncle ne portoient qu'un vain bruit à ses oreilles ; & les lettres de son pere ne lui

Digitized by Google

parurent bientôt plus que de ridicules déclamations. Eh! comment corriger un fat? il tire vanité des égaremens qu'on lui reproche. L'entrée de toutes les maisons honnêtes lui fut fermée. Les uns étoient indignés, les autres le plaignoient, personne n'osoit le recevoir. Enfin il alla si loin, que l'autorité des lois crut devoir s'armer contre son inconduite: l'une de ses actions fut dénoncée, empoisonnée peut-être par des ennemis; & bientôt cet exil, dont il avoit été si souvent menacé par son oncle, devint sa ressource unique & son seul moyen d'impunité. Forcé de s'enfuir; abandonné par son oncle, n'osant reparoître devant son pere, quel asile ira-t-il chercher? Quel secours implorera-t-il? Il ne voyoit d'autre perspective que la misere & l'humiliation. Ce tableau étoit d'autant plus effrayant pour lui, que la fortune & la considération dont

son oncle jouissoit, ne lui avoient laissé connoître encore que l'aisance de la richesse & les jouissances d'amour-propre. En rassemblant d'un coup d'œil son état présent, sa fortune passée, & ce qu'il devoit attendre de l'avenir, il resta un moment comme accablé sous le poids de ses douleurs; mais bientôt recueillant toutes les forces de son ame, il conçut un projet qui étonnera peut-être.

Quand, par les égaremens de sa jeunesse, l'homme a perdu son bien-être, &, ce qui est plus effrayant encore, l'estime publique; alors le sort de sa vie entiere dépend de la premiere résolution qu'il embrasse; & cette premiere résolution est déterminée par son caractere particulier. Alors celui qui est né foible, même avec l'amour des choses honnêtes, ne trouve aucune ressource en lui-même; il ne sait opposer à ses malheurs que

Digitized by Google

des larmes & de vains regrets. Le remords qui le poursuit est toujours suivi du découragement ; il sent le repentir de ses fautes, sans avoir la force de les réparer. Dès qu'il s'apperçoit qu'il a perdu l'estime des hommes, il est effrayé des efforts qu'il lui faudroit faire pour la recouvrer ; & le désespoir d'éviter la honte fait qu'il s'y dévoue volontairement. Celui que le Ciel, au contraire, a doué d'une ame énergique, n'a pas plutôt vu l'abyme où ses passions l'ont précipité, qu'il s'indigne des obstacles qui l'y enchaînent ; le remords ne lui apprend pas seulement à pleurer ses fautes, il le pousse à les effacer : il ne cherche point cette philosophie qui fait supporter les malheurs, mais le courage qui fait les vaincre. C'est par-là que des hommes célebres dans l'histoire, après avoir traîné leur jeunesse dans le sentier même du vice,

ſont parvenus enfin à la gloire qui accompagne la vertu.

Cette fermeté active, qui eſt preſque toujours couronnée par le ſuccès, étoit dans l'ame de Merſenil. Ses yeux n'étoient plus couverts du bandeau de l'illuſion ; il vit ſon inconduite avec les yeux de la raiſon & de l'équité ; il s'avoua juſtement puni ; il ſentit qu'il avoit mérité l'abandon de ſes parens & le mépris des hommes vertueux ; mais il crut que ne faire aucun effort pour s'y ſouſtraire, c'étoit les mériter deux fois. Puni par le malheur, corrigé par le repentir, il commença par vouloir recouvrer ſa propre eſtime. Le mouvement le plus naturel peut-être à ſa ſituation, étoit d'aller ſe jeter aux pieds de ſon pere ; mais il ne vouloit pas demander ſa grace, il vouloit la mériter. Les talens divers qu'on ne lui avoit procurés que pour ſon amuſement, il les fit ſervir à ſes beſoins.

Il

Digitized by Google

Il parcourut plusieurs villes de la Province sous un nom étanger; il ajoutoit par l'étude aux connoissances qu'il avoit déjà; mais il entroit sur-tout dans ses vues de s'instruire dans l'art du Commerçant.

Déjà quelques années s'étoient écoulées depuis qu'il avoit quitté la maison de son oncle. Son pere, averti de ses déportemens & de sa fuite, avoit presque renoncé à l'espérance de le revoir; mais il n'étoit pas encore consolé de sa perte. Il avoit condamné son fils, & il le pleuroit encore. Il n'avoit d'autre consolation que l'amitié de Florimel, qui avoit cessé de lui parler de son fils, & qui cherchoit à le lui faire oublier. Ce Florimel étoit un bon-homme, qui avoit peu d'esprit, mais un bon cœur. Son intelligence se bornoit à la science de son commerce, qu'il savoit faire prospérer sans manquer à la probité la plus rigoureuse.

Digitized by Google

& que, recommandé de Ville en Ville, il eut le bonheur d'arriver jusqu'auprès de Florimel, qui avoit alors besoin d'un Commis. Mersenil fut charmé de cet heureux hasard: mais j'ai dit que Florimel & Dorménon vivoient ensemble; & ce ne fut pas sans frémir que Mersenil mit le pied dans leur maison. Il fut un peu rassuré par l'accueil qu'on lui fit. Sa physionomie prévint d'abord. Il étoit naturellement beau & bien fait; & quoiqu'il fût un peu changé par ses chagrins, & même par ses plaisirs, il étoit encore assez bien pour plaire par les seuls agrémens de sa figure. Il ne tarda pas à faire connoître son intelligence; & l'on vit bien que son habileté se trouveroit toujours au niveau des affaires les plus délicates: mais pour lui accorder une entiere confiance, il falloit des titres plus essentiels; & il ne tarda pas à les acquérir. On mit, sans l'en avertir,

sa probité à l'épreuve ; elle n'eut pas de peine à demeurer intacte. Sa sensibilité se manifesta dans plusieurs occasions ; & la délicatesse de ses sentimens éclatoit encore plus dans ses actions que dans ses discours. Quant à ses mœurs, elles ne furent pas soupçonnées un seul moment. Ces qualités lui acquirent l'estime des deux peres, & à ce sentiment se joignit bientôt l'amitié. Des complaisances sans bassesse, des égards sans affectation, cette politesse qui est un besoin du cœur, & non une coquetterie de l'esprit ; tout concourut à le faire aimer de Dorménon & de Florimel. Il entroit toujours dans la confidence de leurs affaires, & il partageoit tous leurs plaisirs. O comme le premier mot affectueux que lui adressa Dorménon sans le connoître toucha son cœur ! comme il étoit consolé ! comme il sentoit ses remords s'appaiser ! il lui sembloit au moins que

Digitized by Google

chaque louange que ſon pere lui donnoit ; effaçoit une des fautes de ſa jeuneſſe.

Cependant la conduite de Merſenil, en obtenant l'eſtime de Dorménon, renouveloit ſes chagrins paternels. Il comparoit le jeune Sérigny (c'eſt le nom qu'avoit pris Merſenil) à ce fils qu'il croyoit perdu ; & il gémiſſoit. Un jour que cette idée, trop préſente à ſon imagination, peignoit ſa douleur ſur ſon viſage, le ſenſible Merſenil oſa lui demander s'il avoit quelque chagrin. Oui, mon ami, lui répondit Dorménon, & ce chagrin ne finira qu'avec ma vie. J'eus un fils autrefois ; mais tous les peres ne ſont pas heureux. Vous pleurez, m'avez-vous dit, un pere tendre. O cruelle bizarrerie du ſort ! il n'eſt plus, celui qui pourroit être heureux par le ſpectacle des vertus de ſon fils ; & moi, moi, je vis encore ! A ces mots ſes larmes

coulerent ſur la main de Merſenil qu'il avoit priſe, & qu'il ſerroit affectueuſement. Merſenil ſentit alors ſa poitrine ſe gonfler, & ſes larmes coulerent malgré lui. Dorménon, charmé d'un attendriſſement dont il ne ſoupçonne point la cauſe, l'embraſſe avec tranſport, & leurs larmes ſe confondent. On ſe figure ſans doute la douce joie de Merſenil, quand il ſe ſentit dans les bras de ſon pere. Il eut de la peine à garder ſon ſecret; mais il craignit de perdre tout ſon mérite en ſe nommant; il ne croyoit pas encore avoir mérité ſon pardon.

Cependant les affaires des deux amis étoient de beaucoup améliorés depuis que Merſenil étoit entré dans leur maiſon. Ils ne ſe diſſimuloient pas que c'étoit à ſes ſoins qu'ils en étoient redevables. Ils crurent devoir l'en récompenſer, & ils l'intéreſſerent dans leur commerce. Cette faveur le flatta infi-

niment, non comme un moyen de fortune, mais comme le témoignage & le garant d'une amitié qui lui étoit chere & précieuse.

Une maladie qui survint quelques jours après à Dorménon, alarma la tendresse de Mersenil, & fit connoître encore mieux sa sensibilité. Toutes les heures qu'il n'étoit pas obligé de donner à son devoir, il les passoit auprès du lit de son pere. Sous prétexte qu'il savoit un peu de Médecine, il préparoit lui-même tous les remedes qu'on ordonnoit, & ne vouloit pas souffrir qu'un autre les lui présentât. Il le soignoit le jour, le veilloit la nuit; & si cette maladie eût duré plus long-temps, il fût devenu malade lui-même, & de fatigue & de chagrin. Tout cela ne faisoit qu'augmenter de jour en jour la tendresse que Dorménon avoit pour Mersenil. Il auroit voulu ne pas le quitter un moment;

Digitized by Google

& il se plaisoit à lui ouvrir son cœur, à lui parler de ses chagrins. Pourquoi, lui disoit-il quelquefois en le regardant tendrement, le Ciel ne m'a-t-il pas permis d'être votre pere? Je serois si heureux! Alors il lui racontoit les égaremens de son fils. Ce récit punissoit, affligeoit Mersenil; mais les caresses qui l'accompagnoient, le consoloient aussi-tôt. Combien de fois fut-il sur le point de se découvrir! mais la crainte venoit toujours l'arrêter. Non, se disoit-il, restons tel que je suis, puisqu'ainsi je suis heureux. Eh! pourquoi rappeler ce que j'ai été, quand je voudrois l'oublier moi-même? J'ai l'estime & l'amitié de mon pere; pourquoi hasarder l'une & l'autre? Serigny est aimé, estimé; Mersenil seroit haï peut-être. Après cela il redoubloit d'attentions auprès de Dorménon, & il se consoloit du déplaisir de ne pouvoir l'appeler mon pere, en lui

rendant tous les devoirs d'un fils. Telle eſt la vie que menoit Merſenil; elle ne s'écouloit point dans le bruit & dans les plaiſirs, & ſon cœur la préféroit à ces jours de tumulte & d'éclat qui l'avoient rendu coupable.

Mais ce cœur, pour être changé, n'étoit pas devenu inſenſible; l'amitié, l'amour même y avoit conſervé ſes droits. Il voyoit, il entendoit trop ſouvent la jeune Marianne, pour n'être pas touché de ſa beauté & des charmes de ſon eſprit. Il avoit eſſayé d'arrêter les progrès de cette paſſion dans ſa naiſſance; mais comment pouvoit-il éteindre ſon amour, quand il étoit obligé de voir à chaque inſtant celle qui pouvoit le rallumer d'un coup d'œil? D'ailleurs, outre que la conſcience de ce qu'il étoit né, ſervoit à l'enhardir, Florimel lui avoit laiſſé entrevoir plus d'une fois qu'il ne ſeroit pas fâché de le voir plaire à ſa fille,

Il n'en falloit pas tant pour encourager un cœur ardent & amoureux. Il osa donc se livrer aux douces impressions de l'amour ; mais ce Mersenil, cet audacieux conquérant, pour qui une déclaration amoureuse n'étoit autrefois qu'un jeu, ose à peine aujourd'hui laisser parler ses regards. Ils furent pourtant assez expressifs pour se faire entendre, & assez timides pour intéresser. Mersenil étoit aussi aimable que sa conduite étoit honnête. Sa morale étoit pure sans être sauvage, & il avoit de la vertu sans pédanterie. Il possédoit plusieurs talens ; la danse, la musique, plusieurs instrumens & le dessein ; tout cela formoit une séduction d'autant plus puissante qu'il avoit l'air d'en faire usage pour amuser, sans y chercher un moyen de plaire. Enfin, soit que Marianne regardât les talens de Mersenil, & la distinction qu'on lui avoit accordée, comme un

équivalent à la fortune qui lui manquoit, soit qu'elle eût deviné là-dessus les dispositions de son pere, soit enfin qu'elle eût plutôt écouté son cœur que sa raison, Mersenil obtint l'aveu d'un amour qu'il avoit peut-être inspiré avant d'avoir osé déclarer le sien.

Dès que leurs deux cœurs se furent expliqués, quel charme se répandit sur tous leurs entretiens! L'amour de Marianne sembloit augmenter par l'aveu qu'elle en avoit fait; & la naïveté de son caractere y ajoutoit un intérêt nouveau. Son esprit & son cœur avoient des graces que Mersenil n'avoit point connues, qui ne se trouvoient point ailleurs. Enfin elle mettoit dans l'expression de ses sentimens une franchise ingénue, qui savoit tout à la fois enflammer le désir & inspirer le respect.

J'aurois pu dire déjà que de tout temps les deux peres avoient projeté

de resserrer les nœuds de leur amitié par l'hymen de Mersenil & de Marianne. On les en avoit informés l'un & l'autre : & avant d'être instruit de la conduite de Mersenil, Dorménon avoit cru devoir lui en parler plusieurs fois dans ses lettres. Comme Mersenil étoit déjà jeté dans le tourbillon des jeunes gens de son âge, il en avoit pris le langage ordinaire; il lui avoit répondu qu'il étoit bien jeune pour songer au mariage, & que d'ailleurs il sentoit beaucoup de goût pour le célibat. Dorménon avoit insisté; Mersenil, dans l'ivresse de sa dissipation, s'étoit même permis sur le compte de Marianne des traits de légéreté, de fatuité même; & en plaisantant sur sa beauté, qu'il ne connoissoit pas, il avoit, comme le *Dorante* du *Méchant*, parlé de ses *beaux yeux de Province*. Cette insulte avoit été réparée depuis par son amour res-

Digitized by Google

pectueux, & expiée par son repentir; mais Marianne, dans le temps, ayant surpris une de ses lettres, son amour-propre en avoit été justement offensé, & elle gardoit la lettre, peut-être pour s'en faire un titre de refus, si l'on vouloit un jour l'obliger d'épouser Mersenil.

Un soir, comme nos deux amans s'entretenoient seuls de ce qui se passoit dans leur cœur, Marianne apprit à Mersenil ce qu'il savoit au moins aussi-bien qu'elle, qu'on avoit promis sa main au fils de Dorménon; mais que ce fils, par son inconduite, avoit mérité la colere de son oncle & de son pere; & que même, depuis long-temps, il avoit disparu tout-à-fait. Mais, lui dit Mersenil avec une espece de tremblement, si ce fils revenoit un jour, votre cœur..... Oh! non, interrompit Marianne, il ne reviendra point, on le croit mort; & d'ailleurs

Digitized by Google

quand je pourrois disposer de mon cœur, il se l'est fermé par sa conduite & par des affronts que je ne lui pardonnerai jamais. Ces mots firent frémir le tendre Mersenil; & la naïve Marianne lui montrant la lettre qu'elle avoit surprise : Tenez, lui dit-elle, voyez comme il me traite ! moi, qui ne lui avois jamais rien fait; moi, qu'il devoit épouser ! Non, ajouta-t-elle, je ne suis point méchante; mais je n'épouserai jamais un homme qui m'a méprisée. Mersenil reconnut bien cette lettre fatale; il eût voulu effacer avec ses larmes, laver de son propre sang ces affreux caractères. Ce fut de bien bon cœur qu'il traita de blasphêmes ces coupables plaisanteries. Son cœur (la crainte accompagne toujours l'amour) étoit en proie aux plus vives alarmes; il regardoit le discours de Marianne comme un arrêt qu'elle venoit de prononcer contre lui. Il ne

répondit que des mots entre-coupés & sans suite; & tout ce qu'il put prononcer d'intelligible, ce fut : Ah ! belle Marianne ! ses remords ont sans doute expié son crime ; & il est assez puni s'il a perdu l'espoir de vous posséder. Allons, reprit Marianne, ne parlons plus de cette lettre qui nous afflige tous deux.

Enfin, un jour (& c'étoit un beau jour) Florimel, après avoir consulté Dorménon, fit appeler Mersenil, & lui proposa la main de sa fille. Mersenil accepta cette offre avec des transports de reconnoissance, & il fut décidé que le jour même on signeroit le contrat. Le soir, quand on se fut rassemblé pour mander le Notaire & quelques témoins, Mersenil, prêt à donner sa signature, ne crut pas pouvoir garder plus long-temps l'*incognito*, & il trembloit de le quitter. Jamais il n'avoit senti tant de trouble & d'effroi ; sa tristesse fut bien remarquée, & on lui

Digitized by Google

en demanda la cauſe. O mes bienfaiteurs, leur dit-il, pardonnez ſi la triſteſſe ſemble me pourſuivre au moment le plus heureux de ma vie. Il manque à mon bonheur un conſentement.... Quel conſentement, interrompit Florimel ? celui d'un tuteur ? vous êtes orphelin. Quoi, demanda preſque en même temps Dorménon, auriez-vous un pere ? Je l'ignore, Monſieur, s'écria Merſenil en ſe jetant à ſes pieds, j'ignore s'il me reſte un pere : c'eſt à vous ſeul à me l'apprendre. Vous voyez ce coupable Merſenil qui a mérité votre colere & votre abandon. J'ai voulu commencer une nouvelle carriere, me punir de mes fautes, les expier. Vous m'avez vu, non tel que j'étois, mais tel que je ſerai toute ma vie. En parlant ainſi, il le regardoit en fondant en larmes, & dans l'attitude d'un homme qui attend la vie ou la mort. Dorménon avoit eu le temps

Digitized by Google

de revenir de ſa ſurpriſe en l'écoutant. Son cœur ne put réſiſter à ce ſpectacle; il tombe dans les bras de Merſenil, l'arroſe de ſes larmes, & non-content de lui pardonner, ce bon pere le remercie encore de lui avoir rendu ſon fils. Florimel mêla ſes larmes à celles de ſon ami & de ſon gendre; Marianne brûla bien vîte ſa lettre; le mariage fut célébré comme un événement qui faiſoit quatre heureux à la fois; & le bon-homme d'oncle, qui apprit cette nouvelle avec autant de ſurpriſe que de plaiſir, aſſura toute ſa fortune aux deux époux.

Digitized by Google

AZÉMA *ou* IL FIT BIEN,

CONTE.

AZÉMA étoit un homme de bon ſens. Il avoit d'abord réſolu de ne point ſe marier, parce qu'on ſait ce que ſont les maris d'aujourd'hui. Cependant il ſe maria. On lui avoit propoſé deux partis. L'un étoit une jeune coquette, ſoupçonnée de légéreté, & qui auroit été fidelle ; l'autre étoit une veuve dont tout le monde vantoit la vertu, & qui pouvoit n'être pas vertueuſe en ſecret. Il n'ignora aucune de ces particularités ; il épouſa cette derniere, & il fit bien. Cela paroîtra un paradoxe ; mais c'eſt une vérité, & ſon hiſtoire va le démontrer.

Irene, mere d'Azéma, voyant approcher ſa derniere heure, appela le Génie dans lequel elle avoit mis ſa

Digitized by Google

confiance. Prenez ſoin, je vous prie, lui dit-elle, de l'éducation de mon fils. Ayez ſoin de perfectionner ſon entendement, de maniere qu'il puiſſe voir les choſes comme elles ſont réellement. Rien n'eſt plus difficile, je le ſais; mais il eſt encore jeune. Il faut qu'il ſe livre à toutes les erreurs de ſon âge pour en connoître la folie. Faites-lui fréquenter les femmes pour le préſerver du vice. Ce ſont elles qui forment l'ame d'un jeune homme; il apprendra à excuſer leurs défauts, & il pourra tirer des leçons utiles de leurs foibleſſes. Quand il aura vu aſſez le monde pour en être dégoûté, mariez-le, afin qu'il tienne une maiſon qui puiſſe ſervir d'aſile à une compagnie choiſie. Le bonheur d'un jeune homme conſiſte à vivre toujours avec ſes égaux; celui d'un être raiſonnable ſeroit d'être ſouvent ſeul. Je n'aſpire pas à le procurer à mon fils; il me ſuffit qu'il

Digitized by Google

jouiſſe de celui qui eſt à la portée du plus grand nombre. Il eſt plus agréable de recevoir un ami, que de faire des viſites à des connoiſſances. L'amitié eſt le plaiſir de l'âge mûr.

Irene expira après avoir tenu ce diſcours; &, dans le fond, elle n'avoit rien de mieux à faire. On obſervera, en paſſant, qu'il y a long-temps que le monde ſeroit déſert, s'il falloit mourir quand on n'a plus rien de bon à dire. Ce conte n'exiſteroit pas, & l'on y perdroit peu. Mais les choſes ſont autrement; & ſi ceux qui ne ſavent écrire que des bagatelles, ſont nombreux, ceux pour leſquels elles ſont faites, le ſont encore davantage.

Le Génie attendit qu'Azéma eût quinze ans accomplis, & alors il lui parla en ces termes: Votre mere m'a recommandé de faire de vous un homme prudent; il faut donc que vous ſaſſiez beaucoup de ſottiſes. Vous n'i-

maginez pas sans doute avoir besoin d'avis pour cela. Je ne vous en donnerai point. Je vous laisse à vous-même jusqu'à ce que vous ne sachiez plus que faire ; alors je ne vous abandonnerai pas.

Azéma entreprit de répondre à ce discours par un compliment gauche & mal-tourné. Je ne vous prescris pas de dire des sottises, mais d'en faire, interrompit brusquement le Génie. Lorsque vous aurez envie de parler, que la raison & la réflexion conduisent votre langue. Après avoir achevé ces mots, il disparut.

Azéma abandonné à lui-même, & considérant sa destination, ne se trouva pas fort à plaindre. Il réfléchit un moment sur les moyens de la remplir loyalement, & de bonne foi. Dans le nombre des folies qui entroient dans le plan de son Instituteur, il y en avoit sans doute qui méritoient

la préférence ; mais il ne pouvoit les choisir sans les connoître, & il ne pouvoit acquérir cette connoissance qu'en allant de l'une à l'autre. Il ne réfléchit plus, & il prit le parti de se livrer avec excès à toutes celles qui se présenteroient sur son chemin.

Ses commencemens furent brillans. Il sortoit d'une famille ancienne & honorable, mais point assez cependant pour pouvoir dire : Un homme de ma naissance. Il ne s'amusa pas à faire cette distinction. La différence qui est si sensible aux yeux d'autrui, n'est qu'une nuance imperceptible à ceux de l'homme qui devroit naturellement la faire. Il dédaigna les vertus simples & obscures d'un particulier pour les vices brillans d'un courtisan. Il eut une meute de chiens, des attelages superbes, des voitures élégantes, un nombreux domestique, deux coureurs, trois cuisiniers, plusieurs

maîtresses, & pas un ami. Il passa sa vie dans la recherche des amusemens; & l'ennui qui dirigeoit toutes ses démarches, tous ses mouvemens, toutes ses occupations, en fut aussi le résultat. En peu de temps il eut dissipé toute sa fortune, & il apprit qu'un grand Seigneur n'est considéré qu'autant qu'il est riche, & qu'il ne differe pas d'un pauvre particulier lorsqu'il ne l'est plus. Il se trouva ruiné sans avoir même entrevu le plaisir, & il reconnut, mais trop tard, qu'il ne s'achette point.

Pressé par ses créanciers, trompé par ses maîtresses, abandonné par ses flatteurs, il tomba dans le désespoir, & s'écria : Que ferai-je maintenant? Une voix aérienne se fit entendre, & lui dit : Vas gagner des plumes. C'est une belle ressource, répondit Azéma!

Un avis si ridicule le plongea dans une

une profonde rêverie, qui l'occupa long-temps, & pendant laquelle il marcha devant lui sans savoir où il alloit. Il n'en sortit qu'à l'entrée de la nuit, qu'il se trouva dans une belle avenue qui conduisoit à un palais vers lequel il porta ses pas.

La porte en étoit gardée par un Suisse dont les épaules étoient ornées de plumes, & le corps chamarré de rubans de toutes les couleurs. A cet habillement, Azéma le prit pour le Génie de son siecle, &, dans cette idée, il lui fit un compliment convenable. Ami, lui dit le Suisse, je vois que vous n'êtes pas familier avec les Génies : je n'ai pas l'honneur de l'être ; j'appartiens à la Fée des rubans. A la Fée des rubans, s'écria Azéma ! j'en ai entendu parler : elle est puissamment riche ; elle cherche par-tout un mari, si je pouvois le devenir ! Je ne sais pas, répondit le Suisse, si vous

lui conviendrez; mais vous pouvez essayer. Je vais vous mettre entre les mains de son Ecuyer qui vous présentera.

L'Ecuyer parut. Il examina le nouveau venu; & après avoir marmotté d'un ton de protecteur, Cela peut réussir, il l'introduisit dans un appartement superbe, où il le laissa, en lui disant : Mettez toute votre attention à gagner les plumes.

Pendant quelques momens, Azéma se crut seul; bientôt il entendit une voix qui partit d'un lit magnifique, & qui appela : Rouscha, Rouscha ! Une femme parut aussi-tôt pour demander ce que l'on souhaitoit. Je veux voir l'Etranger, répondit la voix, qui étoit celle de la Fée des rubans. Tirez mes rideaux. Hé bien, c'est un joli jeune homme, en vérité. Rouscha, laissez-nous. Rouscha sortit, en répétant à Azéma de ne rien négliger pour gagner les plumes.

Digitized by Google

Azéma, en voyant la Fée assise sur son lit, fut pénétré de respect, & resta immobile. Approchez, jeune homme, lui dit-elle. Le jeune homme fit une profonde révérence, & recula deux pas au lieu d'avancer. Que veut dire cela, s'écria la Fée ? Quelle timidité ! Quelle enfance ! Peut-on attacher si peu de valeur à mes plumes ?

Azéma, que le respect avoit tenu jusqu'à ce moment les yeux baissés, les leva sur la Fée, dont il vit la tête coiffée de la maniere la plus élégante, & chargée d'une multitude incroyable de plumes. Persuadé, par tous les avis qu'il avoit reçus, qu'il n'avoit rien de plus important que de s'en rendre maître, il s'approcha, & y porta les mains : Il n'eut pas plutôt touché ces plumes, qu'elles se trouverent converties en diamans. Ah, Madame ! s'écria-t-il, quelle riche parure ! La trouvez-vous de votre goût, ré-

Digitized by Google

pondit la Fée ? Jugez-vous qu'elle peut vous aider à vaincre votre timidité ? Hé bien, cette parure est à vous ; je ne demande pas mieux que de vous donner toutes ces plumes l'une après l'autre ; mais il faut les mériter. Chaque fois que vous me direz une chose agréable ou ingénieuse, vous en aurez une. Ne faut-il que cela, répondit Azéma avec toute la vivacité du transport & de la confiance ? j'espere bien les emporter toutes. Je ne les regretterai point, reprit la Fée ; mais je vous avertis que je suis difficile.

On servit une collation élégante à côté du lit de la Fée. Azéma, plein de l'espoir de redevenir plus riche qu'il ne l'avoit été, mit son imagination à la torture pour faire de l'esprit. Il essaya successivement les épigrammes, les calambours, les bons mots, les railleries, les réparties fines, les nouvelles politiques, & sur-tout

les ſcandaleuſes. Pas une plume ne ſe détacha. Cela le déconcerta un peu ; mais redoublant d'efforts, il paſſa de la Ville à la Cour, du lever des Miniſtres à la toilette des Actrices, aux ſpectacles, aux bals. Ce fut en vain ; il n'oublia rien, & rien ne réuſſit. La Fée fut à la vérité, tentée une fois de défaire la plus petite de ſes plumes ; mais, après une courte réflexion, elle la laiſſa à ſa place. Elle ordonna enfin à Rouſcha de faire deſſervir ; & ſe trouvant de nouveau ſeule avec Azéma, elle lui dit : Voilà donc, mon enfant, tout ce qu'on appelle eſprit dans le monde ? Oui, Madame, répondit Azéma, & je n'en connois pas d'autre. En ce cas, je garderai donc mes plumes, reprit la Fée.

Azéma fort embarraſſé, fort affligé, propoſa une partie de piquet, où il ſe flatta d'être plus heureux. Il le fut en effet. Il joua d'abord avec tant

Digitized by Google

de ſuccès, qu'il gagna pluſieurs plumes qui devinrent des diamans, à meſure que la Fée, qui perdoit, les lui remettoit entre les mains. Il éprouva qu'il eſt plus aiſé à bien des hommes de faire fortune par le jeu que par l'eſprit; mais il éprouva auſſi que les richeſſes ainſi acquiſes, ne ſont pas bien ſolides. La chance, qui lui avoit été favorable, tourna; & ſon revers fut ſi conſtant, qu'il auroit perdu tout ce qu'il avoit gagné, ſi la Fée par compaſſion pour ſa jeuneſſe & pour ſes beſoins, n'eût voulu quitter abſolument le jeu. Ne riſquez pas davantage, lui dit-elle. J'attends ce ſoir un nouvel étranger dont la fortune ne ſera pas ſi rapide; mais elle ſera plus durable. Retirez-vous; réaliſez les diamans qui vous reſtent, & puiſſe le ſouvenir du moyen par lequel vous les avez acquis, vous préſerver de les perdre de même!

Digitized by Google

Azéma suivit ce conseil. Il vendit ses diamans, paya ses dettes, racheta tous ses biens, & reparut dans le monde. Il n'y eut pas vécu quelque temps, que craignant la vie solitaire & triste d'un célibataire, il songea à se marier. Mais après avoir fait tant de sottises, il se défia de lui ; & tremblant d'en faire une nouvelle, il resta plusieurs jours sans oser prendre une résolution. Enfin, tourmenté par ses incertitudes, il s'écria : O mon Génie ! m'abandonneras-tu dans ce moment critique ? Le Génie parut. Me marierai-je ? lui demanda Azéma. --- Sans doute. --- Mais si je me marie, ne serais-je point exposé au sort commun à tant de maris ? --- La bonne question, répondit le Génie ! Suis-moi, je vais voir tout-à-l'heure si tu sais choisir.

Il le conduisit dans un hôtel habité par les plus jolies femmes du monde.

Digitized by Google

La vivacité de leur esprit ajoutoit à leur beauté. L'amour dans leur bouche avoit perdu l'usage des soupirs, & ne s'exprimoit qu'avec le sourire. La gaieté s'occupoit sans cesse à tresser les fleurs dont elles enchaînoient leurs amans. Quoique mariées, elles paroissoient toutes heureuses & contentes. Mais leurs maris présentoient un coup-d'œil bien différent ; ils faisoient toutes les dépenses de la maison, sans avoir part aux plaisirs qui y régnoient. Si par hasard ils prenoient place au milieu de la compagnie joyeuse, ils y faisoient la pire de toutes les figures imaginables. Entourés du folâtre essaim des ris & des jeux, ils étoient toujours prêts à gronder ; ils ressembloient à ces porteurs de timbales, sur les épaules desquels on bat la marche de l'amour, sans qu'ils partagent le plaisir qu'elle fait.

Azéma trouva ce spectacle très-

Digitized by Google

amuſant : mais le Génie l'aſſura que cet hôtel étoit le ſéjour des dupes ; que les maris s'affligeoient de craintes imaginaires, qui les empêchoient de jouir des agrémens qu'ils avoient autour d'eux ; que les amans qu'ils redoutoient ne l'étoient que de nom ; & que toutes ces femmes attachées aux illuſions, aux vanités & aux folies de la mode, étoient dans le fait vertueuſes, avec l'apparence d'une conduite qui ne l'étoit pas.

Il ſe trouvoit dans cette ſociété une jeune perſonne qui n'étoit pas mariée, & qui forma des deſſeins moins ſur le cœur que ſur la main d'Azéma. Elle n'avoit d'autre but que de changer de nom, & d'avoir une maiſon à elle, pour la monter ſur le ton de celle-ci ; mais Azéma craignoit encore plus l'opinion du monde qu'une infidélité réelle mais cachée.

Le Génie le conduiſit enſuite dans

la maiſon d'un riche citoyen : l'élégance & l'abondance s'y réuniſſoient pour le bonheur du maître. La maîtreſſe s'empreſſoit de montrer l'attachement le plus tendre pour ſon mari, ſans employer une liberté indécente, ni une réſerve affectée. Gaie en ſociété, ſenſible avec ſes amis, elle n'invitoit jamais que les perſonnes qui pouvoient être également agréables à elle & à ſon mari ; & quand celui-ci arrivoit, elle le recevoit comme un aimable ami dont elle déſiroit la préſence plus qu'elle ne l'attendoit.

Azéma diſtingua dans cette maiſon une jeune veuve, qui joignoit à la beauté & aux graces un jugement & une diſcrétion rares. Le Génie l'avertit qu'elle avoit une inclination ſecrete, & que s'il l'épouſoit, il ne pouvoit lui garantir que cette inclination ne fût un jour plus forte que ſa vertu. Mais, ajouta-t-il, vous pouvez comp-

Digitized by Google

ter si bien sur sa prudence, que vous-même vous ne la soupçonnerez jamais de la moindre foiblesse, & qu'elle passera toujours aux yeux du monde pour un modele de sagesse & de fidélité conjugales.

A cet avis, Azéma tomba dans une profonde méditation, dont le résultat fut qu'il se décida à épouser la veuve à tout événement; car, dit-il, si je prends la coquette, quoiqu'elle ait la vertu d'une Sainte, sa conduite en public fera que personne n'y croira; mille voix s'éleveront pour me tourner en ridicule, & mon nom égayera les épigrammes & les bons mots de ce qu'on appelle la bonne compagnie. La veuve, au contraire, étant à l'abri de tout soupçon, mon repos domestique ne pourra être troublé par la voix de la diffamation; & lorsque mes yeux & mes oreilles ne seront point blessés, pourquoi irai-je me

Digitized by Google

tourmenter à chercher mon propre malheur ?

C'eſt ainſi que raiſonna Azéma, & il eut raiſon. Le Génie convint avec lui que la prudence dans une femme eſt auſſi eſtimable que la conſtance, & même préférable dans un temps où toute apparence de vertu eſt hors de mode & ſacrifiée à la vanité & au ton d'un ſiecle, qui, quoi qu'en diſent des Moraliſtes chagrins, eſt plus diſſipé peut-être que corrompu.

SOPHRONIME,

NOUVELLE GRECQUE.

SOPHRONIME naquit à Thebes; ſon pere, d'une famille ancienne de Corinthe, étoit venu s'établir dans la capitale de la Béotie : il y mourut, ſa femme le ſuivit bientôt. Sophronime à douze ans ſe trouva ſans parens, ſans fortune & ſans protecteur.

De tout ce qui lui manquoit, il ne regrettoit que ſon pere & ſa mere. Le pauvre enfant alloit pleurer tous les jours ſur leur tombe; il revenoit enſuite manger le pain que lui donnoit par charité un prêtre de Minerve.

Un jour que le malheureux orphelin s'étoit perdu dans la ville, il entra dans l'attelier du fameux Pra-

Digitized by Google

xitele. Il eſt ſaiſi d'un tranſport involontaire, à la vue de tant de chef-d'œuvres; il regarde, il admire; & s'adreſſant à Praxitele, avec cette hardieſſe & ces graces qui n'appartiennent qu'à l'enfance: » Mon pere, » lui dit-il, donne-moi un ciſeau, » & apprends-moi à devenir un » grand homme comme toi «. Praxitele regarde ce bel enfant; il eſt étonné du feu qui brille dans ſes yeux; & l'embraſſant avec tendreſſe: » Oui je ſerai ton maître, lui répond-» t-il; reſte avec moi, j'eſpere que » tu me ſurpaſſeras. «

Le jeune Sophronime, heureux & reconnoiſſant, ne quitta plus Praxitele, & ſentit bientôt ſe développer le grand talent qu'il avoit reçu de la nature; à dix-huit ans il faiſoit déjà des ouvrages que ſon maître auroit avoués.

Malheureuſement pour lui, à cette

Digitized by Google

époque, Praxitele mourut, & laiſſa par ſon teſtament une ſomme aſſez conſidérable à ſon éleve favori. Sophronime fut inconſolable. Le ſéjour de Thebes lui devint odieux ; il quitta ſa patrie, & employa le legs de ſon bienfaicteur à parcourir la Grece.

Comme il portoit dans toutes les villes cet amour du beau, le déſir d'apprendre qui l'avoit enflammé dès l'enfance, chaque jour le rendoit plus inſtruit, chaque chef-d'œuvre qu'il voyoit lui apprenoit un ſecret. Le beſoin de plaire acheva de polir ſon caractere & ſon eſprit ; plus modeſte à meſure qu'il devenoit plus ſavant, penſant toujours à ce qui lui manquoit, & jamais à ce qu'il avoit acquis, Sophronime à vingt ans fut le plus habile & le plus aimable des hommes.

Réſolu de ſe fixer dans une grande ville, il choiſit Milet, Colonie Grec-

Digitized by Google

que, sur la côte d'Ionie : il y acheta une petite maison, des blocs de marbre, & fit des statues pour vivre.

La réputation trop lente quelque fois à suivre le mérite, ne le fut pas pour Sophronime. Ses ouvrages furent estimés ; l'on ne parla bientôt plus que de son talent. Le jeune Thébain, sans se laisser enivrer de ces éloges, redoubla d'efforts pour les mériter. Tranquille & solitaire dans son attelier, il consacroit sa journée au travail ; le soir il se reposoit en lisant Homere : ce plaisir utile élevoit son ame, & fournissoit à son génie les idées du lendemain. Satisfait du jour passé & prêt pour le jour à venir, il remercioit les Dieux, & se livroit au sommeil.

Ce bonheur ne dura pas. Le seul ennemi qui puisse ôter le repos à la vertu, ne laissa pas Sophronime en paix. Carite, fille d'Aristée, premier

Digitized by Google

magiſtrat de Milet, vint, avec ſon pere, viſiter l'atteliér du jeune Thébain.

Carite effaçoit toutes les Beautés d'Ionie, & ſon ame étoit encore plus belle que ſon viſage. Ariſtée ſon pere, le plus riche des Miléſiens, s'étoit conſacré tout entier à l'éducation de ſa fille. Il n'eut pas de peine à lui faire aimer la vertu; ſes tréſors prodigués lui donnerent tous les talens qui l'embelliſſent. Carite, avec ſeize ans, un eſprit fin, une ame tendre, une figure charmante, penſoit comme Platon, & chantoit comme Orphée.

Sophronime, en la voyant, ſentit un trouble, une émotion qui lui étoient inconnus. Il baiſſa les yeux, il balbutia. Ariſtée attribuant ſon embarras au reſpect, le raſſura par des paroles pleines de bonté: » Montrez-» nous, lui dit-il, votre plus belle » ſtatue; tout le monde vante votre

Digitized by Google

» talent. Hélas ! répondit Sophro-
» nime, j'ai osé faire une Vénus,
» dont j'étois content jusqu'à ce jour,
» mais je vois bien qu'il faut la re-
» faire «. En disant ces mots, il découvroit sa Vénus, & jetoit un coup-d'œil timide sur Carite. Celle-ci, qui avoit compris ses paroles, faisoit semblant de s'occuper de la statue, & pensoit au jeune sculpteur.

Aristée, après avoir admiré les ouvrages de Sophronime, sortit de l'attelier, & lui promit de venir le revoir. Carite, en le quittant, le salua d'un air gracieux. Le pauvre Sophronime s'apperçut pour la premiere fois, quand elle fut partie, qu'il restoit tout seul dans sa maison.

Ce soir-là il ne lut point Homere; il réfléchit; il se répéta bien qu'il alloit faire le malheur de sa vie, s'il osoit aimer celle qu'il ne pouvoit jamais posséder. Le lendemain, au

Digitized by Google

lieu de travailler, il ſe redit tout ce qu'il avoit penſé la veille. Sa raiſon combattit de toute ſa force contre le penchant qui l'entraînoit : mais depuis que le monde eſt monde, aucun de ces combats n'a fini à l'avantage de la raiſon.

Déjà depuis long-temps Sophronime ſe diſoit tous les jours qu'il falloit oublier Carite, & tous les jours il couroit la ville dans l'eſpérance de la voir un moment. Plus de travail, plus de repos ; les ſtatues imparfaites reſtoient au fond de l'attelier, ſans qu'il daignât les regarder. Apollon, Diane, Jupiter n'étoient plus rien pour Sophronime ; toujours occupé de Carite, il paſſoit ſa vie dans les cirques, dans les lieux publics, dans les promenades. Quand il ne l'avoit pas vue, il revenoit penſer à elle ; quand il l'avoit apperçue, il revenoit s'occuper des moyens de la revoir.

Digitized by Google

Enfin, sa réputation, sa constance, son adresse lui ouvrirent la maison d'Aristée. Il vit plus souvent Carite, il n'en fut que plus amoureux. Comment oser le lui dire? Comment un sculpteur sans fortune, sans parens, pouvoit-il prétendre au premier parti de la ville? Tout jusqu'à sa délicatesse, lui défendoit de parler. Carite étoit si riche, qu'il n'étoit pas permis à un homme pauvre de la trouver belle. Sophronime savoit tout cela; il étoit sûr de se perdre en se déclarant, mais il falloit mourir ou se déclarer. Il écrivit à Carite. Cette lettre si tendre, si soumise, si respectueuse, fut confiée à un esclave d'Aristée, à qui Sophronime donna tout ce qu'il avoit amassé du prix de ses statues. L'infidelle esclave, au lieu de porter la lettre à Carite, courut la livrer à son pere.

Le vieux Aristée, indigné de l'au-

Digitized by Google

dace, abusa, pour la premiere fois, du droit que lui donnoit sa charge. Il supposa des crimes à Sophronime, l'accusa lui-même dans le conseil, & le fit bannir de la ville.

Le malheureux attendoit chaque jour, en tremblant, la réponse de l'esclave; il reçut l'ordre de quitter Milet. Il ne douta pas que Carite offensée n'eût elle-même sollicité cette vengeance: J'ai mérité mon sort, s'écria-t-il, mais je ne puis m'en repentir. O Dieux! rendez-la heureuse, & rassemblez sur ma tête tous les maux qui pourroient troubler sa vie. Sans murmurer de la rigueur de ses juges il s'achemina tristement vers le port, & s'embarqua sur un vaisseau Crétois, qui mettoit à la voile; ce ne fut pas sans verser des larmes qu'il perdit de vue cette ville où il laissoit tout ce qu'aimoit son cœur.

Cependant le pere de Carite crut

Digitized by Google

devoir cacher à ſa fille le véritable motif qui avoit fait bannir Sophronime ; Carite s'en douta. Elle avoit lu dans les yeux du Thébain tout ce qu'elle n'auroit oſé lire dans ſa lettre ; elle donna quelques pleurs au ſouvenir d'un homme devenu malheureux pour l'avoir aimée : mais Carite étoit bien jeune, elle l'oublia bientôt ; & Ariſtée, tranquille, ne ſongeoit plus qu'à marier ſa fille, lorſqu'un évenement extraordinaire répandit la conſternation dans Milet.

Des pirates de Lemnos ſurprirent un quartier de la ville. Avant que les citoyens armés fuſſent accourus pour les chaſſer, ces barbares pillerent le temple de Vénus, & enleverent juſqu'à la ſtatue de la Déeſſe. Cette ſtatue étoit le Palladium de Milet : à ſa poſſeſſion étoit attachée la félicité des Miléſiens.

Le peuple conſterné envoie des

Digitized by Google

Ambaſſadeurs à Delphes, pour conſulter Apollon. L'Oracle répond que » Milet ne ſera en ſureté que lorſ» qu'une nouvelle ſtatue de Vénus, » auſſi belle que la Déeſſe même, » aura remplacé celle que l'on a » perdue. «

Sur le champ les Miléſiens font publier dans toute la Grece, que la plus belle fille de Milet, & quatre talens d'or, ſeront la récompenſe du ſculpteur qui remplira les conditions de l'Oracle. Pluſieurs fameux artiſtes arrivent avec leurs ouvrages; on les expoſe ſur la place publique; les Magiſtrats, le peuple admirent: mais dès que la ſtatue eſt poſée ſur l'autel, un pouvoir ſurnaturel la renverſe. Les Miléſiens déſeſpérés regrettent alors Sophronime; ils demandent à grands cris que l'on s'occupe de le chercher.

Ariſtée lui-même eſt obligé de

prendre des informations sur le vaisseau Crétois où le malheureux banni s'étoit embarqué. L'on rapproche les époques, les jours; l'on envoie jusqu'en Crete; & l'on apprend que ce vaisseau a péri avec tout son équipage à la hauteur de l'isle de Naxe.

Les Miléſiens désolés, s'en prennent à leur Magistrat, & de son peu de vigilance, cause de l'invasion des Barbares, & de la mort de Sophronime, qu'il avoit fait bannir injustement. Le peuple passe bientôt du murmure à la révolte: il court à la maison d'Aristée, il l'entoure, il la force. Les larmes de Carite, ses cris, ses prieres ne peuvent sauver son pere; Aristée est saisi, chargé de fer & traîné dans un cachot. Le peuple décide qu'il n'en sortira que lorsque la statue de Vénus aura été remplacée.

Carite au désespoir, veut aller elle-même à Athenes, à Corinthe, ou à Thebes,

Thebes, chercher un artiſte qui puiſſe délivrer ſon pere. Elle prend d'abord des meſures pour adoucir ſa priſon; un eſclave ſûr doit veiller à tous ſes beſoins. Carite, tranquille de ce côté, équipe un vaiſſeau, le charge de tréſors, & part.

Les premiers jours les vents ſemblent la protéger; la moitié du chemin eſt déjà faite, lorſqu'un orage épouvantable détourne le vaiſſeau de ſa route, & force le pilote de ſe réfugier dans une anſe qui lui étoit inconnue. A peine y eſt-il, que l'orage ceſſe, le ſoleil revient, & Carite, invitée par la beauté du temps, veut deſcendre à terre, pour ſe repoſer quelques heures de la fatigue de la mer. Elle eſt bientôt ſur le rivage. Un doux ſommeil, ſur un lit de gazon, la délaſſe, & lui fait oublier pour un moment toutes ſes peines. Ce ſommeil ne fut pas long: Carite

s'éveille, & voyant que ses esclaves dormoient encore, elle ne veut pas les troubler. Seule avec ses chagrins, elle se promene sur la rive; & désirant connoître ces lieux inhabités, elle franchit les rochers qui mettoient à l'abri des flots l'intérieur de l'Isle. Elle apperçoit une vallée délicieuse, traversée par deux petits ruisseaux, & couverte d'arbres fruitiers. Elle s'arrête pour contempler ce beau spectacle. La nature étoit alors dans les plus beaux jours du printemps; tous les arbres sont fleuris; les gouttes d'eau de l'orage passé, pendent encore à l'extrémité de chaque fleur, & le soleil, en les frappant de ses rayons, parseme les branches de pierres précieuses. Les papillons, heureux de revoir le beau temps, recommencent à voler sur les campanelles; des légions d'abeilles bourdonnent au-dessus des arbres, n'osant pas tou-

cher aux fleurs, de peur de mouiller leurs ailes transparentes. Le rossignol & la fauvette, revenus de leur frayeur, font retentir l'écho de leur ramage, tandis que leurs femelles, plus tendres, & ne songeant qu'à l'amour, voltigent sur la prairie, essayent avec leur bec le foin encore trop vert pour elles; & lorsqu'elles ont trouvé un brin d'herbe sec & flexible, pleines de joie, elles l'emportent à tire d'ailes au nid qu'elles ont commencé.

Carite admira ce spectacle, & soupira. Elle descendit dans le vallon, & traversant la prairie, elle apperçut une petite cabane, entourée de noyers verts. Un bosquet lui en déroboit l'entrée; elle entre dans ce bosquet, elle entend le murmure d'un ruisseau qui serpentoit à ses pieds; bientôt les accens d'une lyre se mêlent à ce bruit si doux; elle écoute;

Digitized by Google

une voix douce & tendre chante ces paroles :

J'ai payé cher ce court moment d'erreur,
Où j'ai cru que l'amour ſuffiſoit pour lui plaire.
Je reſſemble à ce téméraire
Dont la Reine du Ciel avoit ſéduit le cœur :
Junon, plus barbare que ſage,
Feignit juſques à lui d'abaiſſer ſes appas ;
Il crut la ſerrer dans ſes bras,....
Le malheureux n'embraſſoit qu'un nuage.
Tel eſt mon triſte ſort, hélas !
Et je ſens trop que ma peine cruelle
Doit ſurvivre même au trépas,
Si l'ame eſt immortelle,
L'amour ne l'eſt-il pas ?

La voix n'avoit pas achevé, que Cárite, reconnoiſſant Sophronime, tombe évanouie : au bruit qu'elle fait, il accourt, il la voit, il la prend dans ſes bras, il la regarde encore, il ne peut croire à ſon bonheur ; il la porte au bord du ruiſſeau : de l'eau jetée ſur

Digitized by Google

ſon beau viſage la fait bientôt revenir à elle ; Sophronime étoit à genoux : Êtes-vous Carite, diſoit-il, ou bien une divinité ? Je ſuis la fille d'Ariſtée, lui répondit-elle avec douceur ; mon pere eſt en danger, vous ſeul pouvez le ſauver. Ah ! parlez, reprit Sophronime avec tranſport ; que faut-il faire ? ma vie eſt à lui comme à vous.

Carite alors lui raconta le ſervice qu'il pouvoit rendre à ſa patrie & à ſon pere. A meſure qu'elle parloit, la joie brilloit dans les yeux de Sophronime : Raſſurez-vous, lui dit-il d'un air fier ; j'ai dans ma cabane un ouvrage qui doit plaire à votre Déeſſe, comme à vos concitoyens : il eſt à vous dès ce moment, Carite ; mais j'exige que vous ne le voyez que dans le temple de Milet.

La fille d'Ariſtée y conſentit, & Sophronime lui raconta comment il

Digitized by Google

s'étoit sauvé du naufrage, seul avec ses outils de sculpture. Il avoit trouvé dans cette Isle déserte, de l'eau, des fruits & du marbre. Tranquille dans la cabane qu'il s'étoit construite, il avoit travaillé au chef-d'œuvre qui devoit délivrer Aristée. Venez, ajouta-t-il, venez voir l'asile où je vivois en pensant à vous.

Carite suit Sophronime, & entre avec lui dans sa chaumiere : par-tout le nom de Carite étoit écrit, par-tout son chiffre & celui de Sophronime étoient enlacés : Pardonnez, lui dit le sculpteur ; seul dans cette isle, j'osois tracer les sentimens de mon cœur, je n'avois pas peur d'être exilé. Ce mot fit venir les larmes aux yeux de la tendre Carite ; elle regarda Sophronime, & lui serrant presque la main : Ah ! lui dit-elle, ce n'est pas moi..... Elle n'acheva pas, & considérant une statue couverte d'un voile

Digitized by Google

qui étoit ſur une eſpece d'autel : Hâtons-nous, ajouta-t-elle, d'aller trouver mes eſclaves, ils emporteront ce chef-d'œuvre, que je ne dois voir qu'à Milet : vous viendrez avec moi ; & quel que ſoit l'événement, je ſens que nous ne nous quitterons plus.

Sophronime tranſporté, oſa baiſer la main de Carite, qui ne s'en fâcha pas. Ils alloient prendre le chemin du rivage, quand ils furent joints par les eſclaves & les matelots, qui, alarmés de l'abſence de leur maîtreſſe, parcouroient l'Iſle en la cherchant. Carite leur ordonna de porter avec précaution ſur le vaiſſeau la ſtatue voilée ; on lui obéit. Sophronime ne quitta pas ſa cabane ſans remercier avec des larmes les divinités champêtres qui l'avoient protégé dans cet aſile. Il poſa ſur l'autel où avoit été la ſtatue, tous ſes outils, & les conſacra au Dieu Pan ; enſuite baiſant

Digitized by Google

reſpectueuſement le ſeuil de la porte: Je reviendrai, s'écria-t-il, mourir ici, ſi je ne peux vivre pour Carite. Après ces adieux, ils gagnerent le vaiſſeau, & reprirent la route de Milet.

La traverſée ne fut pas longue, heureuſement pour Carite, qui vouloit que Sophronime eût délivré ſon pere avant de lui avouer ſa tendreſſe. Si le voyage eût duré plus long-temps, peut-être le ſculpteur eût-il été récompenſé par cet aveu, avant d'avoir mérité de l'être. Mais la ſageſſe de Carite, le reſpect de Sophronime, & ſur-tout le vent favorable, firent arriver les deux amans comme ils étoient partis de l'Iſle déſerte.

Le nom de Sophronime répandit la joie dans Milet. Le peuple qui l'aimoit, s'aſſemble, & décide que ſa ſtatue n'a pas beſoin d'être examinée par les citoyens, & qu'elle doit ſur le champ ſubir l'épreuve de l'autel

Digitized by Google

de Vénus. On se rend au temple, une foule immense le remplit; Carite suivoit en tremblant Sophronime, qui s'avançoit avec sa statue couverte d'un voile. Il la pose sur l'autel d'un air modeste, mais non timide; la statue reste debout. Alors il la découvre, & tout le monde reconnoît les traits de Carite. C'étoit elle, c'étoit sa maîtresse que l'amoureux sculpteur avoit pris pour modele de sa Vénus. Le portrait de Carite étoit si bien dans son cœur, que, loin d'elle, dans son Isle, il avoit pu se passer d'original, & en la faisant ressemblante, il avoit rempli les conditions de l'Oracle, qui exigeoit une statue aussi belle que Vénus même.

La Déesse satisfaite, & non jalouse, accepte l'offrande, & manifeste par la bouche de son grand-prêtre, que l'Oracle étoit accompli. Le peuple pousse des cris de joie, il environne

Sophronime, il lui demande avec transport de choisir sa récompense. Délivrez Aristée, répond-il, & je suis trop payé. On vole à la prison du vieillard; Carite, pressée dans la foule, veut être la premiere à briser les fers de son pere; elle l'embrasse, elle l'instruit de son bonheur, & baisse les yeux toutes les fois qu'elle prononce le nom de Sophronime. Aristée reconnoissant, demande son libérateur; il se jette dans ses bras, il le baigne de ses larmes: Mon ami, lui dit-il, je fus bien coupable; mais Carite doit réparer mon crime. En disant ces mots, il joint dans ses mains celles des deux amans. Tout le peuple applaudit, tous sont heureux de leur bonheur; & Sophronime & Carite vont se jurer une éternelle fidélité au pied de cette statue, preuve certaine de la beauté de Carite & de l'amour de son époux.

Digitized by Google

L'ÉDUCATION PÉDANTESQUE, OU RIEN DE TROP,

CONTE.

LE théâtre de la scene qu'on va lire, est assez loin de nous pour la date & pour la distance ; les Acteurs existoient avant le siege de Troye, à Troye même. Pâris n'avoit pas encore traversé les mers pour aller faire une maîtresse, & Ménélas n'avoit pas renversé tout un empire pour ravoir sa femme ; mais Priam étoit déjà depuis long-temps sur le Trône.

Policléas avoit un fils : c'étoit un bon vieillard qui savoit beaucoup mieux aimer ses enfans que les élever. Il avoit de la tendresse de reste, & il lui manquoit des lumieres. Il eut au moins assez de jugement pour

se méfier de son cœur & de son esprit. Il choisit un instituteur à son fils ; il vouloit, à quelque prix que ce fût, faire de ce fils un fort bon sujet. On va voir si le maître qu'il avoit choisi étoit propre à remplir ses vues. Ce qu'on peut assurer, c'est que Policléas n'épargna rien pour le succès. Il fit même ce qu'on n'auroit pas dû attendre de lui ; pour ne point gêner son éducation, il consentit à se priver de la vue de son fils, qu'il envoya avec son maître à quelques lieues de Troye.

Le maître s'appeloit Manassus, & l'éleve avoit nom Lénidor. Ce Manassus étoit l'homme le plus méthodiquement savant qu'on ait vu avant & après le siege de Troye. Il connoissoit fort bien ses anciens Auteurs, que nous ne connoissons point, & il les citoit avec la plus scrupuleuse fidélité. Egalement correct dans sa conduite & dans ses discours, il sem-

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

bloit, en parlant, compter & mesurer tous ses mots, comme il comptoit & mesuroit ses pas en marchant. Depuis trente ans, il se levoit, dînoit, soupoit & se couchoit à la même heure. Il régnoit dans son cabinet un ordre merveilleux. Il prétendoit qu'un homme dont le domestique étoit dérangé, ne pouvoit pas avoir une bonne logique. Il disoit souvent à son éleve: Comment voulez-vous ranger vos idées, si vous ne savez pas ranger votre appartement? Croyez-moi, ajoutoit-il, chaque livre hors de sa place dans un cabinet, annonce une idée dérangée dans la tête de son maître.

Mais s'il étoit méthodique dans ses leçons, il étoit bien aussi exact à rendre compte à Policléas de la conduite & des progrès de son éleve. Tous les jours il écrivoit ce que Lénidor avoit fait le jour d'auparavant;

Digitized by Google

& chaque matin, Policléas recevoit le bulletin de la veille, où chaque action de son fils étoit bien articulée, bien motivée, & datée fort exactement pour l'heure & le lieu. L'Instituteur avoit voulu par goût s'assujettir à cette loi; & Policléas y avoit souscrit d'autant plus volontiers, qu'il y étoit engagé, comme on va voir, par des motifs particuliers.

Policléas étoit un des premiers personnages de l'État; & comme il avoit obtenu la faveur de la Cour par sa naissance & par ses services, il avoit aussi mérité la protection des Dieux par sa longue piété. Jupiter, qui ne fait plus de miracles, mais qui en faisoit alors, lui avoit promis, par son oracle, d'exaucer les six premiers vœux qu'il lui adresseroit. Or ce bon vieillard étoit fort aise d'apprendre fréquemment des nouvelles de Lénidor, afin de pouvoir implorer à pro-

Digitized by Google

pos le pouvoir de Jupiter, & faire, pour ainſi dire, concourir le Maître des Dieux à l'éducation de ſon fils.

Lénidor avoit déjà pris l'âge de puberté, quand le pere reçut un jour le bulletin qu'on va lire:

» Hier matin, à ſix heures & dix » minutes, près la porte de Scée, le » penchant naturel d'un ſexe vers » l'autre, s'eſt déclaré dans Lénidor » d'une maniere effrayante. «

Après cela, Manaſſus racontoit comment les yeux de ſon éleve s'étoient enflammés, en voyant paſſer une jeune fille; comment il avoit voulu courir après elle; comment ſa voix; comment, &c. Enſuite il s'étendoit ſavamment ſur les dangers de la paſſion de l'amour, & rendoit compte à Policléas des efforts d'éloquence qu'il avoit faits auprès de ſon éleve, afin de lui inſpirer de l'éloignement pour les femmes.

Digitized by Google

Le pere épouvanté lui-même par la frayeur du pédagogue, courut aux autels de Jupiter, ſon protecteur, & le pria de vouloir bien, ſuivant le vœu de Manaſſus, inſpirer à ſon fils de l'éloignement pour les femmes. Jupiter, lié par ſa promeſſe envers Policléas, fut obligé de l'exaucer.

Manaſſus aimoit les hommes, & par conſéquent il n'aimoit point la guerre. Un jour il s'apperçut que Lénidor ayant trouvé par hafard ſous ſa main une épée, s'en étoit ſaiſi avec ardeur, & ne vouloit pas la quitter. A cette vue, l'indignation & la terreur s'emparerent de Manaſſus; & le lendemain de grand matin, nouveau bulletin en campagne.

» Hier à trois heures préciſes, au » bord du Simoïs, près d'un boſquet » où la belle Vénus venoit trouver » le jeune Anchiſe, une fievre mar- » tiale eſt venue pour la deuxieme

Digitized by Google

» fois agiter le cœur de Lénidor, » qui annonce une violente paſſion » pour la guerre. «

Nouvelles alarmes de la part du pere; nouvelle priere à Jupiter, & Jupiter de l'exaucer.

Un troiſieme bulletin vint apprendre à Policléas que ſon fils étoit bienfaiſant; mais que ſouvent il plaçoit mal ſes bienfaits, & qu'il ne pouvoit ſe mettre dans la tête qu'on ne doit jamais donner, ſans ſavoir à qui l'on donne.

Une autre fois, grande ſemonce à Lénidor, & grandes plaintes au pere, ſur ce que ſon fils avoit été convaincu d'avoir joué aux échecs quelques minutes plus tard qu'il n'auroit dû: ce qui annonçoit une grande paſſion pour le jeu.

C'eſt ainſi que Manaſſus épioit chez ſon éleve les moindres défauts, pour les extirper dès leur naiſſance; &

Digitized by Google

Policléas alloit implorer Jupiter, qui mettoit toujours la derniere main à l'ouvrage.

Quand le maître eût cru avoir rempli sa tâche, il écrivit en ces termes à Policléas :

» Ce jourd'hui à quatre heures, je » vous écris pour vous avertir que » demain à la même heure, nous » nous mettrons en route, mon éleve » & moi, pour aller vous rejoindre. » D'un enfant informe que vous » m'aviez confié, j'ai su faire un être » parfait. «

En effet, le lendemain à quatre heures très-précises, il se mit en marche avec son être parfait; & ils arriverent le même jour auprès de Policléas, qui pensa mourir de joie en embrassant son fils.

Lénidor fut annoncé avec faste dans le monde; & l'on ne manquoit pas de motifs pour son éloge. Il n'avoit

Digitized by Google

ni la passion du jeu, ni celle des femmes, & il avoit vingt ans; il prouvoit démonstrativement, par des raisons & par des exemples, que la guerre étoit le fléau de l'humanité; il raisonnoit vertu, & s'y connoissoit comme Socrate lui-même; enfin on ne lui trouvoit aucun des défauts de la jeunesse.

Lénidor reçut par-tout un accueil distingué, le pere des complimens, & le pédagogue des éloges & des pensions. Mais quand on se fut familiarisé avec ce prodige, la critique trouva bientôt à mordre à la perfection de Lénidor.

Son cœur auprès d'une jolie femme, étoit aussi invulnérable que celui d'un vieux Philosophe; mais on ne tarda pas à s'appercevoir que par-là même il étoit grossier, impoli, quand il se trouvoit dans un cercle.

C'est un mal que d'aimer trop le

Digitized by Google

jeu ; mais on jugea, dans plusieurs maisons, que c'étoit encore un grand mal que de ne l'aimer point du tout. Plus d'une fois, s'étant trouvé nécessaire pour une partie, il refusa (assez poliment pourtant, quoiqu'il parlât à des dames), & l'on dit presque tout haut, qu'il étoit absurde que tout le monde s'ennuyât, parce qu'un seul homme ne vouloit pas s'amuser. On le décida un être inutile, & un fort maussade personnage.

Cependant l'enlèvement d'Hélene étoit consommé, & le siege de Troye commençoit. Policléas étant un des premiers hommes de l'Etat, on lui persuada, quoique avec beaucoup de peine, qu'il devoit envoyer son fils contre l'ennemi ; & comme Lénidor passoit pour être d'une sagesse miraculeuse, on le détacha avec une petite troupe bien aguerrie, contre Ménélas qu'on savoit être cantonné dans une

Digitized by Google

espèce de petit bourg voisin, avec un détachement de l'armée. Sa marche fut si prompte & si secrete, que Ménélas n'apprit leur arrivée que par le cri des mourans qui tomboient pêle-mêle sous les épées Troyennes. Le carnage devoit être général; c'étoit pour les Troyens une victoire, peut-être même le salut de la malheureuse Troye; car la mort de Ménélas eût pu terminer cette guerre qu'on n'entreprenoit que pour lui. Mais à la vue du sang qui ruisseloit, l'ame du philosophe Lénidor se souleva: O sainte humanité, dit-il, j'entends ta voix! En même temps il crie, armes bas, à sa troupe, avec une voix tonnante. Le fer tombe des mains des assaillans, & Lénidor ordonne soudain la retraite. Les Grecs, presque aussi étonnés de leur départ qu'ils l'avoient été de leur arrivée, eurent le temps de prendre les armes; ils

Digitized by Google

coururent après les fuyards, qu'ils taillerent en pieces; & Lénidor vainqueur, ne revint à Troye que pour annoncer sa défaite. Cette affaire lui fit peu d'honneur; & l'on décida que, pour avoir été trop bon philosophe, il avoit été mauvais citoyen.

On le surprit encore dans d'autres singularités à-peu-près pareilles, & qui partoient également d'un principe louable. Par exemple, instruit à ne pas donner le titre de vertu à ce qui n'en avoit que l'apparence, il scrutoit si fort les motifs des belles actions qu'on racontoit devant lui, qu'il les réduisoit presque à rien. Il oublioit que les vertus humaines tiennent nécessairement un peu de l'humanité; & comme assez souvent ce qui étoit éloge dans la bouche d'autrui, devenoit, sans méchanceté, une satire en passant par la sienne, il se fit des ennemis en foule, & pas un ami.

Digitized by Google

Il aimoit pourtant la bienfaisance, mais il avoit une plaisante maniere de l'exercer. Il s'étoit fait une loi si inviolable de placer bien ses services, qu'un jour ayant à secourir un infortuné qu'une heure de retard pouvoit faire périr, il voulut auparavant s'informer de sa vie & de ses mœurs.

Policléas, étonné des reproches qu'on faisoit à son fils, consulta un vieux camarade, qui lui répondit : Mon ami, celui qui a élevé Lénidor, est vraiment l'ennemi du vice & l'ami de la vertu; mais il me paroît ignorer deux points capitaux : le premier, c'est qu'il y a telles qualités qui tiennent essentiellement à tels défauts; & que souvent, en déracinant trop fort un vice, on risque d'extirper une vertu; le second, c'est que la maxime qui dit, *Rien de trop*, doit être la devise du sage.

A ces réflexions, l'ami ajouta u

conseil qui fut suivi par Policléas. On mit les farouches vertus de Lénidor aux prises avec la beauté d'une jeune Troyenne qui en avoit plus appris de la simple nature, que de longues études n'en avoient enseigné au maître & à l'éleve tout à la fois. Il fallut du temps & des soins pour entreprendre ce grand œuvre; mais quand elle s'apperçut que Lénidor commençoit à la trouver jolie, elle arrangea pour lui un nouveau plan d'éducation. L'écolier trouva bientôt que les leçons de Zanire (c'étoit son nouveau maître) avoient un charme que n'avoient pas celles de Manassus. Cependant, comme elles étoient bien différentes de celles qu'il avoit reçues du dernier, il eut toutes les peines du monde à s'y accoutumer; mais à mesure que Zanire prenoit un nouvel ascendant sur lui, elle lui donnoit une nouvelle tâche à remplir.

Elle

Elle lui fit apprendre quelques jeux de ſociété ; elle ne vouloit pas qu'il fût joueur, mais elle vouloit qu'il jouât.

Dès le commencement elle lui avoit preſcrit la maniere dont il devoit lui faire ſa cour ; & elle avoit arrangé ſon plan de façon que Lénidor ſe corrigeât par les mêmes moyens qu'il emploîroit pour lui plaire. Par exemple, les douceurs qu'il devoit lui dire, c'étoit de lui communiquer tantôt une lettre de remercîment de la part de quelque malheureux qu'il auroit ſecouru preſque ſans examen ; tantôt, quelque autre choſe du même genre : l'éloge de quelque brave Militaire qui avoit bien ſervi l'Etat, avoit auprès d'elle la valeur d'un compliment fait à ſa beauté : on lui tenoit compte d'un ſalut gracieux, d'un honnête propos adreſſé à quelque jolie femme ; & la récompenſe étoit toujours prête. C'étoit

Digitized by Google

un mot tendre, un regard amoureux; on alloit même un peu plus loin. C'eſt ainſi que Zanire ſut faire à la fois de Lénidor un honnête homme & un homme aimable; c'eſt ainſi qu'une jolie femme corrigea l'ouvrage d'un Dieu & d'un Savant. A la fin Zanire épouſa ſon eleve, qui la rendit heureuſe après qu'elle l'eut rendu ſage.

Digitized by Google

LE GENTILHOMME ET LE VANNIER,

CONTE.

L'HOMME, dans les sociétés policées, semble attacher plus de prix à ce qui lui est étranger, qu'à ce qui lui est personnel. Les distinctions, les rangs, les richesses, ces chimeres de convention, que le hasard distribue, & dont il tire tant de vanité, ne sont chez lui que des accessoires, & ne le constituent pas. » Laissez à l'homme » civilisé le temps de rassembler ses » machines autour de lui, on ne peut » douter qu'il ne surmonte facile- » ment l'homme sauvage. Mais si » vous voulez voir un combat plus » inégal encore, mettez-les nus & » désarmés vis-à-vis l'un de l'au-

Digitized by Google

» tre «. Ce que Jean-Jacques a dit au phyſique, peut s'entendre auſſi au moral.

Les Iſles de Salomon, répandues dans le vaſte océan qu'on appelle la Mer du Sud, ont reçu ce nom de la plus conſidérable de ces Iſles, dont un homme de génie tira les habitans de la longue barbarie dans laquelle ils avoient vécu juſqu'à lui. Il les raſſembla, les poliça, leur donna des lois, leur fit connoître les douceurs de la ſociété, & leur apprit les premiers arts qui la rendent agréable. Les peuples ſenſibles reconnurent leur bienfaiteur pour leur Roi. Ses deſcendans marchant ſur ſes traces, perfectionnerent ſon ouvrage, & régnerent comme lui par les bienfaits. Cette origine de la dignité ſouveraine, fut auſſi celle des diſtinctions dans l'Iſle de Salomon. Les premiers Nobles furent ceux qui ſeconderent le Fonda-

Digitized by Google

teur de l'Empire dans l'exécution de ſes projets ; & le titre qu'ils acquirent & tranſmirent à leur poſtérité, ne pouvoit être plus honorable.

Pendant plus de deux ſiecles on ne vit point dans cette Iſle heureuſe & civiliſée ce que l'on voit fréquemment parmi les autres Nations de la terre : des Nobles, fiers de leurs prérogatives, oublier que leurs aïeux n'étoient ſortis de l'égalité primitive que par leur talens & leurs vertus, dédaigner ces titres précieux de leur nobleſſe, &, contens du haſard qui les avoit fait naître de ces hommes vertueux, ne pas ſentir qu'ils ſeroient reſtés confondus dans la foule, s'ils avoient été à la place de leurs ancêtres. Onotama en donna le premier exemple, 250 ans après la fondation de l'Empire de Salomon.

Il n'avoit que le mérite que lui donnoient ſes aïeux : fier de porter

Digitized by Google

un nom reſpecté, parce qu'il rappeloit un grand homme, il crut ne devoir en ſoutenir l'éclat que par l'orgueil & l'oiſiveté, dont il ne ſortoit que pour ſe livrer à tous les plaiſirs que de grandes richeſſes le mettoient en état de ſe procurer. La chaſſe & la pêche étoient ſes amuſemens favoris; & pour les goûter plus facilement & plus fréquemment, il paſſoit la plus grande partie de l'année dans une ſuperbe maiſon de campagne ſituée ſur la côte la plus agréable de l'Iſle.

Entre ſa maiſon & la mer, étoit une petite portion de terrain bas & marécageux, couvert de joncs & de roſeaux, bordé d'une haie épaiſſe d'osier. Elle appartenoit à un pauvre habitant appelé Tayo, qui en tiroit les matieres premieres qui ſervoient à ſon métier de Vannier, dont il vivoit. Onotama ne pouvoit ſe rendre ſur le bord de la mer ſans faire un détour,

Digitized by Google

parce que ce terrain étoit sur son passage ; lorsqu'il chassoit, son gibier s'égaroit souvent au milieu de ces roseaux où il ne pouvoit pénétrer. Pour se débarrasser de cet obstacle, qu'il n'éprouvoit qu'avec impatience, il proposa plusieurs fois à Tayo de lui vendre son terrain ; mais celui-ci ne pouvant se résoudre à se défaire d'un objet qui fournissoit à son travail, & par-là à sa subsistance, le refusa constamment.

Onotama, indigné de la résistance qu'un vil artisan opposoit aux désirs d'un homme de sa fortune & de son rang, éclata en menaces. Un accident arrivé à son chien favori, qui se blessa à la patte en poursuivant une piece de gibier dans ces roseaux, l'irrita à un tel point qu'il résolut de les exécuter. Il saisit l'occasion d'un grand vent qui souffloit, & fit mettre le feu aux roseaux qui furent entiérement réduits en cendres.

Digitized by Google

Tayo ruiné par ce déſaſtre, ſe plaignit en termes très-vifs & plus conformes au ſentiment de l'injure qu'il avoit reçue, qu'au reſpect dû au rang de l'offenſeur. Cette imprudence lui fut encore funeſte, & lui attira de nouveaux outrages & des coups, dont Onotama le fit accabler par ſes gens.

Tayo battu & réduit à la mendicité, n'avoit qu'une reſſource pour ſe venger de ſon oppreſſeur, & en obtenir une réparation. Il ſe rendit à la capitale, portant dans ſes yeux toutes les marques du déſeſpoir, & ſur ſon corps celles des plus mauvais traitemens. Il ſe jèta aux pieds du Souverain, lui montra ſes meurtriſſures, & implora ſa protection & ſa juſtice. Le Roi, acceſſible au dernier comme au premier de ſes Sujets, l'accueillit avec bonté, le plaignit & fit venir Onotama, qui, non moins étonné du meſſage qu'indigné du motif, déclara

Digitized by Google

avec fierté qu'il n'avoit fait à Tayo que le traitement que méritoit un vil ouvrier qui avoit oublié le respect qu'il devoit à un homme comme lui.

Un homme comme vous, lui répondit le Roi ! Eh ! dites-moi, quelle différence y avoit-il entre cet artisan dont vous parlez avec tant de mépris, & l'aïeul de votre grand-pere, lorsqu'en récompense d'une marque éclatante de courage & de fidélité qu'il donna en défendant la vie de son maître, on le tira de la fonction servile de couper du bois pour le Palais de mes ancêtres ? Il dut à ses vertus les distinctions dont on l'honora. Quoique le premier noble de son sang, il le fut plus que vous ; il le fut par l'ame, & non par la naissance ; son mérite, & non le hasard, fit son titre ; il fut le premier de vos aïeux, & vous n'en rappelez que le nom. Je vois avec regret, continua le Monarque, un

Digitized by Google

homme comme vous ignorer que la véritable noblesse n'enrichit celui qui en est décoré, & ne le dispense du travail des mains, que pour qu'il puisse se livrer tout entier à une occupation digne de lui : celle d'employer son cœur, sa tête & son bras à la protection de ses inférieurs, & non à leur oppression.

Ce discours, loin de faire rentrer en lui-même Onotama, ne fit que révolter son orgueil. — De pareils principes sont-ils faits pour se trouver dans la bouche d'un Roi ? Ne feroit-ce pas donner trop d'importance au peuple que de supposer envers lui des devoirs de la part de ceux qu'il doit servir & respecter ? Le lot de l'insecte obscur est de ramper & de s'anéantir devant l'aigle, dont il doit craindre de blesser l'œil en se montrant à sa vue.

Il est inutile, dit le Roi avec le sou-

Digitized by Google

rire du dédain, de raisonner avec l'insensé incapable de réflexion. L'homme égaré par l'orgueil doit trouver son châtiment & une leçon dans cet orgueil même. Yanhamo, ajouta-t-il en se tournant vers le Général de ses Galeres, prenez l'offenseur & l'offensé; conduisez-les dans une des Isles les plus éloignées de celles-ci; choisissez la plus barbare; exposez-les nus sur le rivage pendant la nuit, & abandonnez-les à leur fortune.

L'ordre fut exécuté sur le champ. Onotama & Tayo furent saisis l'un & l'autre, conduits à travers les mers dans une Isle sauvage, dépouillés, débarqués & laissés sur un rivage solitaire.

Le lieu où on les mit à terre étoit couvert de joncs & de roseaux, dans l'épaisseur desquels le grand seigneur se proposa de se cacher pour se dérober à son compagnon, qu'il accu-

Digitized by Google

soit d'être l'auteur de son infortune ; dont la bassesse, dans l'état d'humiliation où il se trouvoit lui-même, excitoit toujours ses dédains ; & avec lequel il auroit été honteux d'être rencontré. Il exécuta ce projet, & s'enfonça dans les roseaux, résolu de n'en sortir que lorsque Tayo se seroit éloigné. Mais celui-ci, sans songer à son compagnon, ramassa des roseaux & en fit une haie derriere laquelle il se mit à l'abri d'un vent du nord qui souffloit, & s'endormit tranquillement en attendant le jour. Son sommeil duroit encore, lorsque Onotama sortit de sa retraite, dans laquelle il rentra sur le champ pour se cacher de nouveau à l'Artisan qu'il gémit de retrouver si près de lui.

Les flambeaux allumés sur la galere qui les avoit débarqués pendant la nuit, avoient été apperçus dans l'éloignement par les habitans de l'Isle.

Digitized by Google

Ignorant d'où venoient ces feux, & craignant une invaſion, ils avoient paſſé cette nuit à ſe raſſembler & à s'armer; & lorſque le jour fut venu, ils prirent le chemin du rivage pour faire la recherche & la découverte des objets qui les avoient effrayés. Ils étoient en grand nombre, armés de maſſues, d'arcs, de fleches & de frondes. Ils pouſſoient des cris menaçans qui porterent la terreur dans l'ame d'Onotama. Il leva ſa tête du milieu de ſes roſeaux, & la cacha incontinent à l'aſpect de cette troupe qu'il jugea barbare & ſans quartier. Il ſentit que la nobleſſe de ſon ſang le défendroit mal contre eux, & qu'ils ne reconnoîtroient pas ſa ſupériorité. Nu, à demi-mort du froid rigoureux de la nuit, qu'il n'avoit jamais éprouvé; tremblant de l'approche des Sauvages dont il ne ſavoit comment calmer ou détourner la férocité; plus

Digitized by Google

timide dans son asile où il étoit isolé, il en sortit pour se rapprocher de Tayo ; &, avec un effroi plus facile à imaginer qu'à décrire, il se plaça derriere lui, abandonnant volontiers le poste d'honneur à celui qu'un moment auparavant il regardoit comme le dernier degré de l'opprobre d'avoir pour compagnon.

Tayo, que la pauvreté de sa condition avoit accoutumé depuis longtemps à se passer de vêtemens, & à qui une suite de besoins & de maux physiques & moraux avoit rendu la vie pénible, ne voyant pas la mort sous un aspect si redoutable, puisqu'elle devoit être le terme de ses peines, conserva son sang froid, sa force & sa fermeté. Se souvenant qu'il savoit un art absolument ignoré de ces Sauvages, il se flatta qu'il pourroit servir à lui concilier leur amitié, & qu'il réussiroit peut-être à se pré-

Digitized by Google

ſerver de leur fureur, en leur faiſant voir qu'il pouvoit leur être utile. Dans cette confiance, il continua d'agir avec ſa froideur & ſa liberté ordinaires; il arracha une braſſée de roſeaux, & s'aſſéyant à terre, ſans laiſſer paroître la moindre émotion, il leur fit ſigne qu'il alloit leur montrer quelque choſe qui méritoit leur attention, & il ſe mit à l'ouvrage en ſouriant, & en y joignant les geſtes d'un homme qui leur préparoit un préſent digne d'eux. Les Sauvages l'entendirent, & s'arrêtèrent les yeux fixés ſur lui, dans l'attente de quelque choſe d'important & de rare.

Le Vannier qui travailloit avec empreſſement, eut bientôt fini un ouvrage de ſon métier; c'étoit une eſpece de couronne de roſeaux treſſés avec art. Se levant auſſi-tôt & s'approchant des Sauvages d'un air reſpectueux & libre en même-temps, il la

Digitized by Google

posa sur la tête de celui qu'il jugea le principal de la troupe. Cette parure fit tant de plaisir à celui qui en étoit décoré & aux autres qui la virent, que se prenant tous par la main, ils se mirent à danser autour de l'auteur de cette invention nouvelle, estimée en raison de sa nouveauté.

Tous les Sauvages ne manquerent pas de désirer d'être aussi braves que leur Chef, & ils témoignerent leur envie d'une maniere si claire & si pressante, que Tayo se remit au travail au grand contentement de la troupe, pénétrée d'admiration pour son adresse, & enchantée de la possession prochaine d'un ornement si nouveau.

En se pressant autour de l'étranger, dont l'industrie excitoit leur vénération, & en lui allant chercher les roseaux nécessaires pour hâter sa besogne, leurs yeux se porterent par hasard sur son illustre compagnon,

Digitized by Google

qui, jusque-là n'avoit pas attiré leur attention. Etonnés d'abord de le voir oisif & les bras croisés, tandis que l'autre s'occupoit avec tant d'application & d'empressement pour leur service, ils finirent par le trouver mauvais, & le regardant d'un œil irrité, ils leverent leurs massues pour en faire justice, résolus de le punir de sa négligence ou de son mépris, ou de le forcer à travailler.

Tayo, quoique attentif à son ouvrage, apperçut cependant leur mouvement. La pitié étouffa dans son cœur le souvenir de ses injures. Il se leva & courut au secours de son oppresseur ; il se mit entre lui & les Sauvages, leur faisant entendre par signes que ce n'étoit pas sa faute s'il ne travailloit point, puisqu'il ignoroit son art. Cet avis n'adoucit point les insulaires, peu disposés à des égards pour un être qu'ils jugeoient leur être

Digitized by Google

inutile, lorſque le Vannier ajouta qu'il pouvoit être employé à cueillir les roſeaux dont il avoit beſoin & à les lui apprêter, pour ne pas interrompre ſa beſogne, qui en iroit plus vîte.

Cette derniere ouverture eut l'effet qu'il en attendoit. Ils conſentirent volontiers à le charger d'une peine qu'ils avoient priſe, & dont leur goût pour l'oiſiveté leur fit trouver agréable de ſe diſpenſer, pour ne pas perdre de vue l'habile ouvrier dont les mains travailloient pour eux. Ils forcerent le Gentilhomme à ſervir l'Artiſan; ils le conſidérerent dès cet inſtant comme un homme fort inférieur à leur bienfaiteur, & ils le traiterent en conſéquence.

Les hommes, les femmes, les enfans de tous les cantons de l'Iſle vinrent en foule pour ſe procurer une parure dont aucun inſulaire ne vouloit plus ſe paſſer. Ils employerent Ono-

Digitized by Google

tama à couper des arbres, des roſeaux, & à ramaſſer de la terre & du gazon, dont ils ſe ſervirent pour bâtir une jolie hutte à Tayo; ils lui apportoient journellement toutes ſortes de proviſions, avec l'attention de n'en jamais offrir la plus petite partie à celui qu'ils jugeoient digne d'être tout au plus ſon valet, avant que le maître n'eût choiſi ſa portion.

Onotama, pendant quelque temps, ne fit que gémir de la diſtinction qu'on faiſoit entre le Vannier & lui. Son orgueil humilié lui inſpiroit ſouvent l'envie de réſiſter aux Sauvages; la vue de leurs maſſues, prêtes à tomber ſur ſes épaules, lui impoſoit la néceſſité de l'obéiſſance. Il ne put que céder & ſe déſeſpérer.

Trois mois écoulés dans cette triſte ſituation, firent prendre un nouveau tour à ſes réflexions; les larmes que lui arrachoit ſon état actuel ſe tari-

Digitized by Google

rent ; le ſentiment de ſes injuſtices s'éveilla, & lui en fit verſer de nouvelles. J'ai mérité le châtiment que je ſubis, dit-il un jour à Tayo. J'ai été coupable ; mais je ne l'ai été que pour avoir manqué de jugement. Né dans un rang que donne le haſard, élevé au ſein des richeſſes & dans la vanité qu'elles inſpirent, j'ai dédaigné tout homme qui n'avoit pas mes avantages, que j'ai trop appréciés, & qui n'étant qu'accidentels, pouvoient m'être ravis. Les diſtinctions de la fortune & des conventions ſont bien au-deſſous de celles que l'on ne doit qu'à ſoi-même & à la nature. Les ſeules choſes utiles ſont véritablement honorables.

J'ai honte de moi-même quand je ſonge à ma méchanceté & à votre humanité. Mais ſi les dieux me rappellent jamais à la poſſeſſion de mon rang & de mes richeſſes, je n'en jouirai point

Digitized by Google

ſans les partager avec vous. C'eſt de cette maniere ſeule que je puis, & que je dois effacer le ſouvenir de mon arrogance, qui eſt trop juſtement punie.

Onotama tint parole, quand le Roi de Salomon envoya peu de temps après ſur ce rivage le même Capitaine qui l'y avoit débarqué. Il apportoit des préſens pour les Sauvages, & l'ordre de ramener les deux exilés.

Depuis ce temps, l'uſage dans l'Iſle de Salomon eſt de dégrader tout Gentilhomme qui ne peut donner d'autre raiſon pour juſtifier ſon inſolence & ſon oiſiveté, ſinon qu'il eſt né pour ne rien faire ; & le mot de forme qu'on emploie dans la Sentence qui le condamne ainſi, eſt : *Qu'il prenne une leçon du Vannier.*

Digitized by Google

L'AMOUR VOYAGEUR,

CONTE ALLÉGORIQUE.

ENCORE une allégorie !... Pourquoi non ? Eſt-ce ma faute, ſi, intempérant dans tous nos plaiſirs, nous tombons ſi-tôt dans la ſatiété ? Ce voile ingénieux me paroît très-propre à envelopper quelques vérités utiles. Je commence. Je rapproche aſſez volontiers le temps paſſé, le temps préſent & les ſiecles mythologiques : d'un ſaut me voilà dans la Cour de Louis XIV ; & d'un autre ſaut à un ſouper d'une petite maîtreſſe d'hier. Qu'importe ! la moralité n'en ſera pas moins claire, ni le trait moins expreſſif.

L'Amour avoit offenſé Vénus ; car il offenſe quelquefois la beauté. Plus jeune, bien plus pudibond qu'il ne l'eſt aujourd'hui, il craignit le courroux de

Digitized by Google

ſa mere. Heureuſement pour lui, il avoit deux ailes. Son premier vol lui ſervit à fuir la beauté courroucée. Voici ce qu'il chantoit en prenant ſon eſſor, & c'étoit une leçon pour les belles à venir.

L'amour n'aime point les querelles;
Aux moindres cris il prend l'eſſor:
C'eſt pour les fuir qu'il a des ailes,
Vénus, gronderez-vous encor?
Voulez-vous qu'il ſuive vos traces?
N'ayez point ces yeux de courroux;
Imitez la douceur des Graces,
Et ce Dieu tombe à vos genoux.

Il mit pied à terre dans un hameau. Oh, oh, dit-il, du chaume! tant mieux. Les Romains ne furent jamais ſi vertueux que quand leurs maiſons étoient de bois. Les ſoupers fins d'Aticus préſageoient déjà la défaite de Pharſale & l'aviliſſement du Sénat. (Il étoit philoſophe cet Amour-là.)

Digitized by Google

Il heurta du bout de son arc à la porte d'une cabane : je me trompe ; il posa le doigt sur un loquet ; la porte s'ouvrit. Une douzaine de jeunes Payſans & autant de Pâtres aux cheveux dorés, aux joues pommelées & rouges, étoient raſſemblés autour d'un foyer. Le feu ne petilloit point. Ils avoient froid. Attendez, leur dit l'Amour : il jette auſſi-tôt quelques fleches dans l'âtre. La flamme qui en jaillit, pénetre bientôt. Le Pâtre réchauffé ouvre deux grands yeux clairs, préſente, ſans ſavoir pourquoi, ſa main à la Bergere, qui la preſſe ſans le vouloir. L'Amour prie *l'Ancien* de fermer ſon gros livre, & débite ſon art d'aimer, non pas le nôtre, mais celui qu'on mettoit en pratique au ſiecle d'or de l'amour. La nuit parut bien longue aux Paſtoureaux qui avoient entendu le Dieu. Les Paſtoureaux rêverent auſſi toute la nuit. C'eſt depuis ce temps-là qu'on a connu les rêves d'amour, mais

mais nous y avons ajouté des rêves d'intérêt, des rêves d'ambition, enfin mille rêves. Dès le point du jour, des chanſons firent retentir les échos, l'air fut frappé le ſoir des ſons du flageolet & de la corne muſe. Pendant le jour, un vent du midi ſembla ne s'élever que pour porter au gai Berger les ardens ſoupirs de la Bergere. Aſſiſe ſur le bord d'un petit ruiſſeau, ſuivant de l'œil deux blanches geniſſes, elle filoit & ne cueilloit plus la violette & le thym. Son cœur lui diſoit tout bas: *Une main* plus chérie doit cueillir déſormais les fleurs dont je parerai mon ſein. Le Berger, pour étancher la ſoif d'Annette, ne courut plus remplir ſon chapeau de l'eau d'une fontaine. Il preſſa les mamelles de ſa brebis, & vint lui préſenter une liqueur blanche & ſucrée, dans une taſſe d'argent. C'eſt pour Louiſe que Colin, pendant la nuit, préparoit dans une panetiere

Digitized by Google

d'oſier la creme & le fromage. Que d'inventions nous devons à l'Amour! Il devoit reſter plus long-temps au village. Il y faiſoit des amans inventifs & heureux. Il voulut venir à la Ville, il eut tort.

Il prit le chemin de la Cour. Un Monarque couvert de gloire, ami des plaiſirs & des femmes, faiſoit tourner toutes les têtes : il ſembloit fier de recevoir les Ambaſſadeurs de Siam & de Perſe dans une ſuperbe galerie qu'il avoit élevée par un pouvoir magique & que tous les arts avoient embellie. L'Amour vit le ſalon d'Hercule, celui de la Guerre, de la Victoire : J'aurai ſans doute le mien, dit-il, car je ſuis un dieu comme un autre. En attendant le lever du Roi, il fut à l'audience du grand Louvois ; (car, par flatterie ſans doute, tout étoit grand ſous Louis XIV) : il y entendit former bien des vœux à l'Ambition, pas un à

Digitized by Google

l'Amour. Cependant, au nombre des solliciteuses, il vit quantité de minois qui avoient des projets sur le Ministre & sur le premier Commis. L'audience du grand Colbert étoit moins brillante. Plutus, ce dieu écourté & massif, en perruque carrée, canne à bec-à-corbin, habit de velours cramoisi à large broderie, longues manchettes, diamant au doigt, tapoit du pied en parlant au Ministre, & les derniers mots étoient: *Impôt, impôt!* Le Ministre, qui étoit forcé de vendre les gouvernemens, les armoiries, les lanternes, pour fournir aux besoins de l'Etat, répondit: *Argent, argent!* Ce langage étoit étranger à l'amour. L'heure du lever sonne; il se rendit dans l'appartement du Roi: Qu'il est aimable, dit le dieu en le voyant. Le Monarque sourioit avec bonté aux Dames qui se présentoient: Qu'il est galant, pour un Roi! Ah! sans doute,

Digitized by Google

l'Amour n'eſt pas loin ! Ce dieu attendoit la venue d'une jolie femme pour être en pays de connoiſſance. Les belles ne manquerent point ; mais le Monarque n'aimoit pas, ou n'étoit pas aimé ; & cela, parce qu'il étoit Roi. Où eſt donc l'Amour, s'écria le dieu ? — Il vient de partir en verſant des larmes, lui répondit-on : la fiere *Monteſpan* a chaſſé la tendre *la Valiere :* un cilice, une haire, un cloître, c'eſt-là ſon partage ; là, gémiſſante, abandonnée, elle ſoupire encore pour un ingrat couronné. Je volai à ſon couvent, dit l'Amour, & je la ſuivis juſqu'au pied des autels où elle prononça les vœux... Vœux terribles ! Eh ! qui l'a remplacée ? Conſole-toi, tendre Ducheſſe de Vaujour, la vieille Maintenon va bientôt te venger ! *Fontange*, moins ambitieuſe, auſſi peu ſenſible que *Monteſpan*, mais plus avare, mérita, dit l'Amour, toute ma colere. Juſques-à elle on avoit

toujours reconnu les amans au bandeau qu'ils portoient sur les yeux. *Fontange* coupa le sien en bandes légeres ; ce ne fut plus qu'un ruban dont elle orna sa coiffure, & à qui elle a donné son nom. Les femmes ont suivi cet exemple, elles ont été punies : *plus de bandeau, plus d'amour.*

Le dieu vint à la Ville, & frappé du frontispice imposant & du nom plus imposant encore, qui étoit gravé en lettres d'or sur la porte d'un hôtel, il s'arrêta & s'introduisit chez Artémise. *Artémise* étoit belle, elle l'étoit impunément ; l'encens qu'on brûloit autour d'elle ne lui portoit point à la tête : belle & insensible, c'étoit un crime de lese-nature. Je me glissai dans son cœur pour éclaircir ce mystere, dit l'Amour. Je fus étonné de voir que j'avois été prévenu : tout étoit si bien disposé, qu'une légere étincelle y causa un embrasement. Des adora-

Digitized by Google

teurs sans nombre se présenterent; mais ils étoient respectueux: Les femmes de qualité, disoient-ils, font les avances; il n'est pas besoin de demander comme à des roturieres. J'infirmai cette vieille maxime, & j'établis cette égalité si nécessaire en aimant; c'est depuis ce temps-là que le Prince devient Berger dès qu'il aime, & la Bergere une Princesse. Mais Artémise, plus avide de réputation que de bonheur, mit à sa porte un grand Suisse, pour repousser les importuns & l'Amour; mais ce Suisse... Ici l'Amour s'arrête, & ajoute: Je pris la fuite en la menaçant de dévoiler sa honte, &, pour prévenir désormais une semblable confusion, je frappai de stupidité toute cette classe de la postérité Helvétique.

Aminte, continue l'Amour, ralentit ma course. Qui jamais connut mieux qu'elle cet art charmant dont on n'avoit pas besoin au siecle d'or, & qui fait

Digitized by Google

valoir les plus petites choses ! Laide à son lever, Aminte étoit jolie après deux heures de toilette, & très-aimable quand elle avoit lu ses brochures, parcouru les papiers publics, causé avec son Médecin, qui au lieu de disserter sur le pronostic ou diagnostic, lui récitoit l'histoire secrete des boudoirs, les anecdotes des soupers, du lever, & la chronologie de toutes les santés délabrées. En peu de temps je lui fis une ample moisson de cœurs. J'imaginois qu'elle feroit un choix, & qu'un cœur, un seul cœur.... Elle les gardoit tous, & brûloit toujours d'en conquérir de nouveaux. Quelle femme ! Ce fut là que j'appris toutes ces perfidies qu'on met sur le compte de l'Amour : là, j'entendis tenir pour la premiere fois des propos.... Quels propos ! Aminte s'écrioit avec dignité : *Finissez, Messieurs, je me fâcherai.* On n'avoit pas l'air de l'entendre, & on

Digitized by Google

pouſſoit la témérité ſi loin; mais ſi loin... *Je me fâche*, diſoit-elle; & cependant elle ne ſe fâchoit jamais. Là je fus convaincu que de toutes les métamorphoſes de Jupiter, la pluie d'or paroiſſoit même plus ingénieuſe que celle du taureau. Je ne pus diſſimuler le mépris qu'Aminte m'inſpira. En partant, j'affichai ſur ſa porte un grand placard où on liſoit en gros caractere: *Point d'argent, point de femme.*

J'allois quitter la terre... Le haſard me conduiſit dans un jardin très-connu, dont un régent aimable a ouvert la porte aux Amours. Il étoit nuit: j'y vis des femmes, des femmes charmantes. On les couroit, on les environnoit. Serois-je ici à ma place, dis-je? & je me plaçai ſur la ceinture de la plus belle. On monta chez Théone. Sa maiſon étoit un temple dont les fondemens ſembloient poſer ſur des nuages. Je crus qu'un Amour complai-

Digitized by Google

sant avoit confié à l'architecte le plan de celui d'Amathonte. Des Nymphes en plumets, treſſes tombantes, robes légeres, avoient déjà pris place: je crus voir les Graces, mes ſœurs & une douzaine de Plaiſirs. On chantoit en chœur ces anciennes parolles de Lully.

Suivons l'Amour, c'eſt lui qui nous mene,
Tout doit ſentir ſon aimable ardeur;
Ce Dieu charmant fait moins de peine
Que l'embarras de garder notre cœur.

Ah! m'écriai-je, je reſpire. Voici l'aſile que je cherchois. J'animai tous les convives, & le chœur recommença, le plafond retentit du nom d'Amour. A ce nom une Pſyché, qui étoit peinte dans un tableau, parut treſſaillir. Déjà de tous les yeux jailliſſoient des étincelles auſſi brillantes que les rayons qui partoient de cent bougies allumées. Les Plaiſirs conduiſirent les Graces dans la ſalle épulatoire, où je les ſuivis.

Digitized by Google

J'y rencontrai Bacchus. Ce dieu jeune & volage y verſoit lui-même, à petits flots, une liqueur qu'il avoit apportée des Indes. Théone me préſenta ſa coupe : la coupe de Théone ! aurois-je pu refuſer ? Je bus.... Liqueur perfide ! Je tournai auſſi-tôt mes regards ſur les Plaiſirs convives ; ils étoient diſparus. Je ne vis plus que des traits livides, & à la place de Théone, une femme qui paroiſſoit avoir été belle, & que je reconnus pour la Débauche. Soudain, l'éclat de mes plumes ſe ternit, & mes ailes retomboient ſans force. Dans cet état, comment me préſenter à Vénus ? comment remonter aux Cieux ? J'étois sûr que l'innocente Volupté, ma ſœur, me repouſſeroit avec mépris. — Ici finit l'allégorie. On ſent que j'aurois pu faire entrer dans ce cadre ingénieux, bien d'autres tableaux. Rien ne m'empêche d'y revenir une autre fois.

Digitized by Google

L'HONNÊTE FAMILLE,

ANECDOTE.

Il est des personnes sans doute dont la foible sensibilité ne peut embrasser qu'un seul objet. Mais il en est aussi, (& cela console) à qui aucun sentiment n'est étranger; qui conservent à la fois une sincere amitié pour leurs compagnes ou leurs amis; un attachement vrai pour leur frere ou sœur; une vive tendresse pour leurs pere & mere, & un amour passionné pour leur amant ou leur maîtresse.

Telle est l'héroïne de cette Anecdote. Rose (c'est ainsi qu'on la nommoit) avoit toujours rempli les devoirs de la nature & de l'amitié. Son dix-septieme printemps arriva; on sent bien que l'Amour ne se fit pas longtemps attendre. Joinval ne put la voir

Digitized by Google

sans brûler pour elle, & Rose ne parla pas à Joinval sans ressentir ce trouble qui est l'avant-coureur de l'amour, si ce n'est pas l'amour même. Le jour où leurs cœurs s'expliquerent, ils n'avoient rien de nouveau à se confier; leurs yeux s'étoient déjà tout dit. La nature leur avoit donné à tous deux la beauté & un cœur sensible; leur naissance & leur fortune étoient à peu près les mêmes; aussi en jetant les yeux sur l'avenir, ils ne voyoient rien qui pût alarmer leur amour.

Tout paroissoit donc favorable aux désirs de Joinval. Le sort voulut lui faire trouver un obstacle dans le cœur même de Rose, dans ce cœur où il régnoit avec tant d'empire: encore étoit-il obligé de respecter le motif qui retardoit son bonheur; car Rose, comme on va voir, ne chagrinoit son amant que par la tendresse qu'elle avoit pour son pere. Ce pere, que j'appelai

lerai Firmin, étoit déjà d'un âge avancé; il étoit veuf, & n'avoit d'autre enfant que Roſe, dont les ſoins lui devenoient de jour en jour plus néceſſaires. Roſe, ſans rougir de ſon amour, n'oſoit l'avouer à ſon pere. Elle appréhendoit qu'un pareil aveu ne chagrinât la tendreſſe un peu ombrageuſe de ce bon vieillard; il pouvoit craindre en effet que le cœur de Roſe, en ſe partageant, ne ſe refroidît pour lui, & qu'elle ne prît, ſur les ſoins qu'elle lui donnoit, ceux qu'elle voudroit donner à ſon amant ou à ſon époux. Roſe n'oppoſoit pourtant pas un refus formel aux inſtances de Joinval; elle s'étoit même ſouvent décidée à rompre le ſilence; mais le courage lui manquoit au beſoin, & elle différoit ſans ceſſe. Enfin Joinval n'étoit pas même connu du pere de ſa maîtreſſe.

Si les tendres ſoins, les témoignages de l'amour le plus vrai, avoient pu

Digitized by Google

monnoie pour soulager un malheureux, & il eût payé cher le plaisir de se venger; il étoit avare, & cependant il étoit encore plus méchant qu'intéressé. Enfin, quand par-tout on plaignoit Firmin, quand tout le monde renonçoit à le poursuivre, Durmont seul parla de punir. On eut beau solliciter sa clémence, les prieres sembloient l'endurcir encore. Il donna l'ordre d'arrêter le pauvre Firmin, avec la volupté que goûte une ame sensible à secourir un infortuné. Il sembloit se dédommager de l'argent qu'il perdoit, par le mal qu'il alloit faire.

Tous ces coups avoient été portés si rapidement, que Joinval ignoroit tout encore, lorsqu'il vint trouver Rose le soir même dans la maison d'une amie, où ils avoient coutume de se voir. Cette amie étoit chargée de lui dire les choses les plus tendres & les plus tristes à la fois. On lui

Digitized by Google

rendit les témoignages de l'amour le plus fidelle, mais en le priant de ne plus chercher à voir Roſe, tant que les circonſtances ſeroient les mêmes : enfin on lui dit de compter ſur ſon cœur, comme elle comptoit ſur ſa diſcrétion.

Cette nouvelle frappa d'autant plus Joinval, qu'elle étoit inattendue ; & la douleur ne lui laiſſa qu'à peine la force de répondre quelques mots mal-articulés. En ſe retirant, il demanda la permiſſion d'écrire au moins quelques lettres, & l'amie lui promit de les rendre. Dès le lendemain il eut occaſion d'en profiter ; & voici ce qu'il écrivit à Roſe.

» Par votre douleur, ma chere amie, » jugez de mon accablement. Vous » ſouffrez, & je ne puis vous con- » ſoler ! Une lettre que je reçois à » l'inſtant même acheve de mettre le » comble à mes chagrins. Vous ſavez

Mais si dans les soins qu'elle rendoit à son pere, sa tendresse pour lui la rendoit infatigable, il n'en est pas moins vrai que ses forces n'étoient plus qu'un mouvement convulsif, & qu'elle ne pouvoit long-temps résister à une crise si violente. Elle commençoit elle-même à s'en appercevoir ; & ce qui l'effrayoit étoit bien moins la perte de sa santé que le malheur d'être inutile à son pere qu'elle voyoit sur le point de succomber à ses chagrins.

Malgré les soins & les secours que le malheureux Firmin recevoit de sa chere Rose, malgré les consolations que procuroit à celle-ci un amour innocent, c'étoit fait du pere & de la fille. Mais si l'innocence & la vertu sont trop souvent persécutées, elles trouvent aussi quelquefois de généreux défenseurs qui poussent le courage & le désintéressement jusqu'à l'héroïsme. Tel étoit le bonheur que le Ciel réser-

Digitized by Google

voit à Roſe & à ſon malheureux pere. Un jour qu'elle avoit été forcée de le laiſſer ſeul un moment dans ſa priſon, elle achevoit chez elle un ouvrage qu'elle avoit commencé pour lui, & ſe diſpoſoit à l'aller rejoindre. Tout-à-coup, ô ſurpriſe ! elle le voit, lui, ſon pere lui-même, entrer avec l'expreſſion du bonheur, & ſe jeter dans ſes bras en pleurant de joie. Roſe n'oſe croire à ce qu'elle voit ; elle craint d'être le jouet d'une illuſion douce, mais paſſagere. Quand ſon étonnement lui laiſſa la force de parler : Quoi, mon pere, c'eſt vous, s'écria-t-elle ! c'eſt vous que je revois, & vous êtes libre. Oui, répond le vieillard, c'eſt moi, & je ſuis libre enfin.

Roſe alors l'ayant fait aſſeoir, & en eſſuyant ſon front (car ce bon vieillard ſuoit, moins de ſa marche que de ſa foibleſſe) : » Repoſez-vous, lui » dit-elle, ô mon pere, & quand vos

» forces vous le permettront, daignez
» m'apprendre qui vous a rendu à
» mes larmes. Un homme, un ange,
» s'écrie le vieillard, vient de briſer
» mes fers. Et le croiras-tu, ma fille?
» c'eſt en prenant ma place. Il eſt
» reſté dans ma priſon... Un moment,
» Roſe : que ta délicateſſe ne me con-
» damne pas avant de m'avoir entendu.
» J'ai rejeté d'abord ſa propoſition;
» mais, je l'avouerai, je n'ai pu ni
» réſiſter à ſes prieres, ni réfuter les
» raiſons qu'il me donnoit. Toi-même,
» j'en ſuis sûr, il t'auroit vaincue par
» la chaleur & le ſentiment qu'il met-
» toit dans ſes diſcours. Il m'a dit
» d'abord, que ſa liberté lui étoit pour
» le moment inutile, à lui & à ſa
» famille; au lieu que la mienne pou-
» voit ſervir à rétablir ma fortune &
» ma réputation. Il a cherché enſuite
» à me toucher; il a pris mes mains,
» & les ſerrant avec tranſport: Non,

Digitized by Google

» m'a-t-il dit, vous ne concevez pas
» tout ce que je vous devrai, si vous
» vous rendez à mes prieres. Vous
» devenez par-là mon bienfaicteur.
» Je suis arrangé avec vos créanciers;
» le féroce Durmont a consenti à mes
» vœux; serez-vous plus inexorable
» que lui? Enfin, a-t-il ajouté, ni Rose,
» ni vous ne pouvez résister plus long-
» temps à cette captivité; & vous
» ne pouvez refuser d'en sortir sans
» abandonner le soin de votre vie &
» de votre honneur qui doit être ré-
» paré, & sans assassiner une fille qui
» vous adore.

» Ah! chere Rose, ces derniers
» mots m'ont fait frémir, & je n'ai pu
» combattre plus long-temps sa géné-
» rosité. D'ailleurs il m'a dit qu'il
» savoit que jamais par aucun autre
» moyen je ne recouvrerois ma liberté,
» & qu'il étoit sûr, lui, d'en être
» quitte pour quelques jours de déten-

Digitized by Google

» tion. — Ah ! mon pere, s'écria » Rose, souffrez que j'aille me jeter » aux pieds de cet homme si bienfai- » sant. Non, ma fille, interrompit » Firmin. Il m'a demandé le secret, » auquel, il a, m'a-t-il dit, intéressé » le geolier même ; & j'ai promis que » nous n'irions le voir que lorsqu'il » nous appelleroit. Peut-être le cruel » Durmont n'a-t-il consenti à ma li- » berté que sous la condition du secret ; » peut-être a-t-il voulu faire passer » pour un acte de bienfaisance envers » moi, ce qui n'est qu'un vil calcul » de son avarice, puisqu'il n'a fait » qu'échanger un prisonnier que la » mort pouvoit lui enlever dans peu, » contre un homme dont l'âge & la » santé assurent mieux à tous égards » sa créance. Mais tu dois t'y atten- » dre, ajouta Firmin ; si la captivité de » ce galant homme se prolongeoit, je » le saurois, ma fille ; & pour lors

j'irois

» j'irois le tirer de la prison, & je n'en » sortirois plus qu'avec lui. «

Ces deux cœurs sensibles se livroient à leur joie, quoiqu'elle fût imparfaite par la détention de leur libérateur. Ce bon vieillard s'estima heureux ce jour-là de s'endormir dans son lit, sans qu'un affreux geolier, en agitant ses énormes clefs, vînt fermer sa porte à grand bruit. Rose, après avoir confié son pere au sommeil, crut pouvoir prendre sur son repos, pour écrire à son cher Joinval. Elle lui marquoit que son pere étoit libre, & lui communiquoit les détails de ce bienfait inespéré; elle lui apprenoit qu'à ce bonheur se joignoit l'espérance de voir rétablir leurs affaires; & après les assurances de l'amour le plus tendre, elle terminoit sa lettre par l'inviter à accélérer son retour.

La situation de Rose étoit bien changée; il lui étoit permis de respirer après tant de fatigues: & cependant tel est

le cœur humain, tel eſt ſur-tout le caractere de l'amour; elle ſe plaignit amérement de ſon ſort, parce que la réponſe de Joinval arriva deux jours plus tard qu'elle n'étoit attendue : mais la lettre étoit fort tendre, fort amoureuſe; elle annonçoit un prompt retour, & tout fut oublié. Roſe crut même devoir enfin récompenſer la fidélité de ſon amant, & elle réſolut de déclarer tout à ſon pere. En effet, quelques jours après, comme le vieillard rentroit chez lui après une abſence de quelques heures, elle ouvrit la bouche pour lui parler de ſon amour, lorſqu'elle s'apperçut qu'il avoit quelque nouvelle à lui communiquer. Elle ne ſe trompoit point. Le bon Firmin la faiſant aſſeoir à côté de lui, lui dit: » Ma fille, j'ai une grande nouvelle à » t'apprendre. Je viens de chez mon » libérateur, qui m'avoit fait appeler. » J'ai voulu lui parler de notre recon- » noiſſance. Hé bien, m'a-t-il dit, ſi

» vous croyez m'en devoir, vous pou-
» vez me la témoigner d'une maniere
» à m'en imposer une éternelle à moi-
» même. Alors il a demandé le prix
» de ses bienfaits, prix qu'il appeloit
» un nouveau bienfait de ma part. Il
» a demandé avec crainte, avec mo-
» destie; mais il a demandé beau-
» coup, oh! beaucoup, ma chere
» Rose! il te connoît, il t'a vue plu-
» sieurs fois... il m'a demandé ta
» main. Me pardonneras-tu, conti-
» nua-t-il en la prenant & la serrant
» dans ses bras, me pardonneras-tu
» de la lui avoir accordée? J'aurois
» voulu te consulter, mais tu n'étois
» pas là. Je ne pouvois refuser sans
» ingratitude. Tu la hais comme moi,
» l'ingratitude; j'ai promis «. Quel
coup de foudre pour le tendre cœur
de Rose! au moment où elle va par-
ler de son amant, il se présente un
rival, & ce rival est le libérateur de

ſon pere ! Elle n'y réſiſta point ; elle tomba dans les bras du vieillard, muette & ſans connoiſſance. Le pere ſe douta bien qu'il s'étoit engagé contre le vœu de ſa fille, & une explication l'en auroit bientôt convaincu, ſi une viſite qui ſurvint n'eût rompu la converſation. On donna des ſecours à Roſe, qui reprit ſes eſprits, & ſe retira dans ſa chambre.

Le ſoir, Firmin, pénétré de douleur, ſe fit informer de la ſanté de ſa fille ; mais il évita de la voir, pour ne pas la forcer ſi vîte à un éclairciſſement. Quelle ſoirée venoit de paſſer Roſe ! quelle nuit elle alloit paſſer encore ! Le ſommeil ne put fermer ſa paupiere un ſeul inſtant ; & ſon cœur reſta en proie aux combats les plus douloureux. Tantôt elle appelle ſon amant, qui ne peut répondre à ſes ſoupirs ; tantôt elle ſonge au chagrin qu'elle va cauſer au plus tendre, au

plus chéri de tous les peres, ſi elle refuſe de lui obéir. Mais, s'écrie-t-elle un moment après, pourquoi ce nouvel amant, que je ne connois pas, veut-il que je ſois ſon épouſe, ſa victime? Qu'a-t-il fait pour me mériter? Ce qu'il a fait! il a ſauvé mon pere; je lui dois tout; il peut tout me demander. A ces mots, elle ſe croyoit prête à ſuivre ce qu'elle appeloit ſon devoir; elle renonçoit à Joinval. Renoncer à Joinval, s'écrioit-elle auſſitôt. Eh! qu'a-t-il fait pour être malheureux? de quel crime ai-je à le punir? Alors les larmes de Roſe couloient abondamment. Après cette lutte pénible entre la nature & l'amour, elle pouſſe un profond ſoupir, & s'écrie avec douleur: Ah! Roſe, ſans ton amour, tu ſerois une fille tendre, docile; tu ſerois le bonheur d'un pere. Et quel pere! Auſſi-tôt elle ſe repréſente ce ſenſible vieillard charmé

Digitized by Google

de pouvoir témoigner sa reconnoissance à son bienfaicteur; & se croyant tout-à-coup en butte au reproche d'ingratitude : Il ne me tyrannisera point, dit-elle, mais il en mourra de chagrin. Je ne peux donc prétendre au bonheur que par un parricide! C'en est fait, continue-t-elle en se relevant avec courage, il faut y renoncer. Mon amour étoit innocent; il devient coupable aujourd'hui.

A ces mots, Rose recueille toutes ses forces (elle en avoit besoin); elle écrit à son amant la lettre la plus tendre, lui annonce le sacrifice qu'elle va faire, l'exhorte à oublier son amour, sans oser lui promettre d'en faire autant. J'espérois vivre pour vous, lui disoit-elle; je vais mourir de chagrin d'avoir renoncé à vous. Cette lettre, dont presque toutes les lignes étoient effacées par ses larmes, fut envoyée bien vîte à la poste, & pour ne pas laisser refroidir cette effer-

Digitized by Google

vescence de courage, Rose va trouver son pere; & s'excusant du mieux qu'elle peut: Mon pere, lui dit-elle, pardonnez, si j'ai laissé voir hier ma répugnance pour le mariage. La raison a dissipé mon effroi & me rend à mon devoir; me voila prête à vous obéir. Ces mots remirent le calme dans l'ame du vieillard; il eut ensuite des inquiétudes sur le cœur de Rose. Ma fille, lui dit-il, si en m'obéissant, tu allois sacrifier ton bonheur au mien? Rose eut bien de la peine à répondre, Non, mon pere; mais enfin elle le dit; & ils s'acheminerent ensemble vers la prison; car le prétendu avoit demandé à voir Rose le même jour. Hélas! elle marchoit comme une victime qui s'avance vers le couteau mortel. La prison s'ouvre devant eux; Rose y entre avec son pere. Elle n'osoit lever les yeux. Tout-à-coup le prétendu tombe à ses pieds; elle ne

Digitized by Google

peut s'empêcher de le regarder. O ciel ! elle voit, elle reconnoît, qui ? Joinval, son amant lui-même. Elle pousse un cri, & ne peut proférer un seul mot. Elle est arrivée mourante de douleur, elle est prête à mourir de joie. Oui, c'est moi, s'écrie son amant; c'est Joinval qui ne cessera jamais de vous adorer un seul instant. Tenez, continua-t-il en se tournant vers Firmin, & lui remettant un papier signé par ses créanciers, voilà toutes vos affaires arrangées. Je n'ai parlé de bonheur pour moi, que parce que le vôtre est fait dès aujourd'hui. Tout est terminé, Firmin; nous sommes tous libres, si vous voulez, nous allons être tous heureux.

On soupçonne bien que les questions, les pourquoi, ne finirent point du côté du pere de la fille ; mais le lecteur y répondra de lui-même. Laissons ces cœurs honnêtes & sensibles, jouir d'une si douce surprise, & savourer un bonheur qu'ils ont si bien mérité.

Digitized by Google

L'HONNÊTE VENGEANCE,

CONTE IMITÉ DE L'ITALIEN.

DANS la ville de Milan, vivoient autrefois deux jeunes gens de famille, Ubaldi & Lélio, unis par la plus intime amitié. Ils avoit étudié enſemble au même College. Cette confraternité-là forme toujours une liaiſon d'amitié, ou tout au moins une habitude qui y reſſemble. Depuis le College, Ubaldi & Lélio ne s'étoient point quittés, & l'on devine bien que chacun des deux étoit devenu amoureux. Lélio aimoit une jeune perſonne qui pouvoit s'égaler à lui pour la naiſſance & pour la fortune ; mais des raiſons particulieres à ſa famille, s'oppoſoient à ce mariage, & les deux amans étoient forcés de s'aimer & de ſe voir en cachette.

Ubaldi aimoit un peu moins ſérieu-

sement. Le hasard avoit fait tomber son choix sur une personne à qui la nature avoit tout prodigué, & à qui la fortune n'avoit rien accordé. Elle étoit fort jolie, mais sans bien & sans naissance. C'étoit ce qu'on appelle une grisette. Les parens d'Ubaldi n'auroient pas consenti à cette union, & il est douteux que lui-même eût cherché à l'obtenir. Son amour ressembloit assez à ce qu'on nomme une fantaisie; du moins est-il vrai qu'il n'avoit pas interrogé son cœur là-dessus. Avant de savoir s'il auroit le courage d'épouser sa maîtresse, il l'aimoit toujours en attendant; mais il étoit obligé, comme Lélio, de mener secrétement son intrigue, à cause des parens de la jolie personne, qui auroient pu l'embarrasser en l'interrogeant sur ses intentions.

Nos deux amis n'avoient pas tardé à se confier leurs aventures amou-

Digitized by Google

reuſes. Leur liaiſon eût été moins intime, que leur confiance eût peut-être toujours été la même ; car aſſez ſouvent, tel qui fait un pareil aveu, ſe donne pour un ami confiant, tandis qu'il n'eſt qu'un amant indiſcret.

Une affaire indiſpenſable obligea Lélio de s'abſenter pendant quelque temps. Ce n'eſt pas avec un œil ſec qu'il en porta la triſte nouvelle à Orette ; c'étoit le nom de ſa maîtreſſe. Il la conſola de ſon mieux, quoiqu'il eût bien autant beſoin d'être conſolé lui-même. Enfin, en l'embraſſant pour lui dire adieu, il lui annonça que ſon ami Ubaldi viendroit ſecrétement lui rendre ſes lettres, & ſe chargeroit de celles qu'elle voudroit bien lui confier. Orette, qui ſavoit leur liaiſon, conſentit à tout, & lui promit bien de n'avoir que deux plaiſirs pendant ſon abſence : lire ſes lettres, & s'entretenir avec Ubaldi.

Digitized by Google

Lélio, en la quittant, courut chez ce dernier, & le pria de vouloir bien ſe charger de ſa correſpondance avec ſa chere Orette. Il lui dit qu'il avoit cru ne devoir confier qu'à lui les intérêts de ſon amour. Il la lui recommanda comme ce qu'il avoit de plus cher au monde. Il lui dit (car il étoit tendrement amoureux, & l'amour diſpoſe naturellement aux idées paſtorales,) qu'Orette étoit comme un agneau chéri qu'il mettoit ſous la houlette de l'amitié; qu'il l'en faiſoit le paſteur. De pareils paſteurs ſont quelquefois des loups. Mais n'anticipons point ſur les événemens. Ubaldi promit tout, & Lélio partit.

Ubaldi, demeuré ſeul, ſe conſoloit de ſon mieux avec ſa maîtreſſe de l'abſence de ſon ami, quand il reçut de lui une lettre pour Orette. Suivant les intentions de ſon ami, il ſe rendit ſecrétement chez elle, de la maniere

Digitized by Google

qui lui avoit été indiquée. Il ne put rendre la lettre à Orette ſans lui parler ; il ne put lui parler ſans la regarder : il vit qu'elle étoit jolie ; il trouva qu'elle avoit de l'eſprit ; il cauſa avec elle avec plaiſir, & ne la quitta qu'à regret. Deux jours après il revint chez elle pour prendre ſa réponſe. Leur entretien fut plus long, & Ubaldi trouva Orette plus aimable encore que la premiere fois. A force de parler d'amour pour ſon ami, il fut tenté d'en parler auſſi pour lui-même : il eut envie de remplacer tout-à-fait ſon ami ; c'étoit pouſſer l'amitié un peu trop loin. Peut-être qu'en cherchant à plaire à Orette, il n'avoit pas le projet de l'enlever à ſon ami, mais de la garder ſeulement juſqu'à ſon retour. Au fond, diſoit-il en lui-même, je n'aurai fait qu'entretenir Orette dans l'habitude d'aimer. C'eſt toujours travailler pour mon ami ; & ſi à ſon

Digitized by Google

retour je lui rends tout ce qu'il m'a confié, pourvu qu'il ne sache rien, je ne lui aurai fait aucun mal.

Avec ce beau raisonnement, il fit taire sa conscience, qui apparemment ne parloit pas bien haut. Il continua ses visites ; & tout en rendant des lettres, ou en venant chercher des réponses, il finit par une déclaration en forme. Par malheur elle fut fort mal reçue. Ubaldi, maître du secret d'Orette, croyoit l'avoir enchaînée, ou par la reconnoissance, ou par la crainte ; mais elle lui répondit avec une fierté si courageuse, qu'Ubaldi, qui n'avoit pas encore fini la phrase de sa déclaration, n'eut pas envie de la reprendre. Tout honteux d'avoir parlé, il la pria d'oublier ce qu'il avoit osé lui dire, & lui demanda le secret sur cette aventure, avec autant de chaleur qu'il en auroit mis à solliciter un tendre retour. Il la supplia de n'en rien écrire

Digitized by Google

à Lélio, en lui repréſentant qu'elle ne pouvoit lui en parler ſans les brouiller tous deux, & ſans les expoſer peut-être à un danger plus cruel encore. Orette ſe laiſſe déſarmer; ſoit qu'elle craignît en effet d'expoſer ſon amant, ſoit qu'une femme, en rejetant un aveu téméraire, ne puiſſe défendre ſon cœur d'un mouvement de reconnoiſſance, elle promit de ſe taire & d'oublier ce qu'elle avoit entendu; mais elle lui défendit de la revoir, s'il avoit la témérité de garder encore quelque prétention. Ubaldi proteſta que le reſpect avoit étouffé tous ſes déſirs; il tomba à ſes pieds; il la loua ſur ſa vertu, contre laquelle il peſtoit peut-être au fond du cœur; & quand il crut avoir expié ſes torts par l'expreſſion de ſon repentir, il prit congé d'Orette fort humblement. Il revint encore lui porter des lettres, mais il ſe renferma toujours dans les bornes du reſpect, voyant

Digitized by Google

bien qu'il lui ſeroit difficile d'en ſortir avec ſuccès.

Cependant Lélio revint à Milan; & Ubaldi l'ayant appris, courut vîte chez lui pour l'embraſſer. On juge bien que Lélio ne tarda pas à lui demander des nouvelles de ſa chere Orette. Son ami lui répondit qu'elle étoit toujours auſſi belle que tendre, & qu'elle n'avoit pas ceſſé un moment de le déſirer. Cependant, malgré la promeſſe d'Orette, il craignit qu'elle n'allât tout raconter, & il crut faire plus ſagement d'en parler le premier à Lélio. Il lui dit donc qu'ayant voulu éprouver le cœur de ſa maîtreſſe, il avoit riſqué une feinte déclaration: mais qu'il avoit reconnu avec plaiſir que le cœur d'Orette étoit un modele de fidélité & de tendreſſe, & que ſa vertu étoit égale à ſa beauté.

Cette confidence, malgré l'éloge dont elle étoit aſſaiſonnée, ne fut point

Digitized by Google

du goût de Lélio ; & quand il auroit eu la force de se taire, son visage eût révélé malgré lui ce qui se passoit dans son cœur. Quoiqu'on lui eût annoncé une heureuse issue, il ne put s'empêcher de trembler en écoutant ce récit. De pareils dangers sont effrayans, lors même qu'ils sont passés ; & un tel aveu est toujours suspect à un amant. Lélio dit à Ubaldi qu'il s'étoit donné beaucoup plus de soin que l'amitié ne lui en imposoit ; qu'il ne l'avoit point chargé d'éprouver sa maîtresse ; qu'il n'auroit jamais eu une curiosité aussi impertinente. Tu as échoué, continua-t-il, & tu m'en fais confidence ; & si tu avois réussi, serois-tu....? Ah ! mon ami, s'écrie Ubaldi en l'interrompant, peux-tu croire....? Je ne crois rien. Mais enfin, je ne vois pas quel avantage je pouvois retirer d'une pareille épreuve. Je ne doutois point de son cœur ; & tout le changement

Digitized by Google

que pouvoit opérer cette tentative, c'étoit de me le faire perdre tout-à-fait. Et en supposant que tu aurois eu la franchise de m'avertir de sa foiblesse, sans en profiter, le beau service que tu me rendois-là! Ce sont-là des aveux bien agréables pour un amant!

Plus Lélio songeoit à cette aventure, plus il étoit tenté de croire Ubaldi coupable; & il n'en douta plus, lorsqu'ayant revu sa maîtresse, il la força de lui tout avouer. Dès-lors il n'en parla plus à Ubaldi; mais il jura bien cordialement de s'en venger. Comme il en désiroit ardemment l'occasion, il ne tarda pas à la trouver.

On se souvient sans doute qu'Ubaldi avoit aussi une maîtresse. Mais plus léger dans ses amours, ou moins amoureux que Lélio, il avoit l'air de ne chercher qu'un amusement. Cependant Rosine (c'étoit le nom de la jeune personne), aussi honnête qu'elle

Digitized by Google

étoit jolie, méritoit autant l'estime que l'amour d'un galant homme. Le lecteur s'imagine sans doute que Lélio chercha à séduire Rosine, afin de se venger d'Ubaldi de la même maniere qu'il en avoit été offensé. Point du tout : rien n'est plus éloigné du projet de Lélio ; & l'on va voir, par la façon dont il voulut punir Ubaldi, qu'il cherchoit à faire un acte d'équité, tout en se donnant le plaisir de la vengeance.

Comme il ne parloit plus à Ubaldi de ce qui s'étoit passé, ce dernier étoit sans méfiance, & lui confioit comme auparavant ses secrets. Lélio savoit donc quand & comment son ami alloit voir sa belle Rosine. Or, un soir qu'il les savoit tous deux enfermés, il courut aussi-tôt chez les parens de la jeune fille, leur dit qu'elle étoit enfermée seule avec Ubaldi, & leur conseilla d'aller bien vîte les surprendre, &

Digitized by Google

d'obliger, s'il le falloit par la force, le jeune homme à réparer leur honneur. La famille ne perdit pas un moment. On courut vîte au rendez-vous, où l'on surprit en effet les deux amans. Les parens étoient venus armés, & ils présenterent à Ubaldi le choix de la mort ou du mariage. Quelque effrayant que parût le mariage aux yeux d'Ubaldi, mourir lui sembla pis encore. Il n'épargna pourtant rien pour éluder; car depuis peu de jours il étoit tout-à-fait décidé à ne pas épouser Rosine. Mais voyant qu'on ne vouloit pas entendre raison, il fut forcé de dire oui; & aussi-tôt un Notaire, qui étoit à la porte, entra pour prendre sa signature, qu'il donna quoiqu'en rechignant. Alors les parens qui vouloient le tuer, lui firent beaucoup de caresses; & il se retira tout confus & marié.

Il rencontra chemin faisant Lélio, qui lui demanda d'où il venoit. Ubaldi

Digitized by Google

lui raconta comme il venoit d'épouser malgré lui Rosine; & Lélio, de lui dire avec beaucoup de sang froid, Je le savois. Embrasse-moi, continua-t-il; c'est moi qui t'ai marié. Ubaldi demeuroit muet de surprise, quand Lélio, après lui avoir rendu compte en peu de mots de sa démarche, ajouta d'un ton affectueux : Eh quoi ! injuste ami, tu me prenois donc pour un cœur ingrat ? Après le service que tu m'as rendu auprès d'Orette, pensois-tu que je serois en reste avec toi auprès de Rosine ? Mais tu dois avouer que ma reconnoissance a été plus loin que le bienfait. Tu n'as fait que me tranquilliser sur le cœur de ma maîtresse; & moi je viens de t'assurer la possession de la tienne; car Rosine est à toi désormais, & l'on ne peut plus te la disputer.

Ubaldi ne répondit rien. Il garda sa femme, & renonça à se charger des maîtresses de ses amis.

Digitized by Google

je voyois la jeuneſſe de ma tendre épouſe, ſe flétrir dans la miſere ; & j'aurois ſuccombé, ſi ſon courage ne m'avoit ſoutenu, & n'eût ramené le calme dans mon ame, quand le déſeſpoir s'en étoit emparé. Elle réſolut enfin de ſe retirer chez ſa nourrice, en attendant que j'euſſe obtenu de l'emploi. Je différai tant que je pus une ſéparation auſſi cruelle ; mais enfin il fallut céder, & la meilleure des femmes me quitta pour ſe réfugier dans un miſérable hameau, où le ſort le plus doux qu'elle puiſſe eſpérer, c'eſt de vivre péniblement du travail de ſes mains. Depuis ce moment, je ſollicite ſans ſuccès ; & pour comble d'amertume, j'ai été forcé d'entendre le Lord *** me répondre que j'avois l'air de ne pas avoir tiré un grand parti de mon faux témoignage.

En achevant ces mots, Braddock ſe leva avec fureur. Son ami le conſola,

Digitized by Google

ſola, lui offrit ſa bourſe, & lui dit que ſans être, à la vérité, plus riche qu'auparavant, il avoit au moins de quoi le ſoutenir tant qu'il auroit beſoin de ſon ſecours.

Braddock alloit remercier le brave Graham d'une offre auſſi généreuſe, lorſqu'ils virent paſſer le Duc de Montague. Braddock le ſalua avec un reſpect marqué. Quel eſt ce ſeigneur, demanda Graham ? — Le Duc de Montague. — Probablement, reprit ſon ami, un de ces grands ſeigneurs du jour, qui vous protege.... — Non, on dit beaucoup de bien du Duc ; je fis autrefois ſa connoiſſance à Bath, dans un temps où ma ſituation étoit plus heureuſe, & je n'ai jamais recherché ſa protection, je doute même qu'il ait quelque crédit.

De ce moment, Braddock ne quittoit guere ſon ami ; il étoit certain que Graham ne pouvoit rien pour lui ;

mais c'étoit une douce consolation d'avoir retrouvé un ami que son sort intéressoit, & dans le sein duquel il pouvoit déposer ses peines.

Quatre jours après leur rencontre dans le parc, au moment où Braddock se disposoit à aller solliciter le Ministre, il apprit qu'un domestique du Duc de Montague demandoit à lui parler. Il fut plus surpris encore, lorsque ce domestique l'invita à dîner de la part du Duc. Il craignit d'abord que ce ne fut une mépriſe du domestique; mais celui-ci s'étant fort bien expliqué: Apparemment, dit Braddock en lui-même, le Duc n'est pas encore instruit de ma triste situation.

Le malheur & la pauvreté jettent une ame noble dans le découragement. Dans l'infortune, on sent une espece de répugnance à se présenter devant ceux qu'on a connus dans des temps heureux. Braddock éprouva ce

Digitized by Google

ſentiment, & refuſa l'invitation du Duc; mais le domeſtique revint ſur ſes pas, & lui dit que ſon maître avoit les choſes les plus importantes à lui communiquer, & qu'il le prioit de ne point ſe refuſer à ſes inſtances. Braddock ne put ſe défendre; & il ſe rendit chez le Duc.

Il étoit ſeul dans ſon cabinet. Mon cher ami, lui dit-il, en l'embraſſant, comment avez-vous pu prendre ſur vous de vous refuſer à ma premiere invitation? Renonceriez-vous à une liaiſon, dont le commencement m'a fait tant de plaiſir? Milord, lui répondit Braddock, je connois tout le prix de vos bontés; pardonnez à la timidité d'un homme que l'infortune & les chagrins ont banni de la ſociété. Je ſais vos malheurs, répliqua le Duc; il ne tiendra qu'à vous de les terminer; je peux vous faire donner une Compagnie. Mais, monſieur Braddock,

Digitized by Google

cela tient à une condition, ſans laquelle je ne puis rien : Il faut que vous acceptiez la main d'une femme jeune & jolie, qui, de plus, a une fortune aſſez honnête. Q'en dites-vous? — Cet infortuné avoit écouté le Duc avec une agitation qu'il cherchoit vainement à diſſimuler. Il étoit entré dans cette maiſon, avec le preſſentiment d'un événement heureux. On lui avoit peint le caractere du Duc avec des couleurs avantageuſes ; lui-même, autrefois, avoit cru reconnoître en lui un homme délicat & généreux. A cette indigne propoſition, il ſe ſentit le cœur déchiré : elle lui ôtoit la haute opinion qu'il avoit du Duc ; & le ſentiment de ſa fierté bleſſée ajoutoit encore à ſes chagrins. Je ſuis donc tombé dans un état aſſez vil, ſe diſoit-il à lui-même, pour que cet homme, qui me connoît depuis long-temps, me deſtine hardiment à le remplacer

dans le lit de quelque maîtresse délaissée, comme un malheureux que l'espérance de voir finir ses peines, doit décider à tout. Cependant, comme ses malheurs lui avoient appris à se posséder, même dans une situation humiliante, il répondit avec un sourire amer: Mylord, vos bonnes intentions pour moi ne sauroient avoir leur effet; je suis marié. — Marié! s'écria le Duc avec une surprise apparente. Mais vous ne l'étiez point, lorsque nous nous sommes vus à Bath, à présent même vous vivez seul. — En effet, je ne l'étois point, Mylord, lorsque nous nous sommes vus à Bath; & il est vrai que je vis seul ici: la situation où je suis, m'a forcé d'envoyer ma famille dans le comté d'Yorck. — Vous marié! répétoit le Duc en se promenant dans son appartement. Ma foi, c'est une circonstance malheureuse pour vous, & je doute

même, à préſent, que je puiſſe vous être utile. Mais avec quoi contez-vous donc ſoutenir votre famille ? Quoique Braddock ſe fût déjà fait mille fois cette queſtion à lui-même, il n'avoit jamais ſenti, comme dans ce moment, l'impoſſibilité de la réſoudre. Il ne fut plus le maître de garder le ſang-froid qu'il affectoit. Mylord, dit-il, puiſque vous convenez vous-même que vous ne pouvez point m'aider à réſoudre cette triſte queſtion, il ſeroit mieux, je crois, de n'en plus parler. Non, monſieur Braddock, répliqua le Duc avec l'air de ne point s'appercevoir qu'il fût piqué, traitons plutôt enſemble comme des amis. Je veux vous parler à cœur ouvert. J'avois bien entendu parler de votre mariage; mais j'en doutois, ou plutôt, je ne le regardois point comme un obſtacle à mon projet. Car, de quoi peut ſervir ce mariage à votre épouſe, puiſqu'il

faut que vous viviez séparés l'un de l'autre? Je ne doute nullement qu'elle ne consente à un divorce, moyennant une pension annuelle qu'on lui offrira: je me charge de l'arrangement. Par-là, vous devenez libre, & vous êtes à même d'accepter une proposition que je ne vous fais, puisqu'il faut l'avouer, que parce que vous plaisez singuliérement à la Dame dont il est question. Braddock ne put retenir son indignation: Mylord, répondit-il avec un ton & un regard qui marquoient tout son mépris; vous êtes bien heureux d'avoir choisi votre maison, pour m'outrager aussi cruellement. Par-tout ailleurs, rien au monde ne vous auroit soustrait à ma vengeance. Il alloit se retirer en disant ces mots; mais le Duc l'embrassa, & le retint malgré lui. Je n'ai point voulu vous offenser, lui dit-il; je ne pouvois pas imaginer que ma proposition dût vous courrou-

Digitized by Google

cer à ce point. Je vous en eſtime davantage ; & je vous aſſure que je ferai tout pour vous obtenir de l'emploi, quoique vous dérangiez le plan que j'avois formé. Mais j'attends de vous une petite complaiſance ; j'ai prié à dîner la Dame dont il s'agiſſoit : il faut bien que vous reſtiez avec nous, & que vous preniez un air plus ſerein. C'eſt préciſément-là, Mylord, ce que je ne ferai point, reprit Braddock ; je ne vous donnerai aucun eſpoir de venir à bout de votre indigne projet. — Vous vous emportez, mon ami, continua le Duc ; ſi vous voulez vous remettre, vous reconnoîtrez qu'une impoliteſſe ſeroit inutile pour me convaincre que vous penſez plus noblement que votre ſituation ne ſemble le permettre. — A ces mots, il ſonna un domeſtique, ordonna de ſervir, & l'entraîna preſque par force dans la ſalle à manger.

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

A peine étoit-il entré dans le ſallon, qu'il ſe trouva dans les bras d'une femme que ſon étonnement lui permit à peine de reconnoître. C'étoit ſon épouſe elle-même. Ses quatre enfans embraſſoient ſes genoux, & le ſalon retentiſſoit des noms d'époux & de pere. Pour achever le tableau de cette ſcene touchante, on voyoit Graham au milieu du ſalon qui jouiſſoit de ce ſpectacle délicieux avec toute la chaleur de l'amitié. Le ſentiment de la reconnoiſſance rappela Bradock à lui-même. Il s'arracha des bras de ſon épouſe, pour ſe jeter aux pieds du Duc de Montague. Qu'ai-je fait? homme généreux! s'écria-t-il; eſt-il poſſible que l'apparence m'ait trompé au point de me faire méconnoître le plus digne des mortels! Pourrez-vous jamais me pardonner tout ce que je vous ai dit dans mon emportement? Le Duc le ſerra dans ſes bras: N'en

Digitized by Google

parlons point, mon cher Braddock, lui dit-il; je vous estimerois moins, si vous eussiez reçu autrement un badinage que j'ai poussé plus loin que je n'aurois dû le faire. Je vous ai vu dans le Parc; j'ai écouté, sans en être soupçonné, ce que vous disiez de vos malheurs à votre ami. Je n'ai pu voir, sans le plus vif intérêt, qu'un brave Officier que j'avois connu pour tel, fût aussi mal récompensé de ses services. Je projetai aussi-tôt d'employer tout mon crédit pour vous obtenir de l'emploi; j'ai réussi: voici votre brevet. Vous êtes mandé pour vous rendre à Gibraltar: j'ai prévu que vous y meneriez certainement une épouse si chere; il étoit donc nécessaire que je la fisse venir à Londres. Vous êtes bien heureux de ne pas vouloir la changer pour une autre; elle a entendu notre conversation. J'avois parié cent livres sterling, que je ferois

Digitized by Google

faire une infidélité à M. Braddock. Je les ai perdues, il eſt juſte que je m'acquitte. En même-temps, il préſenta à Madame Braddock une lettre de change de cette valeur. Ces tendres époux, tenterent inutilement de prouver à leur bienfaicteur, qu'ils ſuccomboient déjà ſous le poids de la reconnoiſſance; ils furent obligés de l'accepter. Dans ce moment, Braddock s'apperçut que ſes enfans (trois petits garçons & une fille, que l'air de la campagne n'avoit fait qu'embellir) étoient tous habillés de neuf, & avec beaucoup de goût. Sachant combien cela étoit au-deſſus des moyens de ſon épouſe, il ne put retenir ſes larmes à cette nouvelle marque d'attention de ſon noble bienfaicteur. Quand on fut à table, Graham, qui ſe trouvoit au nombre des convives, dit à ſon ami que le Duc l'avoit inſtruit la veille de la ſurpriſe qu'il lui préparoit, & qu'il

Digitized by Google

l'avoit invité à venir prendre part à la joie que ce changement ſubit de fortune, cauſeroit à Braddock & à ſa famille. Auſſi leur reconnoiſſance étoit-elle ſi vive, que le Duc crut y devoir mettre des bornes. Ce que j'ai pu faire pour vous, dit-il à Braddock, eſt bien peu de choſe. J'en ſuis trop récompenſé, & vous avez le cœur trop ſenſible, pour ne pas voir que ce ſpectacle me rend plus heureux que vous-mêmes.

Digitized by Google

L'HOSTILITÉ GALANTE,

NOUVELLE.

MADAME de Mérival étoit veuve, & n'avoit encore que vingt ans. Elle avoit fait d'abord un de ces mariages que les Amans trouvent toujours déraisonnables, & que les parens appellent des mariages de raison. On lui avoit donné un mari, qui n'eut d'autre mérite que de se laisser mourir bientôt; & le veuvage lui avoit rendu sa gaieté naturelle. Enjouée avec esprit; vive jusqu'à l'étourderie; toujours irréprochable, mais souvent inconsidérée; donnant quelquefois, sans le vouloir, des espérances qu'elle n'avoit jamais envie de réaliser; ne bravant point les bienséances, mais les négligeant quelquefois sans y songer: telle étoit madame de Mérival. Elle vivoit chez

Digitized by Google

un oncle, M. de Rincour, dont le caractere étoit opposé au sien, & qui ne l'en aimoit pas moins.

M. de Rincour étoit l'homme du monde le plus formaliste. Les étourderies de sa niece le mettoient souvent en colere; & il lui faisoit quelquefois des sermons qui l'auroient fort ennuyée, si elle n'avoit eu l'art de les abréger; mais sitôt que le sermon commençoit, elle sautoit au cou de son oncle, & le faisoit taire en l'embrassant.

Un matin cependant M. de Rincour vint trouver sa niece, & lui dit: Ma niece, votre conduite est irréprochable, mais j'en réponds au public. Il est temps que vous changiez de caution, & qu'un mari prenne la place de votre oncle. Je ne veux pas forcer votre choix, mais j'exige que vous en fassiez un. Il vient ici plusieurs personnes qui aspirent à votre main, il faut

Digitized by Google

vous décider. Par exemple, ce M. Morbrock eſt un fort galant homme; je l'attends ce matin. Il demande à t'entretenir un moment: il faut l'écouter, ma niece. Je préſume qu'il a des propoſitions à te faire; il eſt fort riche, je ſerois charmé qu'il pût te convenir. Comme il achevoit de parler, on vint annoncer M. Morbrock. Le voilà juſtement, continua M. de Rincour, je te laiſſe avec lui: c'eſt un fort galant homme, un homme riche; ſonges-y bien, ma niece.

M. Morbrock étoit un Anglois des plus opulens, & qui avoit autant d'eſtime pour les richeſſes, que de haine pour la Nation Françoiſe. On auroit tort, ſi d'après cela on l'accuſoit d'avarice. Sa manie n'étoit point d'entaſſer l'or, mais de croire que ce mot-là renfermoit tout. On eût dit, à l'entendre, que l'or diſſipoit tous les chagriens, & guériſſoit toutes les mala-

Digitized by Google

dies. S'il vous eut privé d'un ami, d'un pere, il auroit cru vous consoler & vous dédommager avec de l'argent. Si l'on parloit devant lui d'un homme de génie, il demandoit qu'elle étoit sa fortune. Il prétendoit qu'il n'y avoit qu'un bien & un mal dans le monde: la richesse & la pauvreté. Du reste, sa liberté d'esprit naturelle, jointe à l'indépendance qui accompagne une grande fortune, lui faisoit attacher peu de prix à ce que nous nommons politesse. Il rendoit peu d'égards dans la société, mais aussi il en exigeoit peu lui-même.

Resté seul avec Madame de Mérival, il eut avec elle une conversation qui dut l'étonner. Il lui dit qu'il la trouvoit bien, fort bien; mais qu'elle n'étoit pas riche, & qu'il falloit le devenir. Moi, je le suis, continua-t-il, je le suis trop. Nous pourrions nous arranger de maniere à l'être tous deux

Digitized by Google

assez. Cela peut être, lui répondit Madame de Mérival, mais je ne comprends pas comment. Je vais mieux me faire entendre, reprit-il : je vous aime ; je viens me proposer..... Ne vous alarmez point ; ce n'est pas d'un mariage que j'ai à vous parler. Je sais que vous aimez votre liberté, je tiens beaucoup à la mienne ; tenez, ne nous marions pas. — Ah ! bon ; j'y consens très-volontiers, dit Madame de Mérival, ne nous marions pas. Madame de Mérival commençoit à voir son projet ; & piquée au vif de son impertinente proposition ; elle résolut néanmoins de l'attendre jusqu'au bout. Rassurez-vous encore un coup, dit-il ; je viens vous offrir un simple engagement, une liaison d'esprit & de cœur, c'est-à-dire ma fortune sans ma main. Ah ! dit Madame de Mérival, cet arrangement est bien plus honnête. Quand je dis honnête, c'est en sup-

Digitized by Google

poſant un état d'opulence ; car vous ſavez bien, Monſieur Morbrock, que l'or anoblit tout. Ah ! vous avez bien raiſon, s'écria-t-il avec enthouſiaſme. Et auſſi-tôt il ſe met à développer aux yeux de Madame de Mérival, le plus beau plan de conduite imaginable : il lui fait voir dans la perſpective, des laquais de ſix pieds, de ſuperbes équipages, de gros cochers à mouſtaches, grand hôtel & petite maiſon ; des terres ; une table magnifique ; en outre, de très-gros revenus ; la plus riche garde-robe ; des loges à tous les ſpectacles ; enfin, tout ce que peuvent offrir le luxe & l'abondance à la beauté la plus ambitieuſe. Madame de Mérival ne l'interrompit point ; & quand il eut fini : Monſieur, lui dit-elle, d'après cette énumération, toute brillante qu'elle eſt, je vois que nous aurons de la peine à conclure. Ce n'eſt pas là m'offrir moitié de ce qu'il me

Digitized by Google

faut ; je me mets à bien plus haut prix ! Comment, Madame, interrompit-il ! y pensez-vous ? mais c'est un prix fou. Il alloit continuer ; Madame de Mérival prenant un air sérieux, lui imposa silence ; & il sortit un peu honteux. Madame de Mérival ne revenoit point de sa surprise. Quoi ! disoit-elle dans son dépit, me parler d'amour sans me parler d'hymenée ! Expliquer ses désirs comme un vrai Sultan ! Ah ! Monsieur Morbrock, vous avez cru commencer & finir le même jour votre Roman ! Le trait est leste ! Nous verrons. Tandis qu'elle roule dans son esprit des projets de vengeance, entre M. de Rincour, qui sans avoir su leur conversation, a vu sortir M. Morbrock mécontent, & vient pour en faire des reproches à sa niece. Eh bien ! lui dit-il, vous l'avez donc éconduit ? Oui, mon oncle. — Tant pis, ma niece, tant pis. — Quoi !

Digitized by Google

vous auriez voulu que j'eusse accepté sa proposition? — Assurément, il falloit le prendre au mot. Madame de Mérival l'interrompit par un grand éclat de rire, qui faillit le mettre en colere. En vérité, lui dit-il, ma niece, voilà un rire bien incivil! je n'aurois jamais cru que je serois forcé de vous rappeler un jour que vous me devez du respect. Après quelques excuses, qui l'appaiserent bien vîte, on reprit la conversation. Mais enfin, dit M. de Rincour, sa propôsition... — étoit très-avantageuse. Je devois partager une fortune immense. — Hé! sans doute, quand on est marié.... — Marié? Oh! non, mon oncle; il ne se marie pas, lui. — Comment? il ne se marie pas; qu'est-ce à dire? M. de Rincour furieux alloit le consigner à sa porte, quand sa niece l'arrêta. Non, laissez-moi faire, lui dit-elle, le dépit vient de me suggérer un projet de

vengeance, permettez-moi de l'exécuter. Il eut bien de la peine à s'y prêter; mais enfin il y consentit.

Cependant M. Morbrock, en songeant au peu de succès de sa démarche, étoit tout honteux de l'avoir hasardée; & comme la contradiction irrite souvent le désir, il sentit le goût qu'il avoit pour Madame de Mérival, se changer en amour. Il vint faire des excuses, qu'on fit semblant d'agréer; parce que, pour en venir où l'on vouloit, il falloit feindre de lui avoir pardonné. On fit plus, on s'efforça de lui paroître aimable; & Madame de Mérival pouvoit aller loin dans ce genre-là.

M. Morbrock étoit d'autant plus enchanté de son pardon, qu'il avoit tremblé de ne pouvoir l'obtenir. Il crut devoir expier sa faute; & comme il ne connoissoit qu'un genre de réparation, il répandit l'or à pleines mains;

Digitized by Google

il prodigua des fêtes qu'on trouva fort galantes, & offrit des cadeaux qui furent refusés, mais avec tant de grace, qu'on n'osa insister, ni se fâcher du refus. Enfin il crut avoir tout fait, quand il eut fait de la dépense; & il songea à renouer, mais avec le projet de s'y prendre mieux. Il jeta les yeux tout autour de lui, pour voir s'il n'avoit point d'obstacle à redouter; & il s'apperçut qu'il n'étoit pas la seule personne qui fût sensible aux charmes de Madame de Mérival.

Sinville, jeune homme fort bien né, qui venoit assidument chez M. de Rincour, aimoit aussi sa charmante niece : il étoit moins riche que son rival, mais beaucoup plus aimable; il fit plus de progrès auprès de sa Maîtresse. Madame de Mérival ne dissimula point, ou, pour mieux dire, laissa voir exprès à M. Morbrock, qu'il avoit Sinville pour rival; mais

Digitized by Google

elle ne lui dit point que c'étoit un rival aimé. M. Morbrock ne pouvoit se dissimuler que Sinville étoit aimable; cette rivalité l'effraya: le bon Anglois crut avoir trouvé un expédient infaillible; il courut chez Sinville, & lui offrit de l'argent pour le faire désister de ses poursuites. Avec moins de générosité que n'en avoit Sinville, on eût mal reçu cette proposition; aussi rejeta-t-il ses offres assez brusquement; & M. Morbrock se retira bien surpris d'avoir été refusé.

En quittant Sinville, il revint auprès de Madame de Mérival. Il la trouva plus aimable, car elle cherchoit à lui plaire; & il sortit de chez elle plus amoureux. Il ne tarda pas à s'y remontrer; ce dernier entretien ne fit que l'enflammer davantage, & c'étoit-là ce que vouloit Madame de Mérival. Enfin il fit reparler son amour; mais cet amour n'osa reparoître que sous

Digitized by Google

la ſauve-garde de l'hyménée : il n'oſa propoſer ſa fortune qu'avec ſa main. Madame de Mérival le voyant enfin parvenu où elle avoit deſſein de l'amener, ne ſongea plus qu'à jouir de ſon ouvrage. Quoi ! lui dit-elle, vous pourriez aller juſqu'au mariage ! Pour en venir à cette extrémité, ſongez qu'il faut avoir beaucoup d'amour. Il jura auſſi-tôt qu'il ſentoit ſon amour s'accroître de moment en moment. Monſieur, répondit Madame de Mérival qui s'entendoit à merveille, ſi votre amour eſt au plus haut degré, je vous avouerai que c'eſt-là ce que je déſirois. M. Morbrock enhardi par ce diſcours, la preſſa plus vivement ; & Madame de Mérival, qui aſſaiſonnoit toutes ſes réponſes d'une maligne équivoque, lui dit qu'elle voyoit bien qu'il falloit céder à l'amour. D'ailleurs, ajouta-t-elle, l'équité m'en fait un devoir ; elle m'ordonne d'accorder enfin le

le prix à qui l'a mérité. Ces derniers mots, prononcés encore plus tendrement, acheverent de renverser la tête de M. Morbrock, qui ne douta pas un instant qu'elle ne voulût parler de lui. Allez, Monsieur, reprit sur le même ton Madame de Mérival, allez faire un tour de jardin; je veux rendre ici dans peu possesseur de ma main, celui qui est déjà maître de mon cœur. Il alloit se répandre en actions de graces, quand elle l'interrompit pour lui dire: Tout sera prêt dans un moment: vienne l'époux, je me charge d'amener la femme & le Notaire.

Cependant Sinville, qui n'avoit pas à craindre ce rival, & qui le craignoit pourtant, car il étoit bien amoureux, étoit arrivé sans faire de bruit, & avoit entendu la fin de leur conversation. Il en fut la dupe ainsi que M. Morbrock, mais d'une autre maniere; il en eut autant de chagrin que son

rival en avoit de joie : & Madame de Mérival acheva de combler son désespoir par ces mots, qu'elle prononça tout haut en l'appercevant : M. Morbrock, vous reviendrez dans un moment ; Sinville, attendez-moi, vous m'êtes nécessaire ici ; je vous quitte pour mander le Notaire : vous serez témoin.... Adieu.

Cet adieu faillit rendre fou Sinville. O ciel ! s'écria-t-il, que veut-elle donc dire ? Elle mande un Notaire, & je serai témoin ! Je frissonne ! Un moment après, Madame de Mérival rentra suivie d'un Notaire & de son oncle, qui n'étoit plus dans la confidence. Elle fit avertir M. Morbrock ; & quand tout le monde fut rassemblé : Madame, dit Sinville avec le ton du dépit, d'après tout ce que je vois, je ne vous suis pas nécessaire. Pardonnez-moi, lui répondit-elle, très-nécessaire. Puis se tournant vers

M. Morbrock, qui nageoit dans la joie : M. Morbrock, lui dit-elle, l'Anglois & le François ſont en guerre dans ce moment-ci ; chez ces deux Peuples rivaux, les bons citoyens forment divers projets : l'un arme des vaiſſeaux ; l'autre court lui-même affronter les périls de la mer ; un autre y envoie ſes propres fils ; moi, j'ai voulu eſſayer une hoſtilité d'un genre tout nouveau, & je me ſuis ſervie des armes que la nature m'avoit données. Mes yeux ont attaqué votre cœur ; ils l'ont vaincu ; je ſuis contente. Il ne me manque plus que de donner devant vous ma main à Sinville. Ah ! Corſaire, s'écria l'oncle tout étonné ! M. Morbrock ſortit furieux ; & Sinville demeura quelque temps muet de plaiſir & de ſurpriſe. Mais quand il eut rappelé ſes ſens : Pardonnez, Sinville, lui dit Madame de Mérival avec le plus gracieux

Digitized by Google

ſourire. Madame, lui répondit Sinville en ſouriant auſſi, j'approuve, j'admire même, ſi vous voulez, ce triomphe, puiſque je n'en fais point les frais. Mais croyez-moi, Madame, la guerre a trop de haſards, &.... tenez, après cette victoire, donnez la paix à tous les cœurs Anglois.

Fin du premier Volume.

Digitized by Google

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce premier Volume.

La Soirée Eſpagnole, Conte, par M. de Florian, Page 1

Tout cela, faute de s'entendre, Conte, par M. Imbert, 20

Le plus grand des dangers, Anecdote, par le même, 32

Elle fit bien, Conte, par M. de Mayer, 51

Aventures de Voyage, Nouvelle imitée de l'Italien de Maleſpini, par un Anonyme, 66

L'Héritier malheureux, Anecdote, par M. Imbert, 81

Almamoulin, Conte Oriental, par un Anonyme, 96

L'Illuſion de l'amour ou *l'Erreur de l'amitié, par M. Imbert,* 114

Digitized by Google

La Réparation, Conte, par le même, 136

Azéma ou *Il fit bien, Conte, par un Anonyme,* 163

Sophronyme, Nouvelle Grecque, par M. de Florian, 181

L'Education pédantesque ou *Rien de trop, Conte, par M. Imbert,* 203

Le Gentilhomme & le Vannier, Conte, par un Anonyme, 219

L'Amour voyageur, Conte allégorique, par M. de Mayer, 238

L'honnête Famille, Anecdote, par M. Imbert, 251

L'honnête Vengeance, Conte imité de l'Italien, par un Anonyme, 273

Le Bienfait inattendu, Conte, par M. de Friedel, 286

L'Hostilité galante, Nouvelle, par M. Imbert, 301

Fin de la Table du premier Volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

920444

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google